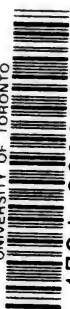


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00996081 6







444

ŒUVRES

DE

THÉÂTRE

DE M. DE LANOUE.

THE

LIBRARY

DEPARTMENT

# ŒUVRES

DE

# THÉÂTRE

DE M. DE LA NOUE.



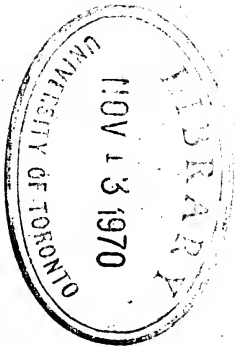
A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,  
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



PQ  
1993  
L55  
1765





## PRÉFACE.

LES premiers Poëtes Dramatiques furent tous Acteurs, au moins pour ce qui regardoit leurs propres Ouvrages. Cette coûtume ne s'est pas toujours soutenue ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni sur-tout en France ; mais le grand nombre de Comédiens Auteurs que la France a produits, nous retrace nécessairement cet ancien usage. L'inimitable *Moliere* en est un exemple bien illustre. D'autres après lui, ont marché avec honneur dans cette double carrière. Parmi ces derniers, Jean Sauvé, plus connu sous le nom de *la Noue*, tiendra toujours un rang distingué.

IL étoit né à Meaux, le 20 Octobre 1701, & il y fit une partie de ses études sous la protection de M. le Cardinal de Bissy dans le Collège des Chanoines Réguliers de Ste. Genevieve. Il vint les achever à Paris au Collège d'Harcourt. La Nature l'avoit mis à même de choisir entre diverses professions qui exigent les talens de l'esprit ; mais entraîné par son goût pour le

Théâtre, il choisit d'abord celle de Comédien. Il débuta à Lyon par les premiers Rôles, n'étant encore âgé que de vingt ans. Il y fut parfaitement bien accueilli, & n'a jamais cessé de l'être sur les différens Théâtres où il a paru..

DE Lyon il se rendit à Strasbourg. Là, même succès dans ses Rôles, & il y débuta dans un autre genre. Il donna pour son coup d'essai *les deux Bals*, amusement comique, où l'on trouve de l'esprit & de la gaieté. C'étoit en 1734. Plusieurs personnes distinguées sollicitèrent dès-lors M. de la Noue de venir à Paris. Il s'y fit connoître, en effet, très-avantageusement l'année suivante par *le Retour de Mars*, Comédie en un Acte & en vers. Elle fut représentée au Théâtre Italien avec le plus grand succès. Elle en étoit digne. Tout, dans ce petit Drame, est fin, vit, léger & pensé. L'esprit, l'art & le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Pièces épisodiques.

LES Comédiens Italiens désiroient que son Auteur entrât parmi eux. M. le Duc de la Trémoille l'en pressoit. M. de la Noue avoit d'autres vues, Il levoit dès-lors une Troupe de Comédiens pour le Théâtre de Rouen, de concert avec Mademoiselle Gauthier, qui en avoit le privilége. Ils restèrent cinq ans dans cette ville, & toujours à titre d'asso-

ciés. Dans cet intervalle, notre Auteur fit représenter à Paris sa *Tragédie de Mahomet II.* qu'il avoit composée à Straßbourg. Elle eut un succès distingué : on la compte même parmi le nombre des Pièces restées au Théâtre. Ce n'est pas qu'on n'y remarque certains défauts ; tel est en particulier le dénouement, mais dont le vice doit être imputé au sujet. Le style de cette Tragédie est inégal : mais on y trouve des morceaux de la plus grande beauté ; une foule de vers pleins d'énergie, des Scènes parfaitement bien filées, & dans le style un vernis oriental très-convenable au sujet. L'Aga des Janissaires est un de ces caractères dont l'effet est toujours sûr au Théâtre. Celui de Mahomet est présenté & développé de manière qu'il rend vraisemblable un dénouement, qui dans l'Histoire paroît choquer la vraisemblance. Le Mahomet de M. de Voltaire parut quelque tems après sur le même Théâtre. Voici les vers que son célèbre Auteur adressa à celui du *Mahomet II.*

Mon cher *La Noue*, illustre Pere  
De l'invincible Mahomet,  
Soyez le parrein d'un cadet  
Qui sans vous n'est pas sûr de plaire.  
Le vôtre fut un Conquerant.  
Le mien a l'honneur d'être Apôtre,  
Prêtre, filou, dévot, brigand ;  
Faites-en l'Aumônier du vôtre.

EN couronnant M. de la Noue comme Auteur, le Public de Paris eût voulu jouir de ses autres talens ; mais lui-même tournoit alors ses pas vers Lille. Peu de tems après, sollicité au nom du Roi de Prusse, il s'arrangea pour passer à Berlin. On lui promettoit des avantages propres à le déterminer.

CE fut néanmoins ce projet qui causa sa ruine. La guerre qui survint en empecha l'exécution ; & il fallut que notre Auteur payât & congédiât à ses dépens la Troupe qui devoit le suivre. Alors il prit le parti de revenir dans cette capitale.

IL débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1742. par le *Comte d'Effex*. L'intelligence & le naturel de son jeu y furent généralement goûtés. La Reine eut la bonté de lui dire elle-même, qu'elle le trouvoit bon, & qu'elle le recevoit. Il fut en effet reçu le lendemain, & avec distinction. Le Public de Paris ne se croit pas toujours obligé de souscrire, en matieres de goût, aux décisions de la Cour : mais, dans cette occasion, la Cour & le Public furent d'accord.

BIEN-TÔT même la Cour fournit à M. de la Noue l'occasion de lui plaire dans un autre genre. Il composa pour les Fêtes du Mariage de Monseigneur le Dauphin, la *Comédie-Ballet de Zélisca*. C'étoit entrer en concurrence avec M. de Voltaire, qui, dans le

même tems & pour le même fûjet , compofa *la Princesse de Navarre*. Il eft rare que ces Ouvrages de circonftances & de commande aient le mérite de ceux que le génie entreprend à loisir & à fon choix. Cependant la petite *Comédie de Zélifca* eft ingénieufe pour le fond , & agréable pour les détails. Surtout elle fournit beaucoup au Spectacle ; & c'étoit-là le point néceffaire. On y voit deux Rivaux mettre en jeu , l'un tous les prestiges de l'Art , l'autre toutes les reffources de la Nature. On fent l'effet qu'un pareil contraste devoit produire fur un Théâtre où la magnificence étoit prodiguée. Cette Pièce & fes Divertiffemens firent un plaifir univerfel. SA MAJESTÉ elle-même ne voulut point que l'Auteur pût ignorer celui qu'elle y avoit pris ; elle daigna l'en instruire de fa propre bouche.

IL y avoit alors à la Cour les Spectacles des Petits Appartemens. M. de la Noue en fut nommé le Répétiteur avec 1000 livres de pension. Il fut particulièrement redevable de cette faveur à feu M. le Maréchal de Luxembourg , ce digne appui des Talens , & dont la bienveillance étoit un éloge. Un Protecteur encore plus illustre ( M. le Duc d'Orléans ) l'honora auffi des marques de fa confiance & de fon estime. Ce Prince lui donna la Direction de fon Théâtre de Saint-Cloud.

EN 1756. M. de la Noue couronna sa réputation Dramatique par une Comédie en cinq Actes & en vers. C'est *la Coquette Corrigée*, Pièce pleine de mœurs, de traits failans, & de vrai comique. Le style en est soutenu, les détails heureux, la critique analogue aux usages & aux travers actuels. On doit tenir compte au Poëte d'avoir sçu rendre sa *Julie* intéressante dès la premiere Scène, quoiqu'il la fît agir durant les trois premiers Actes en coquette déterminée. Il fait retomber avec art sur son Marquis, ce qu'il peut y avoir de trop révoltant dans ce premier rôle. Ce Marquis lui-même est un Personnage très-Théâtral : en un mot, cette Comédie, qui n'est pas sans quelques défauts, renferme des beautés dignes d'en perpétuer le succès.

CE fut la dernière production de l'Auteur, du moins la dernière qu'il ait mis au Théâtre. Il songea même à y renoncer comme Acteur. Sa santé fort affoiblie en fut la principale cause. Elle n'avoit jamais été robuste, & ne pouvoit que s'alterer encore plus par le double travail de la Scène & du cabinet. Ce fut à ce dernier que M. de la Noue se refraignit. Il se proposoit d'achever à loisir les differens Ouvrages dont il avoit déjà préparé les canevas : mais la mort ne lui en laissa point le tems. Elle l'enleva aux Lettres

& à la Société le 15 Novembre 1761, âgé de soixante ans.

OUTRE les Pièces dont on vient de parler, on trouvera dans ce Recueil une Comédie du même Auteur intitulée *l'Obstiné*. Elle n'a paru sur aucun Théâtre; cependant elle offre plusieurs scènes qui semblent faites pour y réussir.

AUX Drames qu'on vient de citer, on a joint dans cette édition differens morceaux de Poësie. Ce sont des Epitres, des Odes & autres Pièces fugitives. On a aussi trouvé dans les papiers de l'Auteur le canevas de quelques Tragédies. Le sujet de l'une est la *Mort de Cléomene*. On fait que ce Roi de Sparte, après avoir été défait par *Antigone*, se réfugia en Égypte. Il y trouva d'abord un asyle, & quelque tems après la mort. C'est là-dessus que notre Auteur a formé le plan de sa Tragédie. Voici comme on y parle à une jeune Princesse Spartiate, & de la Cour & de la Personne de Ptoloméé.

Je vous vois à regret dans une Cour perfide,  
Où regnent les forfaits sous un Roi parricide;  
Où la corruption leve un front enhardi,  
Et répand les faveurs sur le crime applaudi;  
Où, dans les flots impurs de leurs fausses délices,  
Nagent de vils mortels, orgueilleux de leurs vices.

Abhorrez ces excès ; conservez , *Argiris* ,  
 Pour l'Égypte & ses mœurs le plus constant mépris :  
 Mais ménagez le Roi ; cachez-lui votre haine.  
 Il n'est pas sans vertus , il chérit *Cléomene*.  
*Cléomene* bien-tôt va vous servir d'appui.  
 Vainqueur de la Syrie il revient aujourd'hui.  
 Il revient : tout ici parle de sa victoire.  
 Le Roi respectera l'Artisan de sa gloire.

Cette Pièce n'est seulement qu'ébauchée ;  
 & l'on en doit dire autant d'une autre dont  
 le sujet est la mort de *Thraséas* , Sénateur  
 Romain. *Thraséas* fut d'abord l'ami de *Néron* ;  
 mais ami vertueux. Ce fut aussi cette vertu  
 qui causa sa perte : elle le rendit suspect au  
 Tyran. Voici sur quoi notre Auteur avoit  
 bâti la Fable de son Poëme. *Thraséas* a choisi  
 pour gendre *Pison* , & l'a préféré à *Marcellus*.  
 Le dernier accuse *Thraséas* & sa fille d'avoir  
 conspiré contre *Néron*. L'Accusateur est é-  
 couté. Le Sénat s'assemble pour juger & la  
 fille & le pere. Ils sont condamnés l'un &  
 l'autre. *Marcellus* a la cruauté de faire nom-  
 mer *Pison* pour leur en porter la nouvelle.  
 Mais *Flavie* a prévenu son Arrêt : elle meurt  
 dans les bras de son pere. *Pison* vient an-  
 noncer la mort à *Thraséas* qui lui montre sa  
 fille , & expire lui-même le moment d'après.  
 Voici quelques-uns des vers que l'Auteur met



dans la bouche de *Thraséas* au commencement du premier Acte. Il s'agit de *Néron*.

Cet ingrat , ce cruel ,

Malgré moi , dans mon sein trouve un cœur paternel.

C'est en vain qu'il dément l'espoir de sa jeunesse ;

Ses premières vertus ont fixé ma tendresse ;

Chaque jour gémissant sur ses noirs attentats ,

Mes desirs sont trompés , mais ne s'éteignent pas.

Les Dieux , sur ce coupable ont-ils fermé l'abîme ?

Il est mille chemins des vertus vers le crime :

N'en est-il donc aucun du crime à la vertu ?

. . . . . :

Cherchons à pénétrer les sujets de sa haine :

S'il veut ma mort , ma mort sera prompte & certaine.

Mais , quels que soient sur moi ses décrets rigoureux ,

Si je lui coûte un crime , il est trop malheureux.

ENFIN , des Fragmens d'une Tragédie d'*Antigone* annoncent que l'Auteur vouloit traiter ce sujet dans le genre des Grecs , avec des Chœurs & l'appareil qu'ils entraînent. La Pièce commence , à peu-près , où finit celle de l'illustre *Racine*. Les deux frères , (*Eteocle & Polynice*) sont prêts d'en venir aux mains sous les murs de Thèbes. Plusieurs femmes Thébaines entourent un Autel élevé au milieu d'une place publique. C'est par ce Chœur de femmes que la Pièce commence.

Les prieres qu'elles font aux Dieux , servent  
en même tems d'exposition au sujet.

*Premiere Femme du Chœur.*

Dieux Protecteurs de Thèbe , étendez votre bras :  
Livrez nos ennemis à la fuite , au trépas.  
Au pied de vos Autels la piété nous guide.  
Dieux , exaucez les vœux d'une Troupe timide.  
Rendez-nous nos enfans , nos freres , nos époux.

La crainte est dans nos cœurs , la guerre est à nos  
portes.

On combat , on périt : nos dernieres cohortes  
Ont suivi notre Roi qu'appelle le danger.  
Dieux , d'un sang malheureux cessez de vous venger.

*Seconde Femme du Chœur.*

Oedipe ne vit plus ; sa déplorable mere  
Est morte , en détestant son crime involontaire.  
Poursuivez-vous encor sur ces fils malheureux  
L'erreur qui dans ses flancs les fit naître tous deux.

*Premiere Femme du Chœur.*

N'en doutons point ; le Ciel les proscriit l'un & l'autre ;

*Seconde Femme du Chœur.*

Et leur ruine , Hélas ! entrainera la nôtre.

## P R É F A C E.

27

### *Première Femme du Chœur.*

Le Sceptre tour à tour devoit orner leurs mains.  
Étéocle a juré ; mais ses sermens sont vains.  
Ne nous punissez point , Dieux ; lui seul est parjure.

### *Seconde Femme du Chœur.*

Polynice en fureur vient laver son injure.  
Au sein de sa Patrie il porte le flambeau.  
Thèbes , s'il est vainqueur , ne sera qu'un tombeau :

. . . . .

( *Théone , Confidente de la Princesse , paroît :  
Elle apprend à ces Femmes éplorées que  
les deux freres en sont aux mains.* )

Fatal événement , détestable combat !  
Soleil , à leur fureur dérobe ton éclat.  
Grands Dieux , ne souffrez point cet exemple barbare :  
Tonnez , & que la foudre à l'instant les sépare .

( *Antigone survient le moment d'après. Une  
foule de Thébains & de Thébaines l'en-  
vironne.* ) Elle s'écrie :

Peuple qui me suivez , témoins de mes malheurs ,  
Thébains , vous unissez vos soupirs à mes pleurs.  
Vous gémissiez des maux de la triste *Antigone*.  
Le sang , la mort , l'horreur , tout l'Enfer l'environne :

O spectacle ! ô forfait ! ô freres criminels !  
 Je vous ai vû tomber sous vos coups mutuels !  
 Fier *Étéoc'e* , & toi , malheureux *Polynice* ,  
 Il a fallu qu'enfin la mort vous réunisse !  
 L'un par l'autre entraînés dans l'éternelle nuit ,  
 Un crime vous fit naître , un crime vous détruit.  
 O déplorable *Oedipe* ! ô *Jocàste* ! ô Nature !  
 Ah ! ne te lasse point de venger ton injure.  
 Acheve : trop long-tems ton bras est suspendu.  
 Fruit du même forfait , le même sort m'est dû.  
 Thébains , qui m'entourez , devenez ses Ministres :  
 Séparez vos destins de nos destins sinistres.  
 Versez un sang funeste à tous vos citoyens :  
 Vengez vos maux passés , & terminez les miens.

A ce premier Discours succede un récit plus détaillé , plus étendu. C'est toujours *Antigone* qui parle.

Dans le Conseil des Dieux leur mort étoit jurée.  
 Leur haine dès long-tems se l'étoit préparée ;  
 Dès long-tems . . . les cruels ! à peine ils se sont vûs ,  
 A peine aux pieds des murs ils se sont reconnus ,  
*Étéocle* à grands cris appelle *Polynice*.  
 Que fais-tu , lui dit-il ? pourquoi ton injustice  
 Veut-elle , au prix du sang des braves Argiens ,  
 Acheter le trépas de tes Concitoyens ?  
 Seul j'occupe ce Thrône où l'on te voit prétendre.  
 Seul contre ta fureur je saurai le défendre.  
 Traître envers ta Patrie & rebelle à ses loix ,  
 Viens ; ton sang répandu va cimenter mes droits.

Cruel ! je vole à toi, lui répond *Polynice* :  
Argiens & Thébains , que le combat finisse.  
Un Tyran me poursuit ; je l'aurois respecté :  
Mais le Ciel s'est lassé de son impunité.  
L'étonnement , l'horreur produit un froid silence ;  
Mes cris percent les airs , je descends , je m'élançe ;  
Je vole dans la plaine . . . Arrêtez ! ah ! cruels !  
Arrêtez ! suspendez vos transports criminels.  
*Étéocle* , sur qui tombe votre colere ?  
*Polynice* , épargnez le sang de votre frere.  
Je voyois leurs efforts ; la peur hátoit mes pas :  
J'invoquois tous les Dieux , qui ne m'entendoient pas.  
A leurs coups , m'écriois-je , à leur rage homicide ,  
Favorable *Pallas* , oppose ton *Égide*.  
Je cours , j'arrive enfin ; ô spectacle d'horreur !  
Tous deux sanglans , tous deux écumans de fureur ;  
De sueur & de sang leur armure est trempée ;  
Ils ont jetté loin d'eux leur lance , leur épée ;  
D'un perfide poignard ils ont armé leur main :  
Ils s'en ouvrent le flanc , ils s'en percent le sein.  
Embrassés , confondus , roulant sur la poussiere ,  
Ils s'enfoncent cent fois leur arme murtriere.  
Leur sang coule à grands flots ; la nuit couvre leurs  
yeux ;  
La mort éteint leur force ; & leurs bras furieux  
Se levent à demi pour se frapper encore.  
Je tombe , & dans mes bras la Parque les dévore.  
*Étéocle* n'est plus ; *Polynice* aux abois ,  
Un tombeau , me dit-il d'une mourante voix :

O ma sœur ! un tombeau . . . mon droit fut légitime ;  
 Ce cruel m'a contraint . . . pardonnez-moi mon crime ;  
 Je promets en pleurant . . . il ne m'entendoit plus.  
 Grands Dieux ! si près de vous mes vœux sont superflus ,  
 Si vous voulez le sang de ma famille entière ,  
 Hélas ! & qu'ai-je fait pour mourir la dernière ?

Voilà certainement un récit plein de chaleur , de force , & fait pour jeter dans l'ame cette horreur , qui semble l'avoir produit. Ce Tombeau que demande ici *Polynice* en expirant , forme tout le nœud de l'action. Il y a chez les Thébains une loi qui ordonne que tout citoyen mort en combattant contre sa Patrie , sera laissé sans sépulture. *Créon* , devenu Roi , veut que cette loi s'observe dans toute sa rigueur. Sa harangue est pleine d'énergie.

C R É O N , *sur un Thrône à l'ouverture  
 du second Acte.*

Le Ciel les chasse enfin ces horribles tempêtes ,  
 Ces nuages de sang qui rouloient sur nos têtes.  
 La Terre a refermé l'abîme des tombeaux ;  
 Et *Mars* & la *Discorde* ont éteint leurs flambeaux.

O Thèbes , trop long-tems aux horreurs consacrée ,  
 Par combien de forfaits tu fus deshonorée !  
 La race de *Layus* effraya l'Univers  
 Des affronts qu'à nos yeux la Nature a soufferts.

Le meurtre, le parjure & la guerre funeste,  
Le parricide affreux, l'abominable inceste,  
Tout ce que les enfers ont de monstres impurs,  
Les enfers l'ont vomis dans ces coupables murs.  
Ils ne quitteront plus leur ténébreux asyle,  
Ces monstres, dont le souffle infecta cette ville,  
Évoqués par vos Rois, avec eux disparus :  
Ouvrons les yeux au jour qu'ils ne souilleront plus.  
Les Dieux sont apaisés ; apaisons la Patrie.  
Que deux freres rivaux, armés d'un fer impie,  
Le plongent dans leur sein, s'entredonnent la mort,  
C'est le crime d'un sang condamné par le sort.  
Leur naissance, Thébains, fit honte à la Nature.  
Leur mort devoit pour elle être encore une injure ;  
Mais qu'un de ces rivaux, Tyran désespéré,  
Leve sur sa Patrie un bras désespéré ;  
De mille destructeurs qu'il ceigne ses murailles,  
Qu'il ose avec le fer déchirer ses entrailles,  
Qu'il livre sa dépouille aux mains de l'Étranger ;  
Thébains, c'est un forfait qu'il nous sied de venger.  
De ce crime odieux Polynice est coupable.  
D'un nouvel attentât exemple détestable,  
Qu'il soit du châtement l'exemple détesté.  
Dans les bras de la mort en vain il s'est jetté.  
Elle a sçu terminer, mais non punir son crime.  
Des bras de la mort même arrachons la victime ;  
Que ses mânes tremblans subissent nos Arrêts.  
Fermons-leur, sans pitié, le séjour de la paix :  
En dépit de la mort, défendons à son Ombre

L'efpoir de pénétrer dans le royaume fombre ;  
 Puisque , pour le foumettre à ton fceptre éternel ,  
 La terre doit couvrir le corps du criminel ,  
 Tu ne jugeras point cette Ombre trop funefte ,  
 Dieu des morts ; cette terre en profcrit ce qui refte.  
 Cette terre qu'ofa ravager fa fureur ,  
 Gémiroit de couvrir fon ardent destructeur ;  
 Du poids de fa dépouille indignée & confufe ,  
 A lui prêtèr fon fein fa pitié fe refuse.  
 Qu'il fouille donc le lieu de fon fang arrofé ;  
 Qu'à la honte , aux affronts fon cadavre expofé ,  
 Jouet des Éléments , rebut de la Nature ,  
 Subiffe lentement fa longue flétriffure ;  
 Ou s'il faut qu'à fa peine enfin il foit ravi ,  
 Par la foudre en éclats qu'il foit anéanti ;  
 Que de monftres divers la rage dévorante  
 Se difpute en heurlant fa dépouille fanglante :  
 Qu'ils traînent en cent lieux fes membres profanés :  
 Que chez tous nos voifins leurs lambeaux entraînés  
 Prouvent à tout ingrat , tout traître fon complice ,  
 Et l'horreur du forfait , & celle du fupplice.  
 Ce fupplice eft affreux ; j'en frémis malgré moi ;  
 Mais l'Équité l'ordonne , & vous m'avez fait Roi.

*Antigone* combat ce rigoureux décret , &  
 ne peut rien obtenir. Des prières elle paffe à  
 l'empotement.

La fiere *Néméfis* , le fléau des impies ,  
 Arme déjà fes mains du flambeau des *Furies*.



Je la vois te frapper , t'accabler de remords ,  
 Te suivre , t'immoler . . . Je vois le Dieu des morts ,  
 Des tombeaux avilis vengeant le privilège ,  
 De ses droits usurpés punir un sacrilège ;  
 Je vois , autour de toi , voltiger irrité ,  
 Mon frere malheureux des enfers rejeté.  
 Ombre sainte ! descends sur sa tête coupable ;  
 Déchire , anéantis son ame impitoyable.  
 Rends-lui tous les tourmens qu'il t'avoit destinés ;  
 Attache à ses côtés tes Mânes obstinés.  
 Épouvante ses jours par tes clameurs funèbres ;  
 Souille-le de ton sang dans l'horreur des ténèbres.  
 Venge-toi , suis ses pas ; qu'il te craigne en tous lieux ;  
 Et qu'il trouve par-tout ton spectre furieux.

*Créon* persévère dans ce qu'il a ordonné.  
 Il y ajoûte même la peine de mort pour qui-  
 conque osera inhumer *Polynice*. *Antigone*  
 l'enterre malgré la défense. *Créon* la con-  
 damne à être murée & enfermée dans le  
 tombeau qu'elle a donné à son frere. *Hé-  
 mon* , fils de *Créon* , qui n'arrive que dans le  
 cours de la Pièce , & qui aime *Antigone* , va  
 faire démurer le Tombeau , trouve son Aman-  
 te expirante , & se tue à l'instant même.

CETTE Tragédie eût été pour nous d'un  
 genre assez nouveau. Elle se fût beaucoup  
 rapprochée de celui des Grecs ; & ce n'est  
 certainement pas un défaut. Les tirades qu'on  
 vient de lire n'étoient pas , sans doute , encore

dans l'état où l'Auteur les eût laissées : on présume cependant , après les avoir lûes , que la Pièce eût été fortement écrite. C'est toute autre chose pour ce qui regarde l'intérêt. La persuasion où étoient les Grecs & presque tous les Peuples de l'Antiquité , qu'un mort privé de sépulture n'étoit jamais admis dans le séjour du repos , cette persuasion eût sans doute rendu à leurs yeux la destinée de *Polynice* plus terrible , & la situation d'*Antigone* plus touchante qu'elles ne peuvent nous le paroître. L'intérêt eût doublé sur le Théâtres d'Athènes : ce qui ne veut pas dire que la Pièce en eût été entièrement depourvue sur le nôtre. La différence des mœurs & des tems eût seule déterminé le plus ou le moins.

Voilà tout ce qu'on a pû recouvrer des papiers de feu M. de la Noue. On doit d'autant plus le regretter, que, dégagé pour toujours des travaux de l'Acteur , il auroit pû se livrer plus constamment à ceux du Poëte. Ses Ouvrages décelent un génie flexible, un goût sûr , le ton le plus propre au sujet qu'il traite, & de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à son aise & dans le Cothurne & dans le Brodequin. Tel fut en lui l'Auteur ; & ces traits lui peuvent être également appliqués dans son autre profession : c'est dans toutes les deux

le même tact & le même goût qui se manifestent. Ceux qui l'ont vû sur la Scène , sçavent que la Nature avoit peu fait pour son extérieur. Il n'avoit même qu'un foible organe ; mais l'intelligence & le naturel exquis de son Jeu enlevoient nécessairement les suffrages. Enfin , à ces divers talens M. de la Noue joignit les mœurs & la probité , vertus que les plus grands talens ne supposent pas toujours , mais qu'ils ne remplaceront jamais.



---

# T A B L E

*Des Pièces contenues dans ce Volume.*

---

## P R E M I E R E P A R T I E.

<b>M</b> AHOMET SECOND , <i>Tragédie.</i>	Page 1
LE RETOUR DE MARS , <i>Comédie.</i>	89
ZÉLISCA , <i>Comédie-Ballet.</i>	137.

---

## S E C O N D E P A R T I E.

<b>L</b> A COQUETTE CORRIGÉE , <i>Comédie.</i>	Page 1
L'OBSTINÉ , <i>Comédie.</i>	129
LES DEUX BALS , <i>Amusement Comique.</i>	183
PIÈCES FUGITIVES ,	214 & suiv.

MAHOMET.

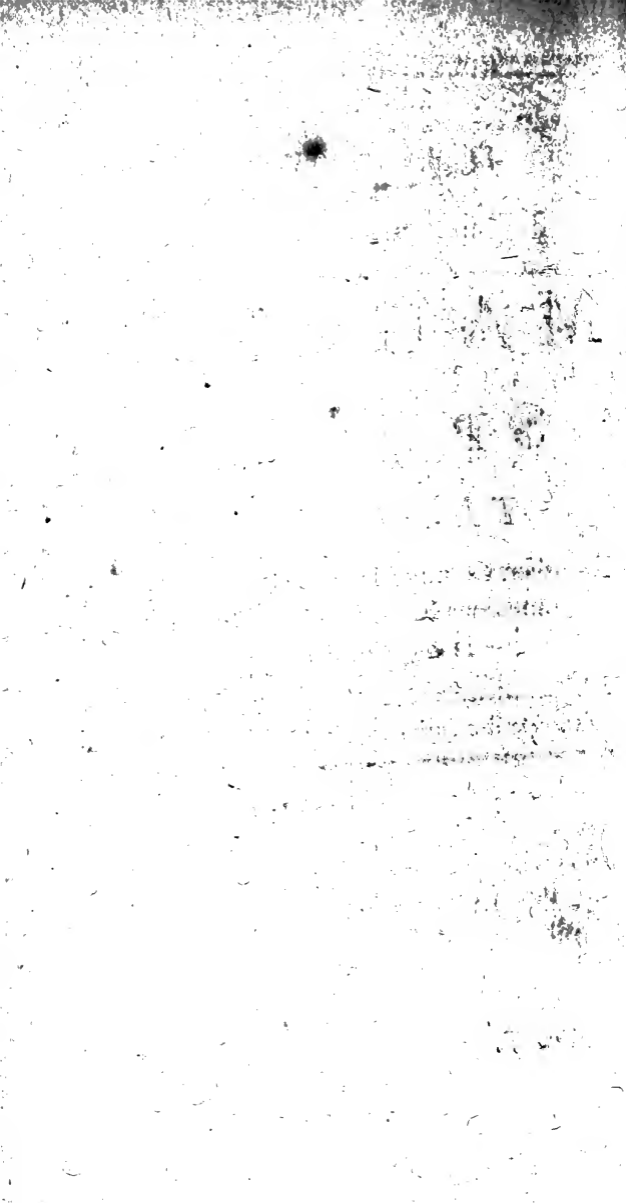
MAHOMET  
SECONDE,  
TRAGÉDIE;

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens François Ordinaires du Roi,  
le 23 Février 1739. 1739.

---

*Laudem à crimine sumit. Ovid. Met. lib. vi.*

---





## P R É F A C E.

**T**O U T le monde convient que le sujet de Mahomet Second, est un des plus difficiles que l'on ait mis sur la Scene ; j'ose dire que la façon dont je l'ai traité ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéresser par Mahomet & pour Mahomet, sans cependant détruire son caractère ; j'ai senti toute la charge que je m'imposois ; c'est au Public à décider si j'ai succombé sous sa pesanteur.

Mon dessein a été de faire une Piece sans épisodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril & la mort d'Irène : voilà les seuls objets auxquels j'ai tout sacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné aussi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vûs, que je n'ai point prétendu dissimuler, & que je veux encore moins excuser.

Je n'ai point assez travaillé, & j'ai trop peu de lumières pour oser décider ; mais je crois avoir observé que, dans un sujet simple, les

caractères, qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'Auteur, deviennent dans l'exécution la partie la plus gênante, & la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que, dans ces sortes de Pièces, il y a toujours un caractère transcendant, qui, pour ainsi dire, engloutit tous les autres, & dont le dépouillement demande beaucoup d'étendue; de sorte que l'Auteur est obligé non-seulement de resserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier, la marche & les mouvemens des autres Personnages qui entrent dans la construction de la Fable: de combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, & d'exemples tirés des plus grands Maîtres!

L'unité d'intérêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achevement des caractères subalternes; plus on le partage cet intérêt, plus on l'affoiblit; l'art consiste donc à le rejeter toujours dans son entier sur les principaux Personnages; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls: or je de-



mande comment finir des caractères exclus des situations, & dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur & à l'action d'un autre ? *Judicent periti.*

J'aurois pû faire du Visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les Princes voisins, l'intéresser pour un frere de Mahomet, &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan ; il hait, il cherche à nuire, il souleve l'Armée ; la révolte mene à la catastrophe ; voilà tout ce que j'en ai voulu tirer ; le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus régulière, auroit été de me jeter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractère de Théodore n'est pas mieux fini : peut-être est il plus défectueux ; & , par les mêmes raisons, j'aurois pû le mettre vis-à-vis de Mahomet, opposer grandeur à grandeur. Je l'ai sacrifié à mon Héros ; bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irène. Tous ces mé-

nagemens jettent nécessairement sur lui un reproche de foiblesse & d'indécision que j'ai vû, mais dont je me suis cru obligé de le laisser chargé pour un plus grand bien ; sa présence & son peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage : supprimez le Personnage ; Irène se tait sur son amour, ou devient criminelle en l'avouant : donnez - lui plus de force ; ou il obscurcit Mahomet & se saisit de l'attention du Spectateur , ou il change la suite des événemens.

Mon dessein , par ce détail , n'est pas d'autoriser ces deux caracteres ; mais seulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer , & qui m'ont empêché de profiter, dans l'Impression, des justes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Muphti ; il tient si peu de place dans la Piece , qu'il seroit ridicule de lui en donner une ici ; quoiqu'il aide au Visir à soulever l'Armée , je me ferois bien gardé de le produire sur la Scene ; pour ce qu'il y dit ,

s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, & ce sera, si on me le permet, sur la catastrophe de cette Tragédie.

Aux premières Représentations, on ne fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit souhaité, ou que j'eusse fait sauver Irène, ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; & je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce Vers décisif :

Frémissez, c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés, que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet, sur la Scene, que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé, le Spectateur étoit émû, je devois achever, dit-on, & le rendre témoin d'une exécution violente, qui auroit porté son horreur & sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi : les mœurs & les règles en seroient blessées, & je respecterai toujours les unes & les autres ; il ne m'appartient

pas de donner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre sur le Théâtre; exemple dangereux, qui dégénéreroit bien-tôt en habitude de carnage, & qui, d'un spectacle innocent & régulier tel que le nôtre, feroit en peu de tems une arène sanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Piece, selon moi, le feu dénouement qui lui convînt; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été possible: au reste, je ne me flatte point d'avoir rencontré juste dans l'un, ni réussi dans l'autre; je dis mon sentiment sans vouloir y assujettir personne, & j'avoue de bonne-foi qu'un autre auroit pû beaucoup mieux faire.

Ce seroit ici le lieu de rendre graces au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage, si je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ses jugemens, mon soin de lui rappeler ici les applaudissemens qu'il m'a donnés comme Spectateur. Quelle différence de la solitude

& du sang-froid du Cabinet, à l'illusion du Théâtre, à la chaleur de la Représentation, aux inflexions, aux mouvemens d'Acteurs habiles!

..... *Cum carmina lumbum*

*Intrant, & tremulo scalpuntur ubi intima versis.*

Perf. Sat. 27





## ACTEURS.

**M**AHOMET SECOND, *Empereur des Turcs.*

IRÉNE.

THÉODORE, *Prince Grec, Pere d'Irène.*

LE GRAND VISIR.

LE MUPHTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, *Confident de Mahomet.*

ACHMET, *Confident du Grand Visir.*

NASSI, *Grec, Confident de Théodore.*

ZAMIS, *Grecque, Confidente d'Irène.*

PACHAS.

OFFICIERS DU PALAIS.

GARDES.

GRECS.

*La Scene est à Byzance.*



MAHOMET  
SECONDE,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.



ENFIN, selon mes vœux, guidé par sa  
Captive,  
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.  
D'un Triomphe pompeux l'appareil im-  
posant,

Hors de ces murs encor le retient dans son Camp.

A vj

Ministre sans éclat d'une odieuse Fête ,  
 Il veut, qu'ici, par moi, son Triomphe s'apprête;  
 Ah! loin d'y préparer un Trône à son orgueil,  
 Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil?  
 Que ne puis-je flétrir ses lauriers & sa gloire?  
 Mais il faut, à pas lents, marcher vers la Victoire.  
 Du voile de la feinte entourons nos projets:  
 La prudence peut seule assurer leurs succès.

### A C H M E T.

De quels succès encor se flatte votre haine?  
 Mahomet sçait gagner les Peuples qu'il enchaîne:  
 Les bienfaits, dans ces lieux, annoncent son retour:  
 Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.  
 Il saccagea Byzance en Vainqueur implacable;  
 Il revient y regner, en Monarque équitable.  
 Il a parlé; les Grecs ont vû tomber leurs fers;  
 De ses graces, sur eux, les Trésors sont ouverts.  
 Vous l'avez vû cruel, vous voyez sa clémence:  
 Imité-le, Visir, bannissez la vengeance.

### L E V I S I R.

Ainsi donc un Tyran, dans ses brûlans accès,  
 Osera se livrer aux plus cruels excès;  
 Entre les mains du crime il mettra son tonnerre;  
 De larmes, de douleurs il couvrira la Terre;  
 Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,  
 Les vils mortels seront contraints de l'adorer!



Rien ne peut , de mon cœur , refermer la blessure.  
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature.  
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis !  
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils :  
Il voulut son trépas , injuste , ou légitime ;  
Mais mon bras ne dut point immoler la Victime.  
Je frappai . . . C'en est fait ; ami , laissons les pleurs ;  
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.

Mahomet , je le sçais , n'est point toujours barbare ;  
De vices , de vertus , assemblage bizarre ,  
Entraîné par l'eslor où son cœur s'est livré ,  
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.  
Monstre de cruauté , Prodige de clémence ,  
Héros dans ses bienfaits , Tyran dans sa vengeance ;  
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer  
Et dans le seul excès il sçait se reposer.

Je ne me flatte point ; je le connois , ce Maître  
Que ma haine menace , & qu'elle craint peut-être.  
Tranquille maintenant , l'amour qui le séduit ,  
Suspend son caractère , & ne l'a point détruit.  
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance ;  
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.  
De moment en moment il peut se réveiller :  
Et tandis qu'il sommeille , il le faut accabler.  
Dès-long-tems mes complots préparent sa ruine :  
J'ai banni de son Camp l'austère discipline ;

Des Chefs & des Soldats j'ai corrompu les cœurs ;  
 Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs ;  
 A la fidélité réservant la disgrâce ,  
 Mon adroite indulgence a caressé l'audace ;  
 Aux bruits semés par moi de ses lâches amours ;  
 Le murmure a passé dans leurs libres discours ;  
 Et saisissant enfin l'espoir que j'ai vû luire ,  
 Du murmure , au mépris , je les ai sçû conduire :

C'est ainsi que , semant la feinte & les détours ;  
 J'attaque sa puissance , & j'assiége ses jours ;  
 J'allume le Tonnerre , & j'empêche qu'il gronde ;  
 Sans savoir mes projets , le Muphti les seconde.  
 Je ne crains que l'Aga. Janissaire indompté ,  
 Rien ne peut altérer sa fiere intégrité :  
 Imprudent , mais zélé , son audace hautaine  
 Obtient , brave l'estime , & subjugue la haine :  
 Son devoir est sa loi : son Maître est tout pour lui ;  
 Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.  
 Espérons toutefois : c'est mon frere , & peut-être ,  
 Satisfaisant les moyens que le tems fera naître ,  
 Son zèle par mes soins se verra refroidi ,  
 Ou je le tournerai contre mon Ennemi.  
 Est-il quelque rempart construit par la puissance ;  
 Que ne détruise enfin l'audace & la prudence ?

Toi , qui depuis long-tems , des malheureux Chré-  
 tiens ,  
 Par mes ordres secrets , adoucis les liens ,

De mes conseils prudents as-tu sçû faire usage ?  
 Tes soins ont-ils, des Grecs, relevé le courage ?  
 Et vers la liberté que je viens leur offrir,  
 Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

A C H M E T.

Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes ;  
 J'ai longtems, mais en vain, combattu leurs allarmes.  
 Le succès leur paroît trop voisin du danger :  
 Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.  
 Il en est cependant, de qui la noble audace,  
 A bravé, devant moi, la mort & la menace.  
 Je leur fais espérer votre solide appui.  
 Il leur manquoit un Chef, & le Ciel aujourd'hui  
 Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire :  
 Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

L E V I S I R.

Théodore :

A C H M E T.

Oui, Seigneur : du sang de Constantin ;  
 C'est lui qui du Vainqueur troubla l'heureux destin ;  
 Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,  
 Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.  
 Ce Héros, dans les fers, gémissoit, inconnu ;  
 Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,  
 De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire ;  
 Et bientôt devant vous on le doit introduire.

## L E V I S I R.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux ?  
 Ami, je le connois ; je l'ai vû dans ces lieux ;  
 Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance  
 Du Grec & du Persan rompre l'intelligence.  
 Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur :  
 Et lui seul, du Sultan, va troubler le bonheur :  
 Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,  
 Apprends que cet Esclave est le pere d'Irène.

## A C H M E T.

Quoi ! de cette Captive ?

## L E V I S I R.

Ami, n'en doute pas :  
 Il la vit, jeune encor, arracher de ses bras :  
 L'esclavage la mit dans les mains de mon frere :  
 Je le pressai long-temps de la rendre à son pere :  
 Au Sérail du Sultan il destina ses jours ;  
 Et ses yeux, du Sultan, ont fixé les amours.  
 Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore  
 L'arrache, par mes soins, à l'Amant qui l'adore.  
 Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,  
 Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

## A C H M E T.

Eh ! ne craignez-vous point que le pere lui-même  
 N'aspire, par sa fille, à la faveur suprême ?

Il est chez les Chrétiens des cœurs ambitieux.  
 L'éclat & la grandeur peut éblouir ses yeux.  
 Le plaisir, & l'orgueil de se voir près du Trône. . .

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne;  
 As-tu donc oublié cette invincible horreur  
 Qu'un Chrétien, contre nous, suce avec son erreur ?  
 L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse ;  
 Tout autre engagement n'est que crime, ou foiblesse.  
 Je connois Théodore : & tout autre lien  
 Ne sçauroit éblouir un cœur tel que le sien.  
 Que ne peut le Sultan, par un hymen sinistre ;  
 De ses propres malheurs se rendre le ministre !  
 Je ne fais ; mais peut-être il ne vient en ces lieux  
 Que pour en allumer les flambeaux odieux.  
 Ah ! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante  
 Lui raviroit le Sceptre, éloigneroit l'Amante.  
 Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé,  
 Frapperoit sans obstacle un Sultan méprisé.  
 S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même :  
 S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime :  
 Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,  
 J'armerai le dépit d'un Pere malheureux ;  
 Et moi-même guidant le bras de Théodore,  
 Je sçaurai le plonger dans un sang que j'abhorre.  
 Sçachons, à nous servir, si son cœur se résout.  
 S'il se perd, ce n'est rien ; s'il immole, c'est tout.

A C H M E T.

On vient. C'est lui, Seigneur.

L E V I S I R:

Cher Ami, va m'attendre;

Et que personne ici ne puisse nous surprendre.

Il entre ; laissez-nous.

## S C E N E I I.

L E V I S I R, THÉODORE.

L E V I S I R.

C I E L ! quelle injuste loi  
Fait gémir dans l'opprobre un Héros tel que toi ?  
Généreux Théodore ! Ah ! malgré ta disgrâce,  
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

T H É O D O R E.

O toi ! qui seul des tiens, sensible à la pitié,  
Sçais dans un malheureux respecter l'amitié,  
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,  
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.  
Il n'est plus temps. Rends-moi ma prison & mes fers.  
Vos succès & nos maux me les ont rendus chers.  
Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,  
Murs, baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes.

De quel faste étranger me vois-je environné ?  
 L'Autel étoit ici. Là , mon Roi prosterné . . . :  
 Malheureux Constantin ! Malheureuse Byzance !  
 Le Ciel , en son courroux , a brisé ta puissance ;  
 Ton effroyable chute écrasa trente Rois ;  
 Et l'Univers tremblant en a senti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête ,  
 Sa main , sur trente Rois , étendoit la tempête ,  
 Il est vrai ; mais l'amour a sauvé l'Univers ;  
 Au vainqueur de la Terre il a donné des fers.  
 Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie  
 Dont les feux menaçoient & l'Europe & l'Asie :  
 Et de ces murs encor on pourroit repouffer  
 L'Usurpateur . . . Mais , non ; il n'y faut plus penser.  
 Les Grecs , si fiers jadis , aujourd'hui vils esclaves ,  
 Ont appris , sans murmure , à porter leurs entraves :  
 La liberté les cherche , ils n'osent la saisir ;  
 Et Théodore enfin ne sçait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu ? notre sort peut-il changer de face ?  
 Ah ! si je le croyois . . . .

LE VISIR.

Rappelle ton audace :  
 Avant la fin du jour tu feras éclairci  
 D'un secret important que je te cache ici.

Il t'en souvient ; tandis qu'on assiégeoit Byzance ,  
 Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :  
 Mes efforts ni les tiens n'ont pû la conserver ;  
 Mais des mains du Tyran on la peut enlever.  
 Sçais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine ,  
 Ce cruel , qu'en ces lieux un nouveau crime amene ?  
 Sçais-tu que , pour plonger le poignard dans son sein ;  
 La vengeance & l'honneur ont réservé ta main ?  
 Sans doute on t'aura dit qu'une Captive aimable  
 Arrive sur les pas de ce Prince coupable ? . . .  
 Frémis ; mais venge-toi. Ce fier Usurpateur  
 Devient , pour t'offenser , un lâche séducteur.  
 Cette Beauté qu'il trompe , & qui peut-être l'aime ,  
 Cet objet malheureux . . . c'est ta fille elle-même.

### THÉODORE.

Ma fille ! . . Ah ! juste Ciel ! Ma fille entre les bras ! . . .  
 Non ; elle est innocente , ou ne respire pas.

### LE VISIR.

Cesse de te flatter. C'est elle , c'est Irène.  
 Que , loin de tout danger , ta prévoyance vaine ;  
 Long-temps avant la guerre , envoyoit à Lesbos ,  
 Et que la servitude atteignit sur les flots.

### THÉODORE.

Ah ! rompons , s'il se peut , sa chaîne criminelle.  
 Visir , de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.  
 Que je l'arrache ! . . .



LE VISIR.

Espere un facile succès.

Mahomet la confie aux murs de ce Palais.

Sans Gardes , presque libre , à soi-même rendue ;

Un prétexte pourra te procurer sa vûe.

Soit pour flatter ta fille , enfin , ou la fléchir ;

Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THEODORE.

Visir , sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR , THÉODORE , ACHMET.

LE VISIR, à Achmet.

**R**ENDS , cher Achmet , sa retraite facile :  
( A Théodore. )

Tu connois ce Palais ; évite tous les yeux :

Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.



## SCENE IV.

MAHOMET, LE MUPHTI, LE VISIR,  
TADIL, PACHAS, OFFICIERS  
DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

**D**ANS ces murs , qu'a soumis ma valeur intrépide ,  
Que du Trône Ottoman la Majesté réside.  
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis  
Qu'ils commandent encor aux Peuples asservis.  
Que l'Europe & l'Afrique , au rang de nos Provinces ,  
Esclaves , comme vous , y contemplant leurs Princes.  
Puissent mes Descendans , de cet heureux séjour ,  
A l'Univers entier donner des Loix un jour !  
Les chemins sont ouverts : c'est assez pour ma gloire  
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.  
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu  
Fait céder la Grandeur aux loix de la Vertu.  
Dans ce cœur inconstant , l'Orgueil & la Vengeance ;  
Je ne le sens que trop , ont laissé leur semence.  
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel ;  
Avant d'être clément , vous m'avez vû cruel.  
Tremblez . . . Mais écartons un funeste présage :  
D'une solide paix que ce jour soit le gage.

Peuples , long-temps courbés sous le poids des mal-  
heurs ,

Respirez ; votre Maître est sensible à vos pleurs ;  
Votre Maître est fléchi ; l'humanité sacrée ,  
La mere des vertus, dans son ame est entrée :  
En vain l'Ambition veut étouffer sa voix ;  
Elle crie à mon cœur que mon Peuple a ses droits :  
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure  
Devient pour l'Univers une commune injure ;  
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels  
Unissent le Monarque au reste des Mortels ;  
Et qu'un Roi qui conserve, est égal en puissance  
A l'Etre bienfaisant qui donne la naissance.  
J'ai vaincu ; j'ai conquis. Je gouverne à présent.

( *Au Muphti & au Visir.* )

Vous , que ma voix tira de la nuit du néant ;  
Esclaves de mon Trône , ombre de ma Puissance ;  
Allez à l'Univers annoncer ma clémence ,  
A ses Rois consternés annoncez qu'aujourd'hui  
Mahomet peut les vaincre , & devient leur appui ;  
Qu'il ne permettra plus au souffle de la Guerre  
De renverser leur Trône , & d'infecter la Terre ;  
Que sa gloire est contenté ; & qu'il n'aspire plus  
Qu'à rendre heureux son Peuple, & les vaincre en vertus  
Ce n'est pas tout. Mon cœur, lassé du bruit des armes,  
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes ;  
D'une Esclave Chrétienne il couronne la foi.  
Ce n'est point m'abaisser ; c'est l'élever à moi.

Je méprise ces Rois , dont la tendresse averse  
 Ne sçait former des nœuds qu'ou l'intérêt préside :  
 Commerce trop suivi dont j'abhorre la Loi !  
 Vertu , naissance , amour , c'est assez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur , de tes Soldats je crains la résistance :  
 Leurs nombreux Bataillons trop proche de Byzance...

MAHOMET.

Ecoute mes projets ; cours les exécuter.  
 Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.  
 Mes ordres sont dictés. Et si quelque Rebelle  
 Eleve dans mon Camp une voix criminelle ,  
 D'un murmure indiscret que la mort soit le prix :

LE MUPHTI.

Une Chrétienne ! Ciel , sur le Trône !

MAHOMET, *au Muphti.*

Obéis.

SCENE V.

LE MUPHTI, LE VISIR.

LE MUPHTI.

**J'**AI prévu les desseins que ce jour nous révele :  
 Je les ai dès long-tems confiés à ton zèle ,  
 Visir ; & , dès ce temps , tu juras devant moi  
 De ne jamais souffrir l'opprobre de ton Roi.

Il fait plus aujourd'hui , ce Prince téméraire ,  
Il ose , des Chrétiens , se déclarer le Pere :  
Tu le vois , tu l'entends ; & ses injustes Loix ,  
Ainsi que ton audace , ont étouffé ta voix.

## L E V I S I R.

Muphti , je l'avoueraï , j'ai trop cru cette audace.  
Eloigné du danger , je bravois sa menace.  
Mille moyens s'offroient , j'osois les embrasser :  
L'approche du péril les fait tous éclipser.  
Il en est un pourtant , triste , voisin du crime ;  
Mais qu'un Muphti l'approuve , il devient légitime :  
Oui , contre les décrets d'un absolu pouvoir ,  
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.  
Que la Religion par toi se fasse entendre.  
Au prix de notre sang nous irons la défendre.  
Sur tes pas entraînés par une sainte ardeur ,  
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;  
Et jusques dans les bras du Monarque profane  
Nous frapperons l'erreur que le Muphti condamne.  
Mais , sans toi , nos efforts sacrilèges & vains  
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains.  
Tu balances , Muphti ! . . C'en est fait ; & je cède.  
Le danger de l'Etat exige un prompt remède ;  
La Religion Sainte élève en vain sa voix :  
Son timide Interprète abandonne ses droits.  
Un Visir , après lui , le premier de l'Empire ;  
Fait briller , mais en vain , le zèle qui l'inspire ;

En vain le Janissaire offre un puissant secours :  
 Au milieu d'une Armée il tremble pour ses jours ;  
 Il ignore, ou plutôt il cède sa puissance ;  
 D'un Monarque infidèle il craint la concurrence ;  
 Il dévore un affront, & cesse d'être instruit  
 Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit.  
 Eh ! bien, va donc subir le joug d'une Chrétienne ;  
 A son Culte, à sa Loi, cours immoler la tienne.  
 D'un hymen odieux Ministre criminel,  
 On t'attend ; va ferrer ce lien solemnel.  
 Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître  
 Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être ;  
 Et qu'un Muphti crantif, à la faveur vendu,  
 Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

### LE MUPHTI.

Visir, de tes transports calme la violence.  
 Je m'abandonne à toi ; je cède à ta prudence.  
 Avertissons les chefs du danger de l'Etat ;  
 Avant d'autoriser un nécessaire éclat,  
 Agissons, & tâchons, par force, ou par adresse,  
 D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

*Fin du premier Acte.*





ACTE II.

---

SCENE PREMIERE.

I R E N E , Z A M I S .

Z A M I S .



NFIN, loin du Sérail, Irène désormais  
Va, seule & sans Rivale, habiter ce  
Palais.

Prête à verser sur vous les biens qu'elle  
moissonne,

L'aimable liberté déjà vous environne,  
Oubliez dans ces murs mille objets odieux;  
Qui rendoient le Sérail effrayant à vos yeux.  
Oubliez à jamais une retraite impure,  
De notre Sexe ici le tourment & l'injure;  
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,  
Où régne la mollesse, où n'entre point l'amour!  
Et qui peut, sans rougir, voir dans ce lieu profane  
A quels honteux égards la Beauté se condamne ?

B ij

Ces femmes , dont le front ignore la pudeur ,  
Et dont l'ambition ne tend qu'au deshonneur ?

## I R E N E.

Je ne le cèle point ; ce changement me flatte.  
Toutefois , est-il temps qu'un doux espoir éclate ?  
En quel lieu sommes-nous ? Et qui nous y conduit !  
Quel Trône est élevé sur ce Trône détruit ?

Je te revois enfin , malheureuse Byzance ,  
Monument éternel de céleste vengeance !  
En entrant dans tes murs , j'ai senti tes douleurs ;  
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs !  
Je viens te secourir. Affermis ma foiblesse ,  
O Ciel ! fais triompher le zèle qui me presse.  
Esther sçut désarmer le fier Assuérus ;  
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

## Z A M I S.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.  
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.  
Qui le peut mieux que vous ? D'un Sultan orgueilleux  
Le Ciel , à vos attraits , a soumis tous les vœux.  
Non, non, ils ne sont plus, ces temps remplis de craintes ;  
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes  
D'un feu , qui , malgré lui , pénéroit dans son cœur.  
L'indomptable Lion , frappé d'un trait vainqueur ,  
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.  
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse !



Son amour , effrayé de ses propres effets ,  
 Se plongeoit dans le sang , prodiguoit les bienfaits ;  
 Du meurtre au repentir conduisoit sa victime ;  
 Guidé par la vertu , conseillé par le crime ,  
 Rappellant des transports à l'instant oubliés ;  
 Prêt à vous immoler , il tomboit à vos pieds.

I R E N E.

Zamis , qui sçait mourir , sçait braver la menace ;  
 Je ne sçais quel espoir soutenoit mon audace ;  
 Cet espoir , que je n'ose encor interroger ,  
 Versoit sur moi la force & l'oubli du danger.  
 Toutefois . . . Le dirai-je ? au sein de la victoire  
 D'un œil triste & douteux j'envisage ma gloire.  
 Trop prompte à soulager les maux de nos Chrétiens ,  
 Mon cœur se feroit-il trompé sur les moyens ?  
 Si la seule vertu m'a pû servir de guide ,  
 D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide ?

Z A M I S.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu ?  
 Que peut vous reprocher la plus pure vertu ?  
 Combien ai-je admiré votre innocente audace ?  
 Mépriser les bienfaits , confondre la menace ! . . .  
 A travers les dangers & l'horreur du trépas ,  
 Quelle main jusqu'au Trône a pû guider vos pas ?  
 Car enfin , terrassé par un pouvoir suprême ,  
 Ce n'est plus un Tyran qui , malgré lui , vous aime ;

C'est un Héros soumis , tendre , respectueux ,  
Et Rival des vertus d'un objet vertueux. .

I R E N E.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image  
D'un Prince , dont mon cœur doit détester l'hommage ;  
N'égare point , Zamis , un reste de raison ,  
Trop foible à repousser un dangereux poison.  
Ses vertus , son amour , mon cœur , tout m'intimide ;  
Tremblante à chaque pas , sans conseil , & sans guide ,  
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer ;  
Et , jusqu'à mon bonheur , tout me fait soupirer.  
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asyle ;  
Je l'habite , & mon cœur y devient moins tranquille.  
C'est ici que mon sort a commencé son cours ;  
C'est ici que mon Pere a vû trancher ses jours ;  
Et moi-même.... Ah ! Zamis !... Ciel ! qui me vois  
tremblante....  
Je mourrai sans regret , si je meurs innocente.  
Mais que nous veut Tadil ?



SCÈNE II.

TADIL, IRENE, ZAMIS.

TADIL.

**L**Es Chrétiens empressés,  
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,  
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.  
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,  
Mahomet l'a permis. Son ordre, toutefois,  
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRENE.

Qu'il vienne.

SCÈNE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE.

**J**USTE Ciel ! une joye inconnue  
S'empare malgré moi de mon ame éperdue.  
Rois, Maîtres des Mortels, ah ! quelle est votre erreur,  
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur  
D'éclats tumultueux épouvante la terre !  
Prenez, prenez le Sceptre, & quittez le Tonnerre ;  
Soulagez les douleurs d'un Peuple gémissant ;  
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent ;  
Du foible, du proscrit, relevez le courage :  
Du pouvoir absolu c'est-là le vrai partage.

## S C E N E I V.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

I R E N E.

**M**AIS, hélas ! quel Vieillard se présente à mes yeux ?  
Il s'arrête ; il gémit à l'aspect de ces lieux !

T H É O D O R E , *à part.*

C'est ma fille ; c'est elle. Ah ! Pere déplorable !  
O Ciel ! ne me fois point à demi favorable ;  
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder.

I R E N E.

Respectable Chrétien , vous n'osez m'aborder !  
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?  
Rassûrez-vous. Je viens dissiper vos allarmes.  
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

T H É O D O R E.

Madame , recevez l'hommage des Chrétiens.  
Par vous seule arrachés à des maux innombrables ;  
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.  
Notre Culte , long-tems insulté par l'erreur,  
Par vous seule a repris son antique splendeur.  
Que Dieu , pour tant de biens répandus sur Byzance ;  
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence !

Lorsque de tant de maux vous sauvez les Chrétiens ;  
 Un pere infortuné peut-il gémir des siens ?  
 Oserai-je à vos yeux , exposant ma tristesse ,  
 Outrager par mes pleurs la commune allégresse ?  
 Madame , ayez pitié d'un Pere malheureux ,  
 Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux.  
 D'aujourd'hui seulement je revois la lumiere ;  
 Et je retrouve , hélas ! une fille trop chere ,  
 Une fille pour qui je donnerois mon sang ,  
 Exposée , ou livrée au crime le plus grand.  
 Un superbe Ennemi la tient sous son empire . . .  
 Un Musulman cruel . . . Je tremble . . . Je soupire . . .  
 Il l'aime . . . Il est puissant . . . Je ne puis achever .

I R E N E , à part.

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver !  
 Quel discours ! quel rapport ! A peine je respire.  
 La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire ?

( A Théodore . )

Pour soulager vos maux , ardente à tout oser ;  
 De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.  
 Peut-être votre fille est encor innocente.  
 Déployez à ses yeux cette douleur touchante  
 Que vous communiquez à mon cœur abattu ,  
 Ah ! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.  
 Si , comme à votre fille , un Destin favorable  
 Redonnoit à mes pleurs un Pere respectable ,

B v

Prompte à sacrifier Amour , Sceptre , Grandeur ;  
 Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur.  
 Mais , loin de vous calmer , j'irrite vos allarmes.  
 Moi-même , en vous parlant , je sens couler mes larmes.  
 Vous arrêtez sur moi vos regards attendris !  
 Vous pleurez ! Ah ! j'ai peine à retenir mes cris,  
 Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue ;  
 O ! qui que vous soyez , votre douleur me tue !

T H É O D O R E.

Irène ! . . .

I R È N E.

Eh ! bien , Seigneur , pourquoi me nommez-vous ?

T H É O D O R E.

Chere Irène ! . . .

I R È N E.

Seigneur . . .

T H É O D O R E.

Ah ! mouvement trop doux !

Je pleure . . . Je t'appelle . . . & tu doutes encore !

I R È N E.

'Ah ! mon Pere , ah ! grand Dieu ! C'est lui , c'est Théodore.

Vous soupirez ! . . . Hélas ! Irène , a-t-elle pu ,  
 En blessant vos regards , attrister la vertu ?

Ah ! mon Pere , chassez un doute qui m'offense.

Oui , j'ose à vos regards m'offrir en assurance.

Je mérite l'amour d'un Pere tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux.  
 Ma fille, embrassez-moi. Vous dissipez la crainte  
 Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.  
 Qu'un Sultan orgueilleux subisse votre loi,  
 Vous êtes innocente, & c'est assez pour moi.  
 Mais achevez; calmez mes craintes inquiettes;  
 Ouvrez les yeux, Irène, & voyez où vous êtes.  
 Paré de mille attraits à la pudeur mortels,  
 Dans ces lieux infectés le crime a des Autels:  
 Par l'avilissement la faveur s'y dispense;  
 A côté du forfait marche la récompense;  
 Mille voiles brillans couvrent le deshonneur,  
 Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.  
 Ma fille, grace au Ciel, l'erreur ni la foiblesse  
 N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse;  
 Mais, crains, fuis le danger, il te presse, il te fuit;  
 L'orgueil l'attend, succombe, & la vertu le fuit,

IRÈNE.

Mon Père! digne Auteur de ma triste famille,  
 Mon Père! dans vos bras recevez votre fille.  
 La vérité terrible a dessillé mes yeux.  
 Fuyons, arrachez-moi de ces funestes lieux.  
 Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente  
 S'égaroit, & marchoit, aveuglée & contente.  
 Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur;  
 Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,

A ma foi. Oui, mon Dieu! brise mon esclavage,  
Tu parles, j'obéis. Acheve ton ouvrage!

T H É O D O R E.

Oui, ma fille, sans doute il brisera vos fers;  
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts;  
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide,  
Que pour encourager votre vertu timide.  
De ce vaste Palais je connois les détours,  
J'ai de puissans Amis! mes soins & leurs secours  
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.  
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile;  
Ménagez-le; & bien-tôt, Irène en liberté  
Bravera son amour & son autorité.  
Je vous laisse.

I R È N E.

Ah! grand Dieu! vous me laissez!.. Mon Pere!  
Et pourquoi différer un secours nécessaire.  
Vous sçavez, de ces lieux, les plus obscurs détours,  
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours:  
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la Terre,  
Cachez-moi; sauvez-moi; tout ici m'est contraire.

( Elle se jette aux genoux de Théodore. )

Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,  
Irène, à vos genoux, aime mieux expirer.





SCÈNE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE,  
ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

**Q**UE vois-je ? Irène en pleurs ! Irène suppliante !  
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante !

( *A Théodore.* )

Quel es-tu ? Réponds-moi. Tu te tais vainement,  
Perfide ; tu trahis ou le Prince , ou l'Amant.

Réponds-moi ; n'attends pas que l'horreur du supplice  
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher  
Un secret, quel qu'il fût , que je voudrois cacher.

Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :

Sultan , contre des feux honteux , illégitimes

J'excitois ses mépris , je rassurois son cœur ;

Je voulois la ravir à ta funeste ardeur ;

De ces Murs dangereux je voulois la soustraire :

Tu sçais tout ; Venge toi , Sultan ; je suis son Pere.

MAHOMET.

Son Pere !

## THÉODORE.

Oui : connois-moi. Je suis ce Grec enfin ;  
 Qui dans ces mêmes Murs balança ton destin ,  
 Quand le courroux du Ciel , secondant ton courage ;  
 Permit aux Musulmans d'y porter le ravage.  
 Trop heureux , si ton bras eût terminé mes jours ;  
 Puisque , des tiens , mon bras ne put trancher le cours !  
 Depuis ce jour fatal , Esclave misérable ,  
 J'ai languï dans les fers : le Destin qui m'accable  
 Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir  
 Mon dernier bien , hélas ! ma fille en ton pouvoir.  
 Mais je puis me venger ; sa vertu m'est connue ;  
 Et si je lui défends de paroître à ta vue ,  
 Ardente à m'obéir , le plus affreux trépas ,  
 Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

## MAHOMET.

Chrétien , ta fermeté ne me fait point injure :  
 Tu me blessas. Bien loin que ma gloire en murmure ,  
 J'étois ton Ennemi , tu défendois ton Roi ;  
 J'estime ton courage , & respecte ta foi.  
 Tu pourrois te venger ? Ta fille obéissante  
 Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante ?  
 Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir ?  
 Crois-tu que par la force on veuille l'asservir ?  
 Ah ! mon cœur n'eut jamais , pour engager Irène ,  
 Que mon amour pour nœuds , & mes bienfaits pour  
 chaîne.

Ne connois-tu de moi que ma seule fureur ?  
 Tu m'as vû dans la guerre , armé de la terreur ,  
 Tonner sûr tes remparts ; & Vainqueur trop sévère ,  
 Du sang de tes Chrétiens faire fumer la terre :  
 Mais tu ne m'as point vû , plus doux , plus généreux ,  
 Adoucir des Chrétiens le destin rigoureux ,  
 Et dans les cœurs de tous laver , par ma clémence ,  
 Les titres odieux acquis dans ma vengeance.

Ne me reproche plus une juste rigueur ,  
 Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.  
 Tu voulois enlever Irène à ma tendresse !  
 Imprudent ! Si le sort des Chrétiens t'intéresse ,  
 Garde-toi de nourrir le dangereux espoir  
 D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.  
 Si tu ne veux hâter leur ruine certaine ,  
 Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.  
 Tu veux m'ôter Irène ? Ah ! connois Mahomet ,  
 Si c'est-là ton dessein , j'en vais presser l'effet.

Je suis Maître de vous. Esclaves l'un & l'autre ,  
 Je dispose , à mon gré , de son sort & du vôtre ;  
 Vos personnes , vos biens , vos jours , tout m'est soumis ;  
 Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a transmis ;  
 Soyez libres tous deux. Maître de ta famille ,  
 Tu peux , ou m'enlever , ou me donner ta fille :  
 Et j'atteste le Ciel , que , respectant ta loi ,  
 Mon cœur n'y prétend plus , s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE.

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne !  
 Prince , digne en effet de plus d'une Couronne ,

Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir ?  
 Esclave , je pouvois librement te haïr ;  
 Libre , les tendres nœuds de la reconnoissance  
 M'enchaînent , malgré moi , sous ton obéissance.  
 L'intérêt de Byzance & des Peuples Chrétiens  
 Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.  
 Une illustre Princesse , à ton Pere asservie ,  
 Par un semblable hymen a sauvé la Servie.  
 Triste exemple ! Mais quoi ! la sagesse est sans choix ;  
 Quand la nécessité fait entendre sa voix.

M A H O M E T.

Le suffrage d'un Pere est peu pour ma tendresse ;  
 Irène , c'est à vous que Mahomet s'adresse.  
 Votre sort est fixé ; reste à remplir le mien.  
 Formez-vous , sans murmure , un auguste lien ?  
 Sans crainte , sans égard , que votre voix prononce  
 M'aimez-vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.  
 Vous êtes libre enfin.

I R È N E.

Je l'ai toujours été.

Garant de ma pudeur & de ma liberté ,

( Elle tire un poignard. )

Regarde ce poignard. De moi-même maitresse ,  
 J'ai vû d'un œil égal ta fureur , ta tendresse :  
 Et , si sur moi le crime eût tenté son effort ,  
 Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort.  
 Mon Pere , & toi , Sultan , connoissez dans Irène ;  
 Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne :

De ce fer , à tes yeux , j'eusse percé mon cœur ,  
 Et ta tendresse , à peine , égale mon ardeur.  
 Les Rois pour effrayer ont la toute-puissance ,  
 Mais pour gagner les cœurs , ils n'ont que la clémence !  
 Mon amour est le prix de tes hautes vertus ,  
 Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.  
 Cette preuve suffit.

( Elle jette le Poignard. )

M A H O M E T.

Je frémis ! & j'admire.

La voilà cette gloire où mon orgueil aspire.  
 A ces nobles discours , à tout ce que je voi ,  
 J'ai trouvé , grace au Ciel , un cœur digne de moi.  
 Ah ! pour me l'attacher plus fortement encore ,  
 Ce cœur , qu'avec amour je chéris & j'honore ,  
 Ce cœur , dans qui le mien va lire son devoir ,  
 Irène , partagez mon Trône & mon pouvoir.

( A Théodore. )

Chrétien , soyons , amis ; c'est moi qui t'en conjure.  
 Je respecte , & j'ignore une union si pure ;  
 Instruis-moi ; soutiens-moi : tu liras dans mon cœur :  
 Tes soins en banniront le crime & la fureur.

Plaisirs nouveaux pour moi ! mouvemens pleins de  
 charmes !

Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.  
 Le pouvoir , les Grandeurs n'ont pû remplir mes vœux ;  
 Un instant de vertu vient de me rendre heureux.

Agissons , il est temps. Va rassurer tes freres ;  
 Qu'ils respirent enfin sous des loix moins séveres.  
 Des fureurs du Muphti j'ai sçû les affranchir :  
 Sous toi , sous ton pouvoir , je veux les voir fléchir.  
 Ordonne ; agis ; guéris leurs blessures cruelles ;  
 Soumis à toi , sans doute , il me seront fideles.  
 Tes Prêtres ne pourront refuser mes bienfaits :  
 Et je brave , des miens , les murmures secrets.  
 Oui , dût-je à mes pieds voir tomber ma Couronne ;  
 Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.  
 O plaisir , pour un Roi , rare & voluptueux !  
 Je règne sur deux cœurs libres & vertueux.

---

## SCENE VI.

THÉODORE , IRENE , ZAMIS.

THÉODORE.

**M**A fille , que l'espoir n'aveugle point votre ame ,  
 Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flâme.  
 Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel  
 S'accomplisse sur vous le décret éternel.  
 Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne ,  
 Recevez du même œil la mort ou la Couronne.  
 Il est doux de regner pour protéger sa Loi ;  
 Il est beau de mourir pour conserver sa Foi.

*Fin du second Acte.*



A C T E I I I.

---

SCENE PREMIERE.

I R E N E , Z A M I S ,

Z A M I S .



SEROIS-JE blâmer la douleur imprévue  
Que vous tâchez en vain de cacher à ma  
vue ?

Vous soupirez ! eh ; quoi : si pour quel-  
ques momens

Un Pere se dérobe à vos embrassemens ,  
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?  
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.  
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux ,  
C'est honorer le Pere , en affligeant l'Epoux.

I R E N E .

Moi , l'affliger , Zamis ! Ah ! ma vive tendresse  
Lui soumet pleinement ma joie & ma tristesse.

Mon cœur est agité : pour lui rendre la paix ,  
Parlons de ce Héros , parlons de ses bienfaits.  
Enfin , autour de moi je leve un œil tranquille.  
Ce Palais , de nos Grecs , est devenu l'asyle.  
L'impiété , long-temps attachée à mes pas ,  
S'éloigne , & désormais ne m'approchera pas.  
Prémices de ma joie , ainsi que de la tienne ,  
Déjà tout est Chrétien auprès d'une Chrétienne.  
Ciel ! qu'il va redoubler mon zèle & mon ardeur ,  
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !  
Ton Dieu s'apaise enfin , malheureuse Byzance.  
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance ?  
Sur tes remparts fumans , l'Esclavage & la Mort |  
Ont triomphé sans peine , & regné sans effort  
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes ,  
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.  
Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi :  
La Pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.  
Loin de tes chers enfans écartant les allarmes ;  
Mes soins t'auront tarir la source de tes larmes.  
Ah ! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté ,  
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité.





SCENE II.

NASSI, IRENE, ZAMIS.

IRÉNE.

**N**ASSI, que voulez-vous ?

NASSI :

      Votre pere , Madame ;  
Le trouble sur le front , & la douleur dans l'ame ,  
M'a confié pour vous ce Billet important.  
Il doit , près du Visir , se rendre en cet instant.

IRÉNE, *après avoir lû tout bas.*

Qu'ai-je 'û ! Que devient mon bonheur & ma joie ?  
Je m'y livrois entiere , & le Ciel la foudroie.  
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement ,  
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le Sultan vient.



## SCENE III.

MAHOMET, IRENE, ZAMIS.

I R E N E.

SEIGNEUR, vous me voyez tremblante.  
Connoissez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

M A H O M E T *lit.*

*En vain à votre hymen nos Prêtres ont souscrit.*

*Des Musulmans jaloux la colere s'aigrit.*

*Sans lui communiquer l'avis de votre pere ;*

*Ménagez le Sultan ; obtenez qu'il diffère.*

*On nous menace : on dit qu'un rebelle Sujet ;*

*Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet.*

I R E N E.

Seigneur, vous vous taisez ! Une fureur tranquille

Arrête sur ces mots votre vûe immobile

Frémissant du péril où j'allois vous plonger . . . .

M A H O M E T.

Je frémis de l'affront, & non pas du danger.

C'est Mahomet, c'est moi qu'un Esclave menace ! . .

Vous gémissiez, Irène ! Epargnez-moi de grace ;

Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous, ou pour  
moi,

N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi ?

Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,

Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.

Méprisez, comme moi, des Esclaves jaloux ;

E n'armez point contre eux l'amour & le courroux.

I R E N E.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere !

Epouse de leur Roi, ne suis-je pas leur mere ?

Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,

De l'Univers entier assurer le bonheur !

Je ne crains point pour vous leur téméraire audace ;

Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;

Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats

Que votre cœur enfante, & ne maitrise pas.

Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses !

Périssent à jamais ces Beautés malheureuses,

Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,

Des Peuples supplians osent trahir l'espoir ;

Qui pouvant au pardon déterminer un Maître,

Aiment mieux, par ses coups, le faire reconnoître !

Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter ;

Si jamais, à punir, j'ose vous exciter.

M A H O M E T.

Irène, de mon cœur soyez toujours maitresse ;

Mais ne le portez point jusques à la foiblesse.

Souffrez que, quoi qu'ici vous m'osiez demander ,  
 J'apprenne à pardonner , & non pas à céder .  
 Je confirme à jamais les dons que sur Byzance ,  
 Que sur tous vos Chrétiens a versé ma clémence ;  
 Et quant à notre hymen , c'est aux yeux du soldat ,  
 C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat .  
 Oui , je veux pour témoins d'une union si belle ,  
 Mes Peuples , mon Armée , & les yeux du Rebelle :  
 Tant qu'aux regards d'un Maître il craindra de s'of-  
 frir ,

Je le puis ignorer , mais non pas le souffrir .  
 S'il paroît , à la mort rien ne peut le soustraire :  
 Qu'il fléchisse , il vivra . Ce n'est point la colere ;  
 C'est la seule équité qui dicte cet Arrêt ;  
 Et l'amour lui veut bien céder son intérêt :  
 Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre ;  
 Pour le rompre , il n'est plus que ma mort ou la vôtre .

### I R E N E .

C'en est fait ; mon amour perd sa timidité .  
 Je brave les clameurs du soldat irrité .  
 De ses emportemens j'ai pénétré la cause ;  
 Et le remède est sûr , puisqu'Irène en dispose .  
 Pour appaiser enfin vos Peuples offensés ,  
 Je puis mourir pour vous , Seigneur ; & c'est assez .  
 Mais mon pere est absent . Je ne suis point tranquille .  
 Ce Palais , dans mes bras , lui présente un asyle .

Il tarde trop long-temps. Je cours le rappeler.  
 Près de vous , près de lui , qui pourra me troubler ?  
 En cessant de trembler pour deux têtes si cheres ,  
 Ma joie & mes plaisirs deviendront plus sinceres.  
 Du plus cruel destin je braverai les coups ,  
 Si je puis conserver mon Pere & mon Epoux.

SCENE IV.

MAHOMET, TADIL:

TADIL.

**L**E frere du Visir , l'Aga des Janissaires ;  
 Vient à vos pieds.....

MAHOMET.

Qu'il entre. Ah ! tremblez , téméraires:

SCENE V.

MAHOMET, L'AGA:

L'AGA , *prosterne.*

**T**ON Esclave , à genoux , pénétré de douleur ;  
 Osera-t-il parler ?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA *se releve.*

Frémis d'horreur.

Tes Soldats révoltés menacent ta puissance :  
 Je suis leur Chef. Je viens m'offrir à ta vengeance.  
 Frappe : mais n'étends point ta colere sur eux.  
 Ils veulent t'arracher à des liens honteux.  
 Pleins de respect pour toi , ton amour les irrite.  
 Satisfais le courroux que ma franchise excite ;  
 Punis-moi : je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! Que prétend ton zèle & ta fureur ?  
 Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;  
 Tu m'es bien cher : mais si tu combats ma tendresse ;  
 Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai : mais du moins ,  
 Seigneur , avant ma mort , daigne accepter mes soins ;  
 Qu'un souple Courtisan te trompe & te caresse ;  
 Ton ami meurt content , s'il bannit ta foiblesse.  
 J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?  
 N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?  
 Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte ,  
 Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte !  
 Te dirai-je comment tes ordres rejetés ? . . .  
 Ah ! que n'as-tu pû voir tes soldats irrités ,

S'amasser , s'écrier , se plaindre avec colere ?  
 » Eh ! quoi donc ! répétoit le brave Jannissaire ;  
 » Quoi ! nous l'avons perdu ce Sultan redouté ,  
 » Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité !  
 » Quoi ! sans pleurer sa mort , faut-il pleurer sa gloire ?  
 » Lui , qui du monde entier méditoit la victoire ,  
 » Qui dans Rome captive , arborant le Croissant ,  
 » Devoit voir à ses pieds l'Univers fléchissant ;  
 » Ce même Mahomet , plein d'une obscure flâme ;  
 » Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme !  
 » Et pour elle rompant les loix de ses Ayeux ,  
 » Quoiqu'Esclave & Chrétienne , il l'épouse à nos yeux !

Ah ! Seigneur , tu connois ce que peut l'insolence  
 D'une Armée une fois livrée à la licence.

Arme , non point contre eux , mais contre ton amour  
 Arme les sentimens d'un généreux retour.

Vole à ton Camp. Ton œil redoutable & sévere  
 Confondra d'un regard l'orgueilleux Janissaire ;  
 Ou plutôt rappelant tes projets oubliés ,  
 Souhaite une Couronne : elle tombe à tes pieds !

M A H O M E T.

Oui , je la confondrai cette Armée insolente ;  
 Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;  
 Oui , je le leur rendrai ce sévere Empereur :  
 Ils me veulent cruel : qu'ils craignent ma fureur !

L'amour ne me rend point insensible à l'injure.  
 Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure.  
 Et toi, fors, malheureux.

L' A G A.

Tu m'as promis la mort :

Je vais la mériter par un dernier effort.

Dans les bras de l'amour je méconnois mon Maître :  
 Puisse-je à sa vengeance enfin le reconnoître !

Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir  
 Ces palmes, ces lauriers que tu voulois cueillir ?

Byzance est sous tes loix : entre dans la carrière,  
 Ouvre les bras, l'Europe y vole toute entière ;

Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens  
 S'empressent de briguer l'honneur de tes liens.

Sur le triste Occident daigne jeter la vûe ;

Vois régner sur ses Rois la discorde absolue ;

Vois ses foibles Tyrans détruire avec fureur

Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.

Chrétiens contre Chrétiens, quel Démon les anime ?

Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,

Le Vaincu, le Vainqueur, l'un par l'autre pressé,

Sous leurs coups mutuels y tombe renversé.

Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine

Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine ;

Que chaque combattant qu'il ose terrasser,

Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer ;

Et que, de quelque part que panche la victoire,

Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.



Du poids de ta puissance étouffe leurs discords ;  
 Enchaîne au même joug les foibles & les forts.  
 Tout autre bruit se tait , lorsque la foudre gronde.  
 Tonne sur ces cruels , & rends la paix au Monde.  
 Ce sont-là les projets nobles & glorieux  
 Qui flattoient , mais en vain , nos cœurs ambitieux.  
 Ce sont-là les projets qu'une funeste flâme  
 Interrompt , ou plutôt efface de ton ame.  
 Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans !  
 Là , se terminent donc tant d'exploits éclatans !  
 Ainsi donc à travers le fer , le sang , la flâme ,  
 Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme !

( *Il se jette aux genoux de Mahomet.* )

Tu rougis ! Ah ! rends-moi mon Auguste Empereur.  
 Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur ;  
 Elle parle à ton cœur , cette gloire immortelle :  
 Tu résistes en vain ; ton cœur est fait pour elle.  
 Oui , malgré ton amour , malgré ses vains transports ,  
 Elle y jette , à mes yeux , la honte & les remords.  
 Vainement à ses cris ton ame se refuse :  
 Tu l'entends , Mahomet , & ton trouble t'accuse.  
 Sous tes coups maintenant puis-je être immolé ?  
 J'ai le prix de ma mort ; la Gloire t'a parlé.

M A H O M E T , *à part.*

Je l'avouerai , malgré la fureur qui m'anime ,  
 En déchirant mon cœur , il force mon estime.

( *A l' Aga.* )

Je te laisse le jour. Cesse de condamner  
 Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.  
 Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire  
 Que celle que la guerre attache à la Victoire.  
 Apprends que, si l'amour n'étoit une vertu,  
 Mahomet, par l'amour, n'eût point été vaincu.  
 Toutefois, je le sens, ma bonté déjà lassée  
 S'épuise, en pardonnant à ta coupable audace.  
 Retourne dans mon Camp ; fais trembler mes soldats.  
 Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats.  
 Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête :  
 A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête :  
 Tout Rebelle insolent tombera sous mes coups ;  
 Ou les Traîtres, sur moi signalant leur courroux ;  
 Préviendront, par ma mort, l'arrêt que je prononce.  
 Ils me verront. Adieu ; porte-leur ma réponse.

## S C E N E V I.

L' A G A , *seul.*

**I**L menace ; il me fuit. Le trouble de son cœur  
 Semble ici m'annoncer que mon zèle est vainqueur.  
 Achevons, s'il se peut ; & soyons lui fidele.  
 Je n'en sçaurois douter ; quelque puissant Rebelle  
 Du venin de discorde infecte le soldat.  
 Quel qu'il soit, détruisons le Traître & l'attentat ;  
 Rendons l'Armée au Prince, & le Prince à l'Empire.

SCÈNE VII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

**A**rrête. Où t'a conduit le zèle qui t'inspire ?  
Tu quittes le Sultan ; qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?  
Sçais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite ,  
Nos Chefs , à ton salut , n'ont laissé que la fuite ?  
Sçais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats ,  
L'Armée , entre mes mains , a juré ton trépas ?  
On dit , vil Délateur , qu'aux maux les plus finistres  
Tes conseils ont livré de fideles Ministres :  
On dit que , de ses feux timide approbateur ,  
Tu nourris du Sultan la criminelle ardeur.  
Si tes jours te sont chers , garde-toi de produire  
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.  
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter ,  
Sans sçavoir nos projets , sans les exécuter.

Civ

L' A G A.

J'ignore vos projets ; j'ignore quels Ministres  
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres ;  
J'ignore que l'Armée en tes mains m'ait proscrit :  
Mais je n'ignore plus le Traître qui l'aigrit.

L E V I S I R.

Et quel est-il ?

L' A G A.

C'est toi.

L E V I S I R.

Pourquoi m'appeller Traître ?  
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon Maître.  
Aux conseils de l'Amour l'empêcher d'obéir ,  
Le rendre à sa grandeur , est-ce-là le trahir ?

L' A G A.

Quel es-tu , pour vouloir , dans le cœur de ton Maître ;  
Forcer les passions à naître , à disparoître ?  
Quel es-tu , pour oser , de sa gloire , à ton gré ,  
Déterminer l'objet , & marquer le degré ?

L E V I S I R.

Quel je suis ? Apprends donc , puisqu'il faut t'en instruire ,  
Qu'un Visir est l'appui , le salut d'un Empire ,  
L'Oracle de l'État , l'instrument de la loi ,  
L'œil , la voix , le génie , & le bras de son Roi.  
Cette part du pouvoir où l'on nous associe  
N'est plus au Souverain , dès qu'il nous la confie :

Et souvent au besoin ce seroit le trahir ,  
 Que , même contre lui , ne nous en pas servir.  
 Elle est entre nos mains , afin que la prudence ,  
 A l'abri du respect , subjugue la Puissance ;  
 Et nous devons enfin forcer les Souverains  
 A vouloir leur bonheur , & celui des Humains.

L' A G A.

Je ne suis qu'un soldat : & de mon ignorance  
 Un Visir voudra bien me pardonner l'offense.  
 J'avois cru qu'un Ministre appelé par son Roi ,  
 Lui devoit plus qu'un autre & son zèle , & sa foi ;  
 Que plus il approchoit du sacré Diadème ,  
 Plus la soumission en devoit être extrême ;  
 Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir ,  
 En effrayant son cœur , y fixoit le devoir.  
 J'ai cru que tout Sujet , dont l'insolente audace ,  
 A côté de son Prince , osoit marquer la place ,  
 N'étoit plus qu'un Rebelle , un perfide , un ingrat ,  
 La honte de son Maître , & l'effroi d'un Etat.  
 J'ai crû que sans respect regarder la Couronne ,  
 C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne ;  
 Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher ,  
 C'étoit la profaner que d'oser y toucher.

Ah ! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite.  
 Entrevois les projets que ta fureur médite.

Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras ,  
 Tu m'as rendus suspect aux yeux de nos soldats.  
 Tu crains que Mahomet , par mon soin magnanime  
 Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.  
 Des armes qu'il te donne, avant de le percer ,  
 Par les mains du soldat , tu veux me renverser.  
 Esclave révolté , songe à te mieux connoître.  
 Loin d'attenter sur lui , tremble aux pieds de ton Maître,  
 Souviens-toi qu'un Sultan , par le Ciel couronné ,  
 Peut être condamnable , & non pas condamné.  
 Si sur toi , sur les tiens , tombe son injustice ,  
 S'il entraîne l'État au bord du précipice ,  
 S'il immole sa gloire à de lâches amours ,  
 S'il terait en un jour l'éclat de tant de jours ;  
 Pleure ; mais obéis : c'est-là ton seul partage.

### LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage.  
 Où règne l'injustice , il n'est plus de pouvoir ;  
 Où manque la puissance , il n'est plus de devoir.  
 Peux-tu donc me blâmer ? 'Epoux d'une Chrétienne  
 Est digne de ta haine ainsi que de la miennae.  
 Je méconnois un Roi digne de mes mépris.  
 Qu'il soit ce qu'il doit être , & nous ferons soumis.  
 Peux-tu voir , fier Aga , les Chrétiens dans Byzance  
 Usurper sans obstacle une injuste puissance ?  
 Veux-tu que Mahomet , achevant ses projets ,  
 A leur infâme joug enchaîne ses Sujets ?

De tous les coins du Monde Irène les appelle :  
 Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.  
 A l'ombre de son nom leur culte rétabli,  
 Insulte insolemment aux décrets du Muphti.  
 Bien-tôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,  
 De l'Empire Ottoman changeant la destinée,  
 Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,  
 Répandra dans l'Asie un feu séditieux.  
 Secourus du Germain, aidés de Trébizonde ;  
 C'en est fait, les Chrétiens sont les maîtres du Monde.  
 Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,  
 Et tu peux t'endormir dans un lâche repos !

L' A G A.

Non, je ne puis souffrir que mon Roi s'avilisse.  
 Borne là tes desseins, & je suis ton complice.  
 Il oubliera bien-tôt de dangereux appas,  
 Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras  
 L'orgueilleuse Chrétienne à qui son cœur se livre.  
 A ces conditions je suis prêt à te suivre.  
 Si tu pousSES plus loin tes odieux projets,  
 Je te perce le cœur, & je m'immole après.



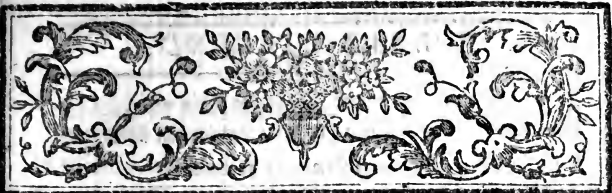
## SCENE VIII.

LE VISIR, *seul.*

**V**A, je te conduirai plus loin que tu ne penses.  
De la révolte, en lui, j'ai jetté les semences.  
Achevons ; ou s'il ose encor me traverser,  
Le soldat veut son sang ; je le laisse verser.

*Fin du troisieme Aëte.*





A C T E I V.

---

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.



E I G N E U R , de vos transports calmez  
la violence ,  
Ces regards , ces soupirs , & ce profond  
silence ,  
D'une vive douleur témoignages certains..

M A H O M E T .

Ami , d'un trouble affreux mes esprits sont atteints.  
Voile aimable , long-temps étendu sur ma vûe ,  
Douce sécurité , qu'êtes-vous devenue ?  
Cruel Aga. , pourquoi défillois-tu mes yeux ?  
Pourquoi , dans les replis d'un cœur ambitieux ;  
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire ,  
A l'Amour triomphant arracher la victoire ?

Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix.  
 Me frappe , me réveille , & m'accable à la fois.  
 En lisant mon devoir à sa clarté brillante ,  
 J'abhorre le flambeau que sa main me présente.  
 Tandis qu'il me parloit , l'amour le condamna ;  
 Le courroux l'immoloit : l'orgueil lui pardonna.  
 Content de fuir , content d'essayer la menace ,  
 Je n'ai pû ni souffrir , ni punir son audace.

## T A D I L.

Ah ! reprenez , Seigneur , des soins dignes de vous ;  
 Laissez gémir l'Amour : son frivole courroux  
 A déjà trop long-temps balancé la victoire.  
 Méprisez ses conseils ; n'écoutez que la Gloire ;  
 Achevez ; triomphez d'un dangereux objet ,  
 Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

## M A H O M E T.

Tadil , à mon amour cesse de faire injure.  
 Loin d'en rougir , apprends qu'une flâme si pure ,  
 A tous mes sentimens imprimant sa grandeur ,  
 Aux plus hautes vertus sçut élever mon cœur.  
 A peine je l'aimai , cet objet magnanime ,  
 Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.  
 Pour lui plaire , abjurant de tyranniques loix ;  
 De l'exacte équité j'interrogeai la voix :  
 Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable  
 Apprit à distinguer l'innocent du coupable.

Sur mon Trône , long-temps Théâtre de forfaits ,  
Je plaçai la Pitié , la Clémence & la Paix .

Déjà mon cœur changé goûtoit sa récompense ,  
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence ,

Non , à tant de vertus je ne puis renoncer :

Non , vainement la Gloire ose ici m'en presser ;

Vainement à l'Amour elle oppose ses charmes :

La cruelle se plaît dans le sang , dans les larmes ;

Le tumulte , l'horreur , l'accompagnent toujours ;

Et je puis être heureux sans son fatal secours.

T A D I L.

Du Vainqueur de Byzance est-ce-là le langage ?

Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image ? ...

M A H O M E T.

Non , Tadir ; de mon cœur tu connois la fierté.

Laisse , laisse gémir un amour révolté ;

Laisse dans ses éclats mourir sa violence.

L'ambition , sur moi , n'a que trop de puissance.

Crains que , portant trop loin d'impétueux transports ,

Je ne prépare ici matière à mes remords.

D'un triomphe commun je méprise la gloire ;

Et j'aime , par le sang , à payer la victoire.

L'horreur a pénétré mon cœur & mon esprit ;

Le dépit destructeur m'agite , & me saisit.

L'Amour , plus que jamais tyrannissant mon ame ;

Attise de ses feux la dévorante flamme ;

Mais il n'est plus mêlé de ses ravissémens ,

De ses tendres langueurs , de ses doux mouvemens ;

Il jette dans mon cœur le désespoir , la rage ;  
 Il ne respire en moi que le sang , le carnage.  
 Mon ame abandonnée aux plus cruels transports ;  
 Pour sortir de son trouble , a soif de mille morts.  
 Ah ! si de mes soldats la révolte coupable  
 Acheve d'enflammer mon courroux implacable . . .  
 Juste Ciel ! Je frémis . . . Témoin de mes fureurs ,  
 Non , jamais l'Univers n'aura vû tant d'horreurs.  
 Le Visir m'est suspect. Que la mort l'environne :  
 Sa vie est criminelle , & je te l'abandonne.  
 Mon pouvoir absolu dépose le Muphti ;  
 Qu'au même instant que l'autre , il soit anéanti :  
 Va , je mets en tes mains ma foudre , ma vengeance.  
 Laisse-moi seul.

---

## S C E N E I I.

M A H O M E T , *seul.*

**E**NFIN j'évite ta présence ,  
 Irène ; & l'ascendant d'un funeste devoir ,  
 Pour la première fois , balance ton pouvoir.  
 Ah ! puisqu'il le balance , il le vaincra sans doute.  
 Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte ,  
 Quel plus noble laurier pourroit me couronner ,  
 Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner ?  
 Sors de mon cœur , Amour ; & fais place à la Gloire :  
 Tes murmures sont vains ; je ne te veux plus croire.

SCÈNE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

**S**ULTAN, de tes bontés permets-nous de jouir.  
 Le bonheur de ma fille a trop sçu m'éblouir.  
 Le péril qui la suit, le danger qui te presse,  
 Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.  
 Libres par tes bienfaits, permets que, sur mes pas ;  
 Irène aille cacher de funestes appas.  
 Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,  
 Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu ? Mais l'ai-je commandé ?  
 Par qui son sort doit-il être ici décidé ?  
 Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle ?  
 Qui te les a rendus ?

THÉODORE.

Ton Armée infidelle.

MAHOMET.

Mon Armée ? Ainsi donc tu m'oses apporter  
 L'ordre que mes soldats prétendent me dicter ?  
 Sçais-tu que cette audace, en toi seul impunie,  
 A tout autre Mortel auroit coûté la vie ?

Tu n'es plus sous ces Rois tremblans, subordonnés,  
 D'un Peuple impérieux Esclaves couronnés,  
 Monarques dépendans, asservis sur le Trône,  
 Que sous le nom de loix l'impuissance environne;  
 Phantômes du Pouvoir, dont le bras impuissant  
 Courbe, au gré de l'audace, un Sceptre obéissant.  
 Ah ! si le Despotisme a choisi quelque Siège,  
 C'est celui que j'occupe, & qu'en vain on assiège :  
 Et si dans son entier je ne l'avois reçu,  
 Par moi seul, à son comble il seroit parvenu.  
 Capable d'immoler mon amour à ma gloire,  
 Déjà je méditois cette grande victoire :  
 J'osois défigurer, dans mon cœur allarmé,  
 L'image d'un objet si tendrement aimé.  
 Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice ;  
 Peuple ingrat : à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse  
 Cet hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.  
 En faveur de l'amour l'honneur intéressé,  
 M'offre l'appas flatteur d'une double victoire :  
 En couronnant mes feux, je conserve ma gloire.

T H É O D O R E.

Eh ! pourquoi refuser de remettre en mes bras  
 L'objet de tant de trouble & de tant de combats ?  
 Epargne à mes regards la douloureuse image  
 De ces Murs désolés par un second ravage ;  
 Epargne à ma douleur le spectacle cruel  
 De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel ;  
 Et s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,  
 Malgré tout ton pouvoir, abattu par un Traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler ,  
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ? . . .

MAHOMET.

Je respire ; je l'aime ; & tu trembles pour elle ?

THÉODORE.

Un Peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison , la force , ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance & l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh ! bien donc , sans pâlir ;

Sous les éclats du Trône il faut m'ensevelir ;

Il faut , si l'on m'arrache à ce degré sublime ,

Que l'Autel , en tombant , écrase la Victime.

Reprends auprès de moi ta noble fermeté.

Opposons au péril une mâle fierté ;

Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous of-  
fense.

Détruisons . . . . .

## S C E N E I V.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE,

TADIL.

**P**ARDONNEZ à mon impatience ;  
 Seigneur ; je crains encor d'être venu trop tard.  
 Le Muphti , déployant le terrible étendart ,  
 Souleve à son aspect un Peuple téméraire.  
 Tout le fuit : le Spahy , l'orgueilleux Janiffaire ;  
 Courant sous un saint voile aux derniers attentats ,  
 Y dresse en même temps & sa vûe & ses pas.  
 Tout s'apprête au carnage ; & déjà dans la Ville. . . .

M A H O M E T.

*( A Théodore. )*

Traîtres, vous le voulez! . . . Demeure en cet asyle ;  
 Rassemble les Chrétiens admis dans ce Palais :  
 Je te laisse ma Garde , & je te la soumets.

*( A Tadil. )*

Tadil , qu'on obéisse aux loix de Théodore.





SCÈNE V.

IRENE , MAHOMET , THÉODORE ,  
TADIL.

IRENE.

**Q**UEL attentat, Seigneur ! Quel crime vient d'éclorre !  
Quel péril ! . . .

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé ;  
Un Chef anéanti , le péril est passé.

IRENE.

Ah ! Seigneur , étouffez une funeste flamme ;  
Laissez , laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous , me quitter , Madame !  
Juste Ciel ! . . . demeurez ; & ne présumez pas  
Que j'aime , on je haïsse , au gré de mes soldats.  
Rassurez-vous ; calmez d'inutiles allarmes.

Il est temps de verser du sang , & non des larmes !

TADIL.

Ah ! Seigneur , permettez . . . .

MAHOMET.

Malheureux , laisse-moi.  
Ton Roi , contre un Esclave , a-t-il besoin de toi

## S C E N E V I.

THÉODORE, IRENE.

THÉODORE.

**M**A fille, à la pitié je porte un cœur sensible :  
 Vous pleurez Mahomet : sa perte est infaillible.  
 Le Visir , dès long-temps son secret ennemi ,  
 N'attendoit qu'un prétexte , & l'amour l'a fourni :  
 A peine à votre hymen je venois de souscrire ,  
 Que d'un complot fatal on a trop sçû m'instruire.  
 J'ai voulu , mais en vain , détruire ce projet ,  
 J'ai couru vers ces Murs , j'ai pressé Mahomet  
 De rompre des liens formés pour sa ruine :  
 Au mépris du danger , l'amour le détermine ;  
 Il se perd ; suivez-moi : les mutins en courroux  
 Bien-tôt se feront fait un chemin jusqu'à vous.

I R E N E.

Ah ! mon Pere , en quel temps voulez-vous que je fuie  
 Cause de tant de maux , pourrois-je aimer la vie ?  
 Je n'en sçaurois douter , Mahomet va périr ;  
 Il meurt ; & vous m'avez permis de le chérir.  
 Ah ! vous m'avez perdue ; & mon ame tremblante  
 Succombe sous les noms & de fille & d'amante.

T H É O D O R E.

Chere Irène , cessez d'échauffer dans mon cœur  
 Une triste amitié qui parle en sa faveur.

Pensez-vous qu'insensé au coup qui le menace,  
L'honneur n'ait pas déjà conseillé mon audace ?  
Mais . . .

I R E N E.

Ah ! Je vous entends ; votre cœur inquiet  
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet ;  
Dans votre ame à jamais exempte d'artifice ,  
Le scrupule , le doute assiègent la justice .  
Osez interroger votre cœur combattu :  
Le préjugé lui parle , & non pas la vertu .  
Depuis quand , au mépris du sang qui l'a fait naître ;  
Un Roi , s'il n'est Chrétien , n'est-il plus votre Maître ?  
Et ce Sceptre , & ce Glaive , en ses mains , doas du  
Ciel ,

Qui lui peut arracher , sans être criminel ?  
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même ;  
Qui puisse anéantir les droits du Diadème ?  
Le dogme le plus saint , l'ordre le plus parfait ;  
Sauver son Souverain , peut-il être un forfait ?  
Quel exemple aux Chrétiens ! Ah ! dans leurs mains  
perfides ,

Grand Dieu ! brise à jamais ces poignards parricides ;  
Que fabrique l'Enfer , dont s'arme la fureur ,  
Et qu'au sein de ses Rois plonge une aveugle erreur .

T H É O D O R E.

Pour aimer le Sultan , pour lui rester fidele ,  
Irène , je n'ai pas besoin de votre zèle .

Sans discuter ici les droits de Mahomet ,  
 Ses bienfaits , ses vertus m'ont rendu son Sujet.  
 Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :  
 Oui , j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite :  
 Et s'il m'est défendu de lui servir d'appui ,  
 Il m'est permis du moins de mourir avec lui.  
 J'y cours. Adieu , ma fille.

I R E N E.

Arrêtez , ô mon Pere !

Arrêtez , ou je meurs. Ciel ! quelle est ma misere !  
 Il faut ; lorsque pour moi mon amant va périr ,  
 Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir.  
 Vivez , Seigneur , vivez ; dans mon ame affligée  
 J'entends déjà gémir la nature outragée ;  
 Vivez , épargnez-moi le reproche éternel  
 D'avoir porté le fer dans le sein paternel.  
 Quel état ! Quel tourment ! Epreuve rigoureuse !  
 Peut-on être innocente ensemble & malheureuse ?  
 Oui , ma vertu triomphe , & la faveur du Ciel  
 M'instruit à terminer un embarras cruel.  
 Sa voix a retenti , le Sort veut qu'on l'entende.  
 Ce n'est point votre sang , c'est le mien qu'il demande.  
 Mourir pour un Sultan , en vous c'est désespoir ;  
 Mourir pour mon époux , Seigneur , c'est mon devoir.

T H É O D O R E.

Non , ne m'arrêtez plus. Une douleur si tendre  
 Ne peut . . . . Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCENE

SCÈNE VII.

NASSI, THÉODORE, IRENE

I R E N E.

AH ! que fait Mahomet ?

N A S S I.

Le soldat en fureur :

Répandoit dans Byzance & le trouble & l'horreur :

Divisés d'intérêts , réunis par la haine ,

L'un menace les Grecs , & veut le sang d'Irène ;

L'autre , dont le Visir échauffe le courroux ,

Brûle sur Mahomet de signaler ses coups.

Mais à peine il paroît , tout fuit , tout se disperse ;

Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse ;

La terreur , la vengeance éclatent dans ses yeux ;

Chaque coup , chaque trait perce un féditieux.

Déjà jusqu'au Visir il s'est fait un passage.

Le Visir frémissant voit approcher l'orage.

» Sultan , je puis te perdre ou mourir ; c'est assez ;

Dit-il ; & sur son Maître il fond à coups pressés.

Mahomet furieux leve une main sanglante ,

Et du sein du perfide il la tire fumante.

Cependant les soldats , dans ces murs répandus ;

Poursuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.

Le Sultan veut en vain détourner la tempête ;

Il menace , il immole , & rien ne les arrête.

Enfin de leur Prophète il saisit l'étendart ,

Rappelle les mutins fuyans de toute part ;

*Tomé I.*

D

Et ce signe , pour nous une fois salutaire ,  
 Dompte , & suspend les coups du cruel Janissaire.  
 Mais le trouble , Seigneur , n'est point encor calmé.  
 D'un sinistre avenir mon cœur est allarmé.  
 Ils demandent le sang d'une tendre victime . . .  
 Je crains , en la nommant , de partager leur crime.

I R E N E.

Enfin , c'est donc sur moi que le Ciel en courroux  
 D'un orage effrayant a rassemblé les coups !  
 Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste !  
 De tant de biens promis , la mort seule me reste !  
 Seigneur , vous le voyez , il n'est plus temps de fuir.  
 L'arrêt est prononcé , c'est à moi d'obéir ;  
 Et je vais . . .

T H É O D O R E.

Ah ! ma fille , où fuis-tu sans ton pere ?  
 Sauve-toi dans mes bras , ô fille encor trop chere !

I R E N E.

Oui , Seigneur , de vos bras j'accepte le secours ;  
 Mais c'est pour ma vertu , bien plus que pour mes jours.  
 Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un pere  
 Aux larmes que m'arrache une douleur sincere.  
 Pour fléchir l'Etre à qui j'ose les adresser ,  
 Sur quel Autel plus saint pourrois-je les verser !  
 Que fais-je ? Surmontons ces indignes allarmes :  
 L'Innocence expirante est au-dessus des larmes.  
 Ne laissons point le Peuple arbitre de mon fort ;  
 Et du moins , en Chrétienne , offrons-nous à la mort.

*Fin du quatrieme Acte.*



A C T E V.

---

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, *Suite.*

MAHOMET à sa suite qui sort:



U'ON me laisse. Ah ! grand Dieux ! par  
qui sera calmée

Cette horrible fureur en mes sens allumée ?  
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient  
de nager ;

Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger.

Impétueux effort qui déchire mon ame ,

Qui des deux te produit , ou ma gloire ou ma flamme ?

Ma flamme ! Quoi ! parmi tant de transports affreux ,

J'entends encor les cris d'un amour malheureux.

Qu'il gémissé ; qu'il meure. Ah ! sa langueur funeste

A déjà trop flétri des jours que je déteste.

Rhodes , Rhodes subsiste ; & , malgré mes sermens ,

Ce rempart des Chrétiens brave les Ottomans.

D ij

Scanderberg , triomphant dans un coin de l'Épire ,  
 Du creux de ses rochers insulte à mon Empire.  
 Vainqueur infatigable , il remplit l'Univers . . . .  
 Et Mahomet vieillit dans la honte & les fers !  
 De tant de lâchetés il est temps de t'absoudre.  
 Tonne , éclate , détruis , arme-toi de la foudre ;  
 Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux ;  
 Remplis tes hauts projets , ou péris glorieux.  
 Saisissons le moment d'un dépit magnanime ;  
 Immolons à ma gloire une grande victime !  
 Effrayons l'Univers ; & , digne Potentat ,  
 Par un exemple affreux confondons le soldat.  
 Il est digne de moi , cet exemple terrible :  
 Vaincre ma passion , c'est me rendre invincible.  
 Que dis-je ? Ah ! malheureux , quel horrible forfait !  
 O mort ! viens dévorer le cœur & le projet.

---

## S C È N E I I.

M A H O M E T , L' A G A.

M A H O M E T.

**B**ARBARE ! viens jouir du trouble où te me jettes.)  
 Viens , tes fureurs encor ne sont pas satisfaites.



L'amour , le tendre amour parle encor à mon cœur ;  
Inspire-moi ta rage , & comble mon malheur.  
Que dis-je ? Il est comblé. Frémis , connois ton Maître :  
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître.  
Ou la gloire , ou la rage ont jetté dans mon sein  
Un projet . . . Non , cruels , vous l'esperez en vain ;  
Non , ma fureur s'attache à de moindres victimes ;  
Et j'irai par degré jusqu'au dernier des crimes.  
Oui , vous périrez tous ; & de ce crime , au moins  
Ceux qui l'auront causé ne feront pas témoins.

## L' A G A.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire.  
Ton cœur , trop foible encor , balance la victoire :  
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas ;  
Ce que peut ton Esclave , est de t'offrir son bras.

## M A H O M E T.

Quels Sujets , juste Ciel , m'a soumis ta colere !  
Tel est , des Musulmans , l'effrayant caractère :  
Dans le sang le plus pur ardens à se plonger ,  
Montrez-leur la victime , ils courent l'égorger ;  
Admirateurs outrés d'une valeur farouche ,  
La vertu , la pitié , l'amour , rien ne les touche.  
S'ils ne craignent leur Maître , ils le feront trembler ;  
Et pour les commander , il faut leur ressembler.  
Eh ! bien , cruels , eh ! bien , il faut vous satisfaire ;  
Il faut être parjure , impie , & sanguinaire ,

Détester l'innocence, abjurer la vertu. . . .

Ah ! le Ciel t'a donné le Prince qui t'est dû ,  
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste Maître ;  
Il te faut un Tyran ; sois content , je vais l'être.

L' A G A.

Quoi donc ! à l'amour seul borner tous ses desirs !  
Quoi ! dormir sur un Trône entouré de plaisirs !  
Parer ses mains d'un Sceptre ; & , méprisable idole ;  
D'un Peuple désarmé boire l'encens frivole !  
Quoi ! c'est donc là regner ! Ah ! qu'est-ce que j'en-  
tends ?

Ce n'est point pour regner que naissent les Sultans.

Depuis que tes Ayeux , du fond de la Scythie ,  
Fiers enfans de la Guerre , ont inondé l'Asie ,  
Aucun d'eux n'a regné ; tous ils ont triomphé.

Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé ;

Par eux l'Assyrien chassé de Babylone ;

L'efféminé Persan renversé de son Trône ;

Le Caraman vaincu ; le Bulgare asservi ;

Le Hongrois abaissé ; le Thrace anéanti.

Ils regnoient , tous ces Rois que leur valeur écrase :

De leur Trône abattu l'équité fut la base.

L'amour , ainsi qu'au tien , siégeant à leur côté ,

Leur mollesse usurpoit le nom de Majesté.

Ah ! lorsque dans ces murs , théâtre de ta gloire

Ton intrépidité conduisit la victoire ;

Lorsque ton bras puissant foudroyant ces remparts ,  
 Abattit & saisit le Sceptre des Césars :  
 Ah ! tu regnois alors ; & , si j'ose le dire ,  
 Plus que tous tes Ayeux tu méritois l'Empire.  
 L'Univers consterné , prélagant ta grandeur ,  
 Déjà tendoit les mains aux fers de son Vainqueur.  
 Quel changement , ô Ciel ! J'en appelle à toi-même.  
 Mahomet peut tout vaincre : & que fait il ? Il aime.  
 Je me tais. Mon audace a mérité la mort :  
 Mais puisqu'on me pardonne , on cède à mon transport.

M A H O M E T.

Cesse , & n'ajoute rien à ma douleur profonde.  
 Tu me formas , cruel , pour le malheur du Monde.  
 La cruauté perfide & l'aveugle fureur ,  
 Par tes barbares soins , ont germé dans mon cœur.  
 Par un chemin plus noble , & plus rude peut-être ,  
 Au-dessus des grandeurs on m'auroit vû paroître ;  
 J'eusse été de la terre & l'amour & l'honneur :  
 On m'y force , il le faut ; j'en vais être l'horreur.  
 Par des torrens de sang , chemins de la victoire ,  
 Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.  
 Jouets de mon orgueil , les mortels gémiront ;  
 Jusques dans mes plaisirs leurs cris retentiront.  
 Tu triomphes ! va , cours , éloigne de ma vûe  
 La Beauté qui regna sur mon ame éperdue.  
 Furieux , & flottant sur mon sort , sur le sien ,  
 Si je la vois encor , je ne réponds de rien.

Sauve-moi de ses pleurs , sauve-la de ma rage.  
 Un instant peut la perdre , ou vaincre mon courage.  
 La voici. Juste Ciel ! Je ne me connois plus.

] *A l'Aga.* )

Laisse-moi ; tes conseils sont ici superflus.

L' A G A , *à part.*

Quelle entrevue , ô Ciel ! que je crains sa tendresse !  
 Sauvons-le , malgré lui , de sa propre foiblesse.

### S C E N E III.

MAHOMET, IRENE.

IRENE.

**M**ON abord vous surprend. Soigneux de m'éviter ;  
 Votre exemple , à vous fuir , auroit dû m'exciter.  
 Avouez-le , Seigneur , vous n'aimez plus Irène :  
 Vous craignez ses regards ; sa présence vous gêne.  
 Rassurez-vous. Chassez le trouble où je vous vois,  
 Elle vous parle ici pour la dernière fois.  
 Sultan , je ne t'ai point déguisé que mon ame  
 A fait tout son bonheur de partager ta flamme.  
 Ardente à te prouver l'amour le plus parfait ;  
 Tout ce que la vertu m'a permis , je l'ai fait.  
 Cette même vertu veut que ma flamme expire ,  
 En cédant à ses loix , je tremble , je soupire ;

Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.  
 Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.  
 Je dégage ta foi ; je te rends ta promesse ;  
 Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.  
 L'effort est rigoureux ; il est digne de moi.  
 Vous , Seigneur , de la gloire , allez , suivez la loi.  
 J'ose pourtant vous faire encore une priere :  
 Ne la rejetez point , Seigneur , c'est la dernière.  
 Soulagez les Chrétiens ; vous me l'avez promis.  
 Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :  
 Aimez-les. Mahomet , enfin qu'il vous souviene  
 Qu'Irène vous fut chère , & qu'elle fut Chrétienne.  
 Je lis dans vos regards de sinceres douleurs.  
 C'en est assez. O Ciel ! j'accepte mes malheurs.

M A H O M E T.

Je n'avois pas prévu de si vives allarmes.  
 Irène , triomphez ; voyez couler mes larmes.  
 Objet de mes desirs , doux charme de mes yeux,  
 Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux.  
 Irène ! chere Irène , il en est temps encore ,  
 Fuyez ; éloignez-vous. Le feu qui me dévore  
 Peut , dans son âpreté , consumer son objet.  
 Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet ,  
 Ses transports , sa fureur , sa noire barbarie ! . . .  
 L'amour d'un Musulman est un amour impie ,  
 Toujours prêt , dans sa rage , à détruire l'Autel  
 Où son respect brûloit un encens solennel.

Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere ;  
 Et cependant jamais l'implacable colere  
 Ne menaça vos jours d'un si pressant danger.

( *Il leve son poignard sur Irène.* )

Ce poignard, dans ton sein est prêt à se plonger.  
 Irène, crains la mort ; son horreur t'environne ;  
 Ma fureur te l'annonce , & mon bras te la donne.

### I R È N E.

Ton bras est suspendu ! Qui t'arrête ? Ose tout.  
 Dans un cœur tout à toi , laisse tomber le coup ;  
 Frappe : finis mes maux ; Irène te pardonne.

MAHOMET , *laissant tomber son bras.*

Tu me pardones. Ciel ! je frémis , je frissonne.  
 Mon cœur sous ta constance est contraint de plier.  
 Le crime est imparfait ; le remords est entier.  
 Tu pleures ! tu gémis ! Ah ! trop puissante Irène !  
 Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.  
 Ce fer , ce même fer qui t'a pû menacer ,  
 Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

( *Il veut se percer , mais Irène l'arrête.* )

Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu , que d'amour !... Que de  
 charmes !...

( *Il laisse tomber le poignard.* )

Eh ! quoi ! tant de fureur se termine à des larmes !...  
 Irène, décidons. Veux-tu vivre & regner ?  
 Aux yeux de mes soldats je vais te couronner.

J'en jure par le Ciel. Tes attraits , ma puissance ,  
Les supplices , la mort , vaincront leur résistance.

Que dis-je ? Ah ! fuis plutôt ; fuis , dangereux objet  
Mon amour , ma vertu , mes pleurs sont ton forfait.  
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime ;  
Et , du moins , ne sois pas ma première victime.

I R È N E.

Oui , je vais terminer tant de combats affreux.  
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.  
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène :  
Cet instant , pour jamais , va briser notre chaîne . . .  
Pour jamais ! . . . Ah ! Seigneur ! . . . Mais dans ce triste  
jour  
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour.  
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

S C È N E I V.

M A H O M E T *seul.*

J E te laisse partir , Irène , & je t'adore !  
Quel horrible triomphe ! Il accable mon cœur.  
Tout s'y tait , tout y meurt , tout , jusqu'à la fureur.  
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide.  
Oui , de tous mes instans ce seul instant décide.  
Les vertus dans mon âme avoient suivi l'amour ;  
L'amour cède , & j'y sens le crime de retour.  
Quel bruit se fait entendre ?

D vj

## S C E N E V.

MAHOMET , THÉODORE , GRECS.

THÉODORE, *désarmé, & blessé; soutenu  
par ses Grecs.*

AH ! Seigneur , ta présence ;  
Peut seule , des mutins , désarmer l'insolence.  
Je combattois . . . Irène accourt avec transport.  
Elle me voit sanglant , elle cherche la mort :  
Par le fer des soldats son sang va se répandre.  
Je me meurs : & mon bras ne peut plus la défendre.

## M A H O M E T.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé ! . . .  
Ah ! courons , trop long-temps c'est être méprisé.  
Traîtres , vous fléchirez ; ou cette même Irène,  
J'en jure , ne mourra que votre Souveraine.  
Non , la nécessité ne peut rien sur les Rois ;  
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des loix.





SCÈNE VI.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

**D**IEU ! de tant de périls garantissez Irène !

---

SCÈNE VII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

**Q**UEL triomphe ! Ah ! Seigneur , je ne le crois qu'à  
peine.

THÉODORE.

Irène ! ...

ZAMIS.

Tout lui cède. Aux portes du Palais ;  
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.  
Leurs coups portoient par-tout la mort inévitable.  
Irène... j'en frémis ; Irène inébranlable  
Porte à travers le fer ses pas précipités ,  
Et méprisant la mort... » Perfides , arrêtez ,

» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence ;  
 » Tournez contre moi seule une juste vengeance :  
 » C'est moi qui vous ravis un Vainqueur glorieux ;  
 » Frappez ; trempez vos mains dans un sang odieux.  
 A peine elle a parlé , son aimable présence  
 Met la discorde aux fers , & bannit la licence.  
 Eperdus , consternés , tremblans à ses genoux ,  
 Ils cèdent en silence à des charmes si doux.

T H É O D O R E.

Ciel ! je t'offre ma mort. Mon cœur n'a plus d'allarmes.  
 Je vois Nassi, grand Dieu ! que m'annoncent ses larmes ?

## SCENE VIII.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS,  
 GRECS.

N A S S I.

VENEZ, Seigneur, venez ; sortons de ce Palais.

T H É O D O R E.

Je tremble.

N A S S I.

Épargnez-vous d'inutiles regrets.

T H É O D O R E.

Irène ? . . .

NASSI.

Hélas !

THÉODORE.

Nassi ? . . .

NASSI.

Malheureuse Victime ! . . .

Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu !

NASSI.

Mes yeux ont vû le crime :

THÉODORE.

Et quelle main barbare , instrument du forfait ? . . .

NASSI.

Frémissez ; c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste Ciel !

THÉODORE.

Je me meurs.

NASSI.

Irène triomphante.

Contemploit à ses pieds l'armée obéissante ;

Mahomet a paru. Les chefs & les soldats ,

D'Irène , par leurs cris , célèbrent les appas.

Il s'arrête ; il admire ; il soupire ; il s'avance :

Aux cris tumultueux succede un long silence.

Il marche . . . Dans ses yeux sont la rage & les pleurs

« Le voilà , cet objet , proscriit par vos fureurs ,

- » A-t-il dit ; cet objet , à qui la vertu même  
 « Auroit du Monde entier cédé le Diadème :  
 » Vous étiez trop heureux sous un regne si doux :  
 » Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.  
 » Traîtres , il n'est plus temps. Pleurez sur sa mémoire :  
 » Vous la perdez , cruels ; je l'immole à ma gloire.

Ah ! Seigneur ! furieux , il saisit un poignard ;  
 Il jette sur Irène un funeste regard ,  
 La frappe . . . Pardonnez à ma douleur mortelle ;  
 Le sang coule ; déjà la Victime chancelle ;  
 Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le Ciel ;  
 Et son cœur expirant pardonne au criminel.

### T H É O D O R E.

Grand Dieu , dont le courroux éclate sur Byzance ,  
 Que sa mort & la mienne apaisent ta vengeance.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*



LE RETOUR  
DE MARS,  
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

*AVEC UN DIVERTISSEMENT :*

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,  
le 20 Décembre 1735.



ACTEURS.

MARS.

APOLLON.

L'AMOUR.

MERCURE.

PLUTUS.

VÉNUS.

LA FIDELITÉ.

THÉMIS.

*La Scene est à Cythere.*



LE RETOUR  
DE MARS,  
COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.  
VÉNUS, LA FIDELITÉ.  
VÉNUS.



ON, je ne conçois point de plus cruel  
martyre,

Que de vivre sous votre empire.

LA FIDELITÉ.

La Déesse de la Beauté,

Soumise à la Fidélité !

En bonne foi, Vénus, vous voulez rire.

VÉNUS.

Vous plaifantez encor !

LA FIDÉLITÉ.

Je ne dirai plus rien.

V É N U S.

Vous m'ennuyez.

LA FIDÉLITÉ.

Je le sçais bien :

D'aujourd'hui cependant vous m'avez rappelée.

V É N U S.

Et je voudrois déjà vous avoir exilée :

Une Belle avec vous est toujours en procès :

LA FIDÉLITÉ.

Hélas ! J'ai beau plaider , je ne gagne jamais :

Sans raison toutefois vous me grondez , Déesse ;

Le jour que Mars partit. Rappelons-nous les faits ;

Dans ces tendres momens que , rassemblant ses traits ,

L'Amour dans un adieu confond avec adresse

Et sa rigueur & ses bienfaits ;

Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse

Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivresse

Qui , malgré de tendres regrets ,

S'échappe & fuit avec vitesse ;

Quand l'aimable essain des Plaisirs ,

Indigens dans leur abondance ,

Plus vifs par leur prochaine absence ,

Sont prêts à s'envoler sur l'aîle des soupirs :



Dans ces tendres momens vous m'avez appellée.

» Allez , dites-vous à Mars ,

» Emmenez des Amours la troupe défolée :

» A l'abri de vos Etendarts ,

» Qu'ils vous suivent dans les hazards ;

» Pendant votre absence cruelle,

» Voilà ma compagne éternelle ;

» Partez , pressez votre retour.

Mars partit , emmena l'Amour ;

Je restai près de vous : combien de tems , Déesse ;

Le premier jour on m'embrassa ;

Le second , mon abord glaça ;

Et le troisieme , on me chassa.

L'histoire est vraie , elle vous blesse.

### V É N U S.

Elle me blesse , j'en conviens.

Et voilà les beaux entretiens

Qui vous font tant aimer des Belles ;

Vos cris , vos plaintes éternelles

Ont toujours fait détester vos liens.

### L A F I D E L I T É.

Toujours ! Non ; & j'ai vû ma puissance affermie

Faire le charme de la vie.

Jadis compagne de l'Amour ,

Ses Sujets & les miens ne fornoient qu'une Cour ;

De nos Etats communs je reglois l'harmonie,  
 Avec prudence, avec économie,  
 De ses aimables dons je verfois la douceur ;  
 Ce que l'amant gaignoit sur l'amante ravie  
 Etoit toujours salaire, étoit toujours faveur.  
 Par de nouveaux desirs augmentée & nourrie,  
 Sa flamme par le temps n'étoit point amortie.

Près du temple de la Beauté,  
 Long-temps avec un œil avide ;  
 Contraint dans sa témérité,  
 Voltigeoit le plaisir, aujourd'hui moins timide ;  
 Long-temps exclus il gémissoit ;  
 Privé de son aîle perfide,  
 Je l'admettois, il se fixoit ;  
 Par mes soins il rajeunissoit.

Il n'étoit point alors de légère piquûre.  
 Je conduisois d'une main sûre  
 Tous les traits que l'Amour lançoit,  
 Et de deux cœurs qu'il unissoit  
 J'éternisois la profonde blessure.

#### V É N U S.

Ce portrait, Déesse, est flatté :  
 On chercheroit en vain les douceurs qu'il rassemble ;  
 Pour en faire un qui vous ressemble,  
 Interrogeons la vérité.  
 Incommode autant qu'ennuyeuse,  
 Tyrannifant un triste cœur,

La passion la plus joyeuse  
 Par vous dégénere en langueur.  
 Dans votre sombre pruderie ,  
 Habile à tout empoisonner ,  
 L'enjouement séducteur , l'aimable étourderie ;  
 Un seul grain de coquetterie ,  
 Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.  
 A vos côtés ont pris séance  
 Le respect timide & muet ,  
 Le devoir impofant , le fcrupule inquiet ,  
 L'infipide perféverance ,  
 L'ennui , le dégoût , l'indolence ;  
 L'offenfante fatiété ,  
 Et la trifté uniformité :  
 Pour la laideur , pour la Vieilleffe ;  
 Gardez vos plaisirs peu touchans.  
 Vrai partage de la Jeunefle ,  
 L'inconftance a les fiens plus doux & plus piquans.

## L A F I D E L I T É.

De la beauté qui me chaffe  
 Le pouvoir eft paffager ;  
 La honte fait ma place ,  
 Le remords fçait me venger.

## V É N U S.

Bon ! vous chaffer ! Qui fonge a vous exclure  
 Quelle amante jamais a formé le deflein

De devenir inconstante & parjure ?

Le hazard fournit l'aventure ;

Votre foiblesse en avance la fin.

Mais ne disputons plus de grace :

En faveur du Dieu des combats ;

Auprès de moi reprenez votre place, . . .

A son retour s'il ne vous trouvoit pas ,

Il est d'une humeur peu tranquille ;

D'un emportement inutile

Je veux éviter le fracas.

Pendant l'Eté , la trompette guerriere

A guidé loin de moi les Amours éperdus ;

Abandonnée & solitaire ,

Pour m'égayer un peu , j'ai reçu dans Cythere

Thémis , Apollon , & Plutus :

Mais voyez mon malheur , Déesse

En introduisant la richesse ,

Plutus avoit oublié net

Le goût & la délicatesse :

Sous les replis de sa robe traîtresse ;

Thémis nous apporta l'ennui , la sécheresse

Echappés de son cabinet ;

Et , pour achever mon martyre ,

Apollon vint sans la satire.

### LA FIDELITÉ.

Mais s'ils vous ennuyoient , pourquoi jusqu'à ce jour

Sont-ils restés , dans votre cour ?

VÉNUS.

V É N U S.

Les chasser, c'eût été me montrer trop sévère :  
 Car enfin ce sont ses amans ;  
 Et fussent-ils sans agrémens ,  
 Leur perte n'est jamais légère.

L A F I D E L I T É.

Je ne sçais comment Mars recevra tout ceci.

V É N U S.

Taisons-nous , Thémis vient ici.

S C E N E I I.

V É N U S , T H É M I S.

T H É M I S.

O N dit que Mars arrive de l'armée.

V É N U S.

Oui , si j'en crois la Renommée.

T H É M I S.

Aujourd'hui ?

V É N U S.

Je le crois.

T H É M I S.

Adieu , belle Vénus ;

Tome I.

E

V É N U S.

Quoi ! si-tôt ?

T H É M I S.

Ne m'arrêtez plus ;

Il est temps que je me retire.

V É N U S.

Ecoutez donc , on a quelque chose à vous dire.

Eh ! bien , qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?

Vous quittez ma Cour l'un & l'autre ;

Qu'il vous donne son cœur , qu'il reçoive le vôtre.

Vous êtes fille , il est garçon :

Vous auriez dû déjà faire ce mariage.

T H É M I S.

Apollon & Thémis ! Le plaisant assemblage !

V É N U S.

Eh ! mais , Déesse , pourquoi non ?

Il est entre vous deux certaine convenance . . . !

T H É M I S.

De la convenance entre nous !

Et de grace , où la trouvez-vous ?

C'est un fou , plein de pétulance ,

Sans gravité , sans consistance ,

Dont l'esprit libertin voltige incessamment

Sur des riens , dont il fait son subtil aliment :

Tête sans poids , cervelle sans prudence ;

Il parcourt , en moins d'un moment ;

Des flots , des airs l'espace immense ;

Il s'éleve , il tombe , il s'élançe  
Au gré du caprice & du vent.  
Il feroit beau le voir , dans son extravagance ,  
Prononcer , de mon tribunal ,  
Une Sentence en madrigal !  
Adieu , je vais dans mon domaine  
Rassembler mes Sujets épars.

V É N U S.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars ?  
D'où vous peut venir tant de haine ?

T H É M I S.

C'est un petit brutal , qui sans ménagement ,  
Brusque souvent mon caractère ;  
Ses Sujets & les miens s'accordent rarement.  
Il prétend que tout cède à son audace altière.  
Près des Belles sur tout , Mars & ses favoris  
Nous poursuivent avec outrance ;  
Vénus , je soutiens que mes fils  
Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

V É N U S.

Dans mes Etats , ce point est contesté :

T H É M I S.

On dit que Mars est estimable ;

Je le crois ; mais en vérité

J'ignore ce que la beauté

Peut en lui découvrir d'aimable ;

E ij

Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait  
 Je ne l'ai trouvé qu'effroyable ;  
 Je l'ai retenu trait pour trait ,  
 Ecoutez s'il est véritable.

Loin , devant lui , la farouche Terreur ;  
 D'un bras sanglant , d'une voix menaçante  
 Chasse la Peur & la froide Epouvante.  
 Plus près du Dieu , l'intrépide Valeur ,  
 Le glaive haut , l'œil fier , l'ame raffise ;  
 Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.  
 Du Char d'acier , chef-d'œuvre de Vulcain ;  
 L'Activité tient les rênes en main.

Piers tourbillons , ses coursiers indomptables  
 Sement au loin des feux inévitables ;  
 Le Dieu terrible , environné d'éclairs ,  
 Brise en passant les Sceptres , les Couronnes ;  
 Frappe les Rois écrasés sous leurs Thrônes ;  
 Lance la foudre , ébranle l'Univers ,

Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

#### V É N U S.

Oui , tel il est dans sa colere ;

Tels sont ses généreux enfans.

Mais quand à la beauté les fripons veulent plaire ;

Ah ! Déesse , qu'ils sont charmans !

Heureux s'ils n'étoient inconstans ;

Plus heureux , s'ils pouvoient se taire !

#### T H É M I S.

Et les miens donc ? Ah ! qu'ils sont doux ! . .



## V É N U S.

Oui, vos jeunes Sujets sont tous petits bijoux.  
 Auprès d'une Beauté qu'ils plaident bien leur cause !  
 Regards poupins, tons précieux,  
 Discours musqués tout distillans d'eau rose ;  
 Tout en eux satisfait & l'oreille & les yeux.  
 Graceyant avec art, riant par habitude,  
 Gesticulant avec étude,  
 Esprits légers à railler inclinés ;  
 Esprits clinquans tout à jour façonnés ;  
 Le fémillant papillonnage,  
 L'éloquent petit badinage :  
 Que de soins ! quelle propreté !  
 Quel teint mignard ! quelle peau douce & fine !  
 Joignez-y la mouche assassine.  
 Un jeune Sénateur est presque une Beauté.

## T H É M I S.

En effet rien n'est plus aimable :  
 Je vois avec ravissement  
 Que la Beauté leur devient favorable ;  
 Pour vous remercier d'un portrait si galant,  
 Pendant la Campagne future  
 Vous en aurez chez vous bon nombre, je vous jure.  
 ( Elle sort. )

## V É N U S.

Eh ! non, je peins *gratis*.

## SCENE III.

LA FIDELITÉ, VÉBUS.

LA FIDELITÉ.

**A**H ! Déesse ! voici  
Mon plus implacable ennemi.

VÉBUS.

Eh ! qui donc ?

LA FIDELITÉ.

C'est Plutus.

VÉBUS.

Ah ! vous êtes perdue.

LA FIDELITÉ.

Soumettez-vous toute entière à mes loix,  
Jurez-le moi ; sa force est confondue.

VÉBUS.

Hélas ! je l'ai juré cent fois,  
Et j'ai cent fois été vaincue.

LA FIDELITÉ.

Il vient ; un peu de fermeté.



## SCÈNE IV.

VÉNUS LA FIDÉLITÉ, PLUTUS.

PLUTUS.

**A**H ! je vous trouve en compagnie !

Pourquoi donc cette nouveauté ?

( *A la Fidélité.* )

Ma Bonne, laissez-nous de grace en liberté ;

Délogeons, le *trio* m'ennuye.

**L A F I D É L I T É.**

Plutus & ses enfans sont sans cérémonie.

Me connois-tu ?

**P L U T U S.**

Moi ? Non, en vérité ;

Et n'en ai même aucune envie.

Allons, allons, sans compliment ;

Sors vite... Attendez donc... Je rappelle en mon ame...

C'est la Fidélité ! C'est elle assurément....

Eh ! que faites-vous donc ici de cette femme ?

**V É N U S.**

Plutus....

**L A F I D É L I T É.**

Point de discours, foible Divinité ;

Devant Plutus la Beauté doit se taire,

Pour ne laisser parler que la Fidélité ;

C'est le moyen de s'en défaire.

PLUTUS.

Qui Diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux ?

LA FIDELITÉ.

Tu ne me connois pas ?

PLUTUS.

Moi ? chez plus d'une Belle

J'ai vû jadis ton Phantôme ennuyeux ;

Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDELITÉ.

Que viens-tu faire ici ?

PLUTUS.

La demande est nouvelle :

Ce que je fais par-tout ; donner , pour recevoir.

LA FIDELITÉ.

Va, fors , on ne veut plus te voir.

PLUTUS.

On ne veut plus me voir , dit-elle ?

Tais-toi , babillarde éternelle.

Nous sçavons jusqu'où va ton fragile pouvoir ;

Sur terre ardens à te détruire

Mes Sujets ont sçu m'en instruire :

Subalternes commis , d'auprès de la Beauté

Tu les exclus avec fierté.

Sur eux je jette un œil de pere ;

Ils percent les degrés : soustraits à tes rigueurs ;

De temps en temps ils voguent à Cythere ;

Toujours chiffrant , nombrant , les voilà directeurs :  
 Contre toi dans l'instant éclate leur colere ,  
 Tu les fuis en tous lieux , par-tout ils sont vainqueurs ;  
 Et si je voulois moi , j'obtiendrois tes faveurs.

## L A F I D E L I T É.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile :

Je reconnois leur vanité.

Sur la terre , Plutus , tout n'est pas infecté :

Il est encor plus d'un asyle ,

Où mon pouvoir est respecté.

Il est des Beautés mortelles ,

Tendres autant que fidelles ;

Au-dessus de tes efforts ;

Leur cœur à mes loix docile

Dédaigne l'appas servile

De tes immenses trésors ;

Je connois leur petit nombre ;

Et je couvre de mon ombre

Leurs plaisirs & leurs transports.

## P L U T U S.

Ne diroit-on pas , à t'entendre ,

Que sur terre on m'a revêtu

D'un pouvoir qui ne m'est pas dû ?

Que je suis un Tyran dont on doit se défendre ?

Qu'est-ce , sans moi , que la beauté ?

Un flambeau fumant sans clarté ,

E v

Une étoile obscurcie , une fleur ignorée ,  
Sous l'humble buisson enterrée ;

Seul j'en connois & rehausse le prix.

Au feu des yeux d'une brune piquante

J'allume du rubis le vivant incarnat ;

Du diamant je brillante l'éclat ;

J'unis , d'une main sçavante ,

Sur de somptueux habits ,

L'or & la perle innocente

Au superbe Coloris

De la fleur la plus brillante ;

Ajustemens & traits par moi sont assortis.

Pour conserver cette beauté chérie ;

Seul je dispense les secours.

L'astre brûlant seche-t-il la prairie ?

Des bois j'ombrage les détours.

L'Aquilon glace-t-il la-plaine refroidie ?

Sous un lambris doré j'échauffe les Amours.

J'écarte les chagrins sinistres ;

Je conduis l'embonpoint sur les pas de Comus ;

J'ouvre les celliers de Bacchus ,

Et les Plaisirs sont mes ministres.

**L A F I D E L I T É.**

De ton pouvoir voilà l'éloge fait :

Faisons celui de ta personne.

Premièrement . . . .

**P L U T U S.**

Tout beau , ma Bonne !

Si je suis curieux de me voir en portrait,  
 J'ai des Peintres en abondance ;  
 Et j'ai déjà choisi , pour me tirer au net ,  
 Un bâtard d'Apollon que j'ai payé d'avance.

LA FIDELITÉ.

En attendant , laissez-nous en repos.

PLUTUS.

Tête à tête à Vénus je veux dire deux mots.  
 Tiens , prends ce diamant , & laisse-moi tranquille ;

LA FIDELITÉ.

Garde de m'approcher.

PLUTUS.

Ah ! Duègne indocile !

Quoi ! Vénus , à vos yeux je serai mal mené ,  
 Comme un soutraitant ruiné !

VÉNUS.

Mais , Plutus , ce n'est pas ma faute  
 Vous le traitez aussi d'une façon trop haute ;  
 Il ne reviendra plus.

LA FIDELITÉ.

Vous le plaignez encor

PLUTUS.

Lançons lui notre fleche d'or.

Fleche universelle & puissante,

Arme doublement tranchante,

Tu sçais porter des coups infailibles & sûrs ;

Seul mobile de la terre,

Tu ramènes la paix , tu suscites la guerre ;

Tu perces les rochers , tu renverses les murs ;

E v g 1 1 4

Possesseur de qui te possède,  
 A ton éclat, à ta force tout cède :  
 Par toi l'Hymen allume son flambeau ;  
 Par toi Thémis écarte son banneau,  
     Par toi la Vertu sommeille ;  
     Par toi la Beauté s'éveille :

Pour vaincre Danaé Jupiter t'emprunta ;  
 Pour soumettre Daphné Phœbus te souhaita :

Sois moi secourable & fidelle,  
 Passe par le cœur de ma Belle,  
 Et va percer cette Mégère-là.

### L A F I D E L I T É.

Ta fleche est sans effet, apprends à me connoître :  
 Porte ailleurs ta honte & tes pas.

Quand d'un cœur tu te rends le maître ;  
 Ou j'y suis languissante, ou bien je n'y suis pas.

### V É N U S.

Fidélité, votre victoire est belle,  
 Et nouvelle.

J'ai résisté, Plutus, & je ressens  
 Qu'il est bien glorieux d'avoir été fidelle ;  
 Mais qu'il est mal aisé de l'être bien long-tems.

### L A F I D E L I T É, à Plutus.

D'un instant seulement j'ai hâté ta défaite :

Mars revient, songe à la retraite.

**P L U T U S** ramasse la fleche, & dit d'un  
 ton excédé :

Adieu.



## SCÈNE V.

APOLLON, PLUTUS, VÉNUS,  
LA FIDÉLITÉ.

APOLLON, *arrétant Plutus.*

SEIGNEUR Plutus, quoi ! comme un exilé ;  
Vous fuyez la Cour de Cythere ?  
Arrêtez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere ;  
Fais rimeur , pédant doublé ;  
Ne sçauras-tu jamais qu'ennuyer & déplaire ?

APOLLON.

Ah ! je vois d'où naît ton chagrin ;  
Mars revient aujourd'hui ; l'aventure est cruelle.  
Tiens-toi clos & couvert jusqu'au Printems prochain ;  
Tes favoris , chez plus d'une mortelle ,  
Ont bien l'air d'essuyer un semblable destin.

PLUTUS.

Railleur glacé , caustique impitoyable ;  
Tu ris du revers qui m'accable ;  
Tremble , tu vas avoir ton tour ;  
Et de plus , je jure en ce jour

De conserver une haine immortelle

Pour tes Muses , pour toi , pour toute ta séquelle.

Tes enfans amaigris m'imploreront en vain ;

J'aurai pour eux le cœur d'airain :

Dans les bras de la faim cruelle

Aujourd'hui pour jamais je fixe leur destin ;

Jusques sur le plus vil faquin

Je verserai plutôt ma prodigue abondance ,

Que d'arracher à l'indigence

Ton élève le plus divin.

( Il sort. )

A P O L L O N.

Le goût sçaura sauver les bons de ta vengeance ;

J'abandonne le reste à ton courroux mutin.

## S C E N E V I.

APOLLON , VÉNUS , LA FIDELITÉ.

A P O L L O N.

**R**EINE des cœurs , Beauté puissante ,

Voyez rassembler votre Cour ;

Je ramene les jeux dans ce brillant séjour.

Mars & sa troupe florissante

Y conduiront bien-tôt l'Amour.

Impatient de revoir tant de charmes ,  
Il vole vers ces lieux , guidé par ses desirs ;  
    Quelqu'amour qu'on ait pour les armes ;  
On quitte sans regret le séjour des allarmes ,  
    Pour arriver au séjour des plaisirs.

V É N U S.

Je connois Appollon à ce trait de prudence.  
A la faveur des plaisirs qu'il dispense ,  
    Il veut rester auprès de nous.

L A F I D E L I T É.

Eh ! bien , Mars n'en est point jaloux :

V É N U S.

Mars ne le connoît pas. C'est un fin hypocrite ,  
    Dont la tendresse parasite ,  
    Tournant sans cesse auprès d'une Beauté ;  
Goûte souvent un mets pour un autre apprêté.  
Sur vingt tons différens il sçait monter sa lire ;  
    Il anime , élève , attendrit ,  
Il échauffe le cœur , il entraîne l'esprit ,  
    Par la douceur des accens qu'il en tire.  
Là , dans le tête à tête , en ses vivans portraits ,  
D'un pinceau délicat il emprunte la touche ,  
Déguise la raison sous un air moins farouche ,  
Prête à la volupté les plus rians attrails ;  
    L'expression est dans ses traits ;  
    La séduction dans sa bouche.

## L A F I D E L I T É.

Est-ce Apollon que vous peignez, Venus ?  
 A ce portrait je ne le connois plus.

## A P O L L O N.

Sujet zélé de votre empire ;  
 A regret je l'ai vû détruire ;  
 Je vous aime toujours, vous le sçavez ; jadis  
 Aux pieds d'une Beauté, respectueux, soumis ;  
 Tendre, délicat & fidele,  
 Je nourrissois une flâme éternelle ;  
 Pour arriver au séjour enchanteur  
 Que le Plaisir de loin offroit à ma constance ;  
 Je ne sçavois que la route du cœur :  
 J'attaquois de ce cœur la fiere résistance  
 Par l'assemblage scrupuleux  
 De mille soins, de mille vœux ;  
 De mille soupirs tout de feux ;  
 Mais quelle étoit ma récompense ?  
 Jouet d'une inflexible & constante rigueur,  
 J'emportoais, pénétré de rage & de douleur ;  
 Le mépris insultant, la mordante ironie,  
 Le dégoût & la raillerie :  
 J'ai vû d'autres chemins ouverts ;  
 Ain si que la Beauté j'ai changé de méthode ;  
 Elle est plus courte, plus commode ;  
 Je la méprise, & je m'en fers.

## LA FIDÉLITÉ.

Apollon devient Petit-maître !  
 Je meurs , si j'y puis rien connoître.

## V É N U S.

Il s'est moqué de Plutus exilé :  
 Mais à son tour il faut qu'il sorte ;  
 Et qu'il sorte bien querellé.

## A P O L L O N.

Toutes deux contre moi ! la partie est trop forte.  
 Mars revient aujourd'hui , je cède sans aigreur.

Sous l'étendard de la France

Il conduisoit la Vaillance

La Victoire & la Terreur ;

Effrayé de leur présence ,

L'ennemi , dans le silence ,

A respecté son vainqueur.

Je cours de mes Sujets renouveler l'ardeur ;

Je veux à leurs travaux que la Beauté préside.

De leurs succès je veux qu'elle décide ,

Et je promets de n'inspirer

Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer :

( Il sort. )

## V É N U S.

Mars & moi , nous l'aimons , Déesse ;

Il nous amuse & nous instruit.

## LA FIDÉLITÉ.

C'en est fait , pour jamais mon pouvoir est détruit :

J'ai tout perdu , jusqu'au Dieu du Permesse.

## SCÈNE VII.

L'AMOUR, LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

V É N U S.

*(On apporte l'Amour.)*

**Q**UE vois-je ? C'est mon fils ! qu'il est foible ;  
grands Dieux !

Il se meurt ! Ah ! faut-il qu'il expire à mes yeux ?

Fidélité , je vous en prie ,

Aidez-moi donc à lui rendre la vie.

L A F I D É L I T É.

Ne sois point sourd aux cris de la Fidélité ;

Amour , c'est ma voix qui t'appelle.

Il renaît . . . Connoissez ma puissance immortelle.

L' A M O U R , *ouvrant les yeux.*

La Fidélité ! La Beauté !

L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble :

Mais rarement il vous rassemble.

Ma mere !

V É N U S.

Eh ! bien ?

L' A M O U R.

Ma mere !

V É N U S.

Eh ! bien, mon fils.

L' A M O U R.

Ne m'envoyez plus à la guerre.

Voyez l'état où Mars m'a mis.

Laissez-moi, comme à l'ordinaire ;

En tapinois & sans éclat ,

La Campagne prochaine , arborer le rabat :

J'y ferai bien mieux mes affaires :

V É N U S.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres ?

L' A M O U R.

Nous partîmes trois mille ; & , par un triste sort ;

Nous revenons dix-sept tous malades à mort.

V É N U S.

Dix-sept ! O Ciel ! dix-sept ! Qu'est devenu le reste ?

L' A M O U R.

Tout a senti les coups d'une absence funeste.

Les uns sont morts ; d'autres , plus libertins ;

Ont deserté sur les chemins.

En partant de ces lieux , sous diverses brigades ;

Chef habile , j'avois rangé mes camarades ;

Tous frais , luisans , potelés , biens nourris ,

Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.

Tous brûloient de me suivre, & leur bouillante audace

Bravoit, dans sa fiere menace,

Le temps, l'absence & la langueur.

Inutile fierté, trop fugitive ardeur,

J'ai vû périr ma troupe entiere,

De l'oubli le vent nébuleux

En renverse plusieurs la tête la premiere;

Tel en courant la poste a perdu la lumiere;

Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux;

Tel autre expire de foiblesse

Aux pieds de la premiere Hôtefle:

### V É N U S.

Ne pleurez plus, mon fils; modérez vos transports:

Si les Amours, si vos freres sont morts,

Sçachez que bien-tôt de leurs cendres

Il en renâtra de plus tendres,

Qui jureront d'être à jamais constans.

### L' A M O U R.

Ma mere, pour les croire attendons le Printems.

Je vous épargne hélas! la moitié de l'histoire,

Des maux que nous avons soufferts;

La Fatigue, en son humeur noire,

Nous laissoit au fond des deserts;

La Gloire nous mettoit aux fers,

Et Bacchus nous crevoit de boire;

Je n'y pense point sans frémir;

Avec Mars, avec ses élèves,

Les Amours n'ont ni paix ni trêves.



A leur retour , loin de les accueillir ,  
 Les Belles , sans pitié , les devroient tous bannir ;  
 Elles n'en feront rien ; les traîtres sont aimables.

L A F I D E L I T É.

Et les Belles sont traitables.

V É N U S.

Prenez des sentimens plus doux ;  
 Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire ?

L' A M O U R.

Ah ! pourquoi m'interrogez-vous ?

V É N U S.

Quoi ! donc , a-t-il abjuré mon empire ?

L' A M O U R.

Oublions le passé , bien-tôt il vous verra ;  
 Croyez , à son retour , tout ce qu'il vous dira :

Dans un détail qui lui peut nuire  
 Ma douleur contre lui vient de s'émanciper ;  
 Mais si vous ne voulez tout-à-fait me détruire ;  
 Ma mere , laissez-vous tromper.

V É N U S.

( *A la Fidélité.* )

Plaignez-vous donc encor des Belles ;  
 Chicaneuse Divinité ;  
 Mon fils est bien plus maltraité  
 Par les amans , que vous par elles.

## L A F I D E L I T É.

De prétexte jamais les Belles n'ont manqué :  
 Ou c'est aujourd'hui par vengeance  
 Que leur cœur est revendiqué ,  
 Ou ce sera demain par inconstance ;  
 Un jour en fait la différence.

## L' A M O U R.

Voilà votre éternel jargon.  
 Toujours entre vous deux la dispute foisonne ;  
 Je juge, & je soutiens mon jugement fort bon,  
 Que tout amant est un fripon ,  
 Et toute amante une friponne :  
 Demandez , aujourd'hui l'on s'aime sur ce ton.

## L A F I D E L I T É.

Avant-coureur de bon augure,  
 Tenez voici déjà Mercure :  
 Bien-tôt nous aurons votre amant.



## SCÈNE VIII.

LA FIDÉLITÉ, VÉNUS, L'AMOUR.  
MERCURE.

VÉNUS.

QU'avez-vous fait Mars ?

MERCURE.

Mars vous fait ses complimens, Décse.

VÉNUS.

Où l'avez-vous laissé ?

MERCURE.

Bien loin d'ici.

VÉNUS.

Comment ?

N'est-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oui, mais rien ne le presse.

VÉNUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?

L'Hyver conduisant les frimats . . . . .

MERCURE.

Il est avec un Peuple insupportable ;

Qui se moque des Almanachs ;

Toujours prêt à se battre, en été sur le sable,]

En plein hyver sur le verglas.

## V É N U S.

Que ne les quitte-t-il ?

## M E R C U R E.

Il les aime à la rage ;  
 Et même encor dernièrement  
 Il a pris leur habillement ;  
 S'il n'étoit immortel , il ne seroit pas sage :  
 Fardeau lourd & déshonorant ,  
 Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse ;  
 En petit hausse-col brillant  
 Il a converti sa cuirasse ,  
 Sa cotte d'arme en juste-au-corps galant ;  
 Pour un chapeau coquet il a troqué son casque ,  
 Chapeau qui tombe au moindre vent ,  
 Contre la mort la défense est fantasque.  
 Oh ! la prudence assurément  
 N'en a pas introduit l'usage :  
 Elle eût moins fait pour l'ornement ,  
 Et moins hazardé le courage.

## V É N U S.

De tout temps cet habit m'a plû ,  
 Mercure , & j'ai l'ame ravie  
 Que Mars enfin l'ait revêtu.

## M E R C U R E.

Aussi-tôt que vous l'aurez vu  
 Vous l'aimerez à la folie.  
 Il va , vient , court , boit , chante , rit ;  
 Pour chaque Belle il s'attendrit.

Dans

Dans son regard la vivacité brille ,

Dans son geste le feu pétille :

Il est badin , semillant , étourdi ;

Mais il n'en est que plus joli.

V É N U S.

Eh ! quoi donc ! une absence & si longue & si dure

Ne lui peut arracher ni larmes , ni murmure !

M E R C U R E.

J'ai vû force vin répandu ;

De larmes , je n'en ai point vû.

V É N U S.

Que je vais le gronder !

L' A M O U R.

C'est fort bien fait , ma mère :

Querrellez toujours la première.

( On entend un bruit de guerre. )

M E R C U R E.

Tenez , à ces sons éclatans ,

Je gagerois que c'est lui.

V É N U S.

Je l'attends.

M E R C U R E.

Je vais chez les Mortels, où, bien mieux qu'à Cythere ,

On récompense mes talens.

( Il sort. )

L A F I D E L I T É.

Eh ! Vénus , croyez-moi , point d'éclaircissements.

Craignez vous-même sa colere.

## SCENE DERNIERE.

VÉNUS, LA FIDELITÉ, L'AMOUR,  
MARS.

MARS, *à la françoise avec empressement.*

AH! je vous vois enfin, objet de tous mes feux,  
Beauté digne de ma constance;  
Souffrez que mes transports, augmentés par l'absence  
Par mille baisers amoureux...

VÉNUS.

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance.

MARS.

Quoi! vous me refusez, je pense!  
Eh! si donc, vous faites l'enfant.

VÉNUS.

Encor une fois, doucement.

MARS.

Ah! ah! voici du neuf. Vous boudez donc, Déesse?  
Peut-on vous demander pourquoi?

VÉNUS.

Parce que je vous hais: de grace, laissez-moi.

MARS,

Eh! bien, c'est assez, je vous laisse.

## V É N U S.

Méritez-vous, ingrat, d'être admis dans ma Cour ?

Vous ayiez emmené l'Amour ;

En quel état l'avez-vous sçu réduire ?

Cruel, s'il voit encor le jour ,

C'est par moi seule qu'il respire.

## M A R S.

Quoi ! ce n'est que cela ? mais foi, vous avez tort :

Je voudrois, moi, que cet Amour fût mort.

## V É N U S.

Vous êtes un traître, un perfide.

Si j'en croyois le transport qui me guide,

De ces lieux à jamais je sçaurois vous bannir.

## M A R S.

Vénus, point tant de violence ;

Je serois fâché d'en sortir :

Mais vous regretteriez bien vîte ma présence.

## V É N U S.

Eh ! que perdrois-je en vous ? un amant indiscret ,

Prompt à jurer , plus prompt à trahir sa promesse ;

Promenant d'objet en objet

Une avide, & vague tendresse ;

Esclave impérieux, qui sans ménagement

Veut maîtriser sa souveraine ;

Dont la vivacité n'est qu'un emportement ;

Que la nouveauté guide, & le plaisir entraîne ;

De l'encens le plus délicat  
 Raffasiant la Beauté qu'il adore ,  
 Et l'immolant avec éclat,  
 Dès que son feu bruyant s'éclipse & s'évapore.

M A R S.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour :  
 Vous peignez à miracle. Oh ! çà , c'est donc mon tour.

Fidélité, ma chere amie,  
 Un petit mot , je vous en prie.

V É N U S , *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité ?

M A R S.

Moins que rien.

V É N U S.

Mais encore ?

M A R S.

Un mot de vérité,  
 Un supplément pour votre éloge.

V É N U S.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

M A R S.

Elle est adorable , Vénus.

V É N U S.

Vous plaifantez encore ? Ah ! forttez de Cythere  
 Perfide , craignez ma colere.

M A R S.

Qui ? moi !



V É N U S.

Sortez, vous dis-je, &amp; ne revéuez plus.

M A R S.

Eh! bien, je fors .... Mais, le diable m'emporte;

J'étouffe l'amour à la porte.

V É N U S, *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat; brîsez des nœuds si doux.

M A R S, *d'un air piqué.*

Oui, c'est fort bien fait, plaignez-vous;

On est huit mois éloigné d'elle,

Huit mois à regretter un si cher entretien,

Huit mois triste, huit mois fidele:

On arrive; on vient avec zèle;

On veut prendre un baiser sur une main si belle,

Baiser qui ne lui coûte rien;

Et l'on est reçu comme un chien.

L'accueil est régalant, &amp; la façon nouvelle!

V É N U S.

Cruel, vous voudriez que notre amour fût mort.

M A R S.

Eh! que vous importe son sort?

Connoissez mieux votre puissance;

Et ne regrettez plus un amour vieillissant;

Fatigué par huit mois d'absence,

Reste d'un feu presque éteint, languissant;

Qu'entretient avec nonchalance

Une morne persévérance,

Et qu'elle plaint en l'étouffant.

J'arrive, je vous vois, mon cœur vous rend les armes.

Je vous offre un amour naissant,

Fils impétueux de vos charmes :

Amour tout neuf, & d'autant plus pressant.

Aujourd'hui son flambeau s'allume,

De nouveaux feux il me consume,

Il me frappe d'un trait plus doux & plus perçant ;

Un nouveau transport me possède ;

Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant

Un amour meure à chaque instant,

Pourvu qu'à chaque instant un autre lui succède.

Mais non, ingrate... il faut vous obéir,

De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.

Vous le voulez... Je fors.

V É N U S, à l'Amour.

Ah ! calmez sa colere !

Ramenez-le, mon fils, aux pieds de votre mere.

L'AMOUR ramene Mars, & se met entre lui & Vénus.

( A Vénus. )

Eh ! bien, finirons-nous ? regardez votre amant.

Vous, ( A Mars. ) regardez la Reine de Cythere.

Vous souriez tous deux. Je n'ai plus rien à faire.

M A R S.

Consentez-vous à mon éloignement.

V É N U S.

Pour vous, ingrat, ma foiblesse m'étonne.

Je devrois vous punir... Mais non, je vous pardonne.

M A R S.

Quel excès va sa bonté !  
 Donnez-moi cette main. (*Il la baise.*) Ceci vaut un traité.

V É N U S.

Eh ! quoi ! vous badinez sans cesse !

M A R S.

C'est un don de l'habit que j'ai sçu revêtir.

En tout lieu chercher le plaisir ;

Suivre Bacchus , bannir l'ivresse ,

De tems en tems trahir une maitresse ,

En possédant éguiser le desir ,

N'écouter rien quand l'honneur presse ;

Donner la mort en badinant ,

La recevoir en plaisantant ,

C'est la morale enchanteresse

Du Peuple heuteur dont j'ai pris l'ornement.

Mais , Vénus , votre Cour me paroît ténébreuse :

Qu'on s'apperçoive enfin que je suis de retour.

Rappelions dans ce beau séjour

Des Jeux & des Plaisirs la troupe paresseuse ;

C'est par eux seulement qu'auprès de la Beauté

Mars sçait fixer l'Amour , & la Fidélité.

*Fin de la Comédie.*



## DIVERTISSEMENT.

## LE CHANTEUR:

**P**RINTEMPS ; ne vante plus tes charmes :  
 De la tendre Beauté tu fais couler les pleurs ;  
 Ton retour importun est celui des allarmes.  
 Si-tôt que le Zéphir vient caresser les fleurs ,  
 Les fiers enfans de Mars dédaignent tes douceurs ;  
 Quittent l'Amour , volent aux armes.  
 L'hiver est la saison aimable  
 Qui doit fixer tous vos desirs ,  
 Beautés ; sa rigueur favorable  
 Ramène auprès de vous l'Amour & les plaisirs.

## M A R S.

Sans valeur , sans combat , il n'est point de victoire  
 Pour le Guerrier , ni pour l'Amant :  
 Sur l'ennemi , sur un objet charmant ,  
 Sans valeur , sans combat , il n'est point de victoire :  
 En attaquant , en combattant ,  
 Du triomphe on obtient la gloire ;  
 Sans valeur , sans combat , il n'est point de victoire  
 Pour le Guerrier , ni pour l'Amant.

## L' A M O U R.

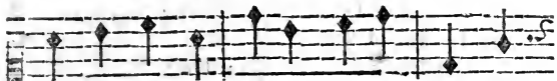
Des bienfaits que ma main dispense ,  
 Beautés , la source est dans vos yeux ;  
 L'Amour ne doit qu'à leur puissance  
 L'empire qu'il a sur les Dieux :  
 Mais n'abusez point de vos armes ;  
 D'un tendre amant partagez les desirs :  
 Un pouvoir acquis par les charmes  
 S'augmente encor par les plaisirs.

## VAUDEVILLE.

## LE CHANTEUR.



Comme un Zéphir, dans la plaine, Caref-



se, de son haleine, Toutes les fleurs



d'alentour; Du Guerrier plus co-



quet encore Bien-tôt la flamme s'éva-



pore; Ne comptez point sur son re-tour.

## V É N U S.

Comme la rose nouvelle,  
 Que le Zéphir, d'un coup d'aîle,  
 Embellit & met au jour ;  
 Aussi brillante que la rose,  
 La beauté passe à peine éclosé :  
 Ne comptez point sur son retour.

## L' A M O U R.

Comme une abeille innocente  
 S'attache à la fleur naissante,  
 L'âge heureux fixe l'amour :  
 Si-tôt que la fleur est séchée,  
 Ailleurs il cherche la rosée,  
 Ne comptez point sur son retour.

## L A F I D E L I T É.

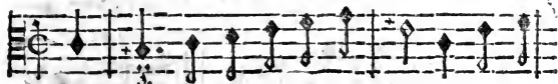
Comme la neige brillante  
 Perd sa blancheur éclatante,  
 Aux feux de l'Astre du jour ;  
 Par un nouvel amour détruite,  
 La Fidélité prend la fuite :  
 Ne comptez point sur son retour.

## A R L E Q U I N.

Comme un passager sur l'onde,  
 Effrayé quand le vent gronde,  
 L'Auteur se trouve en ce jour.  
 Tremblant pour son premier voyage,  
 Il abordera sans orage,  
 Si vous approuvez le Retour.

F I N.

## AIRS DU DIVERTISSEMENT.



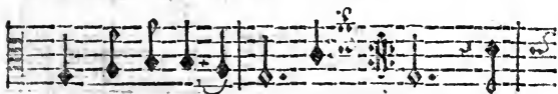
Printems, ne vante plus tes charmes : De la



tendre Beauté tu fais cou-ler les



pleurs ; Ton re-tour im-portun est ce-



lui des al-lar-mes. Prin-mes. Si-



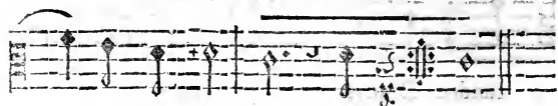
tôt que le Zé-phir vient caref-ser les



fleurs , Les fiers enfans de Mars dé-dai-



gnent tes douceurs, Quittent l'Amour, vo-



lent aux ar- mes. Si- mes.



L'Hiver est la faison ai- mable Qui



doit fi-xer tous vos de- sirs; Beau-



tés, fa ri- gueur favo- rable Ramene au-



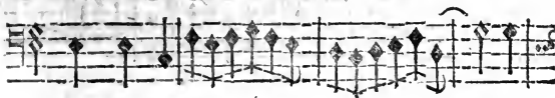
près de vous l'Amour & les plai- sirs.



Mars.



Sans valeur, sans combat, il n'est



point de victoire



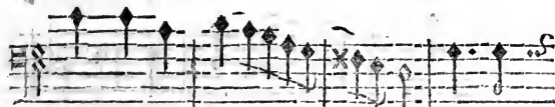
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant :



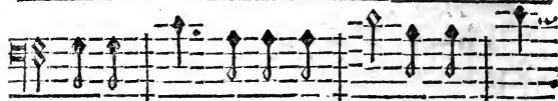
Sur l'ennemi, sur un objet char-



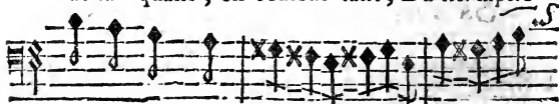
mant, Sans valeur, sans combat, il n'est



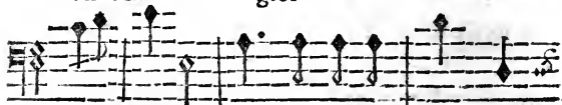
point de victoire. En



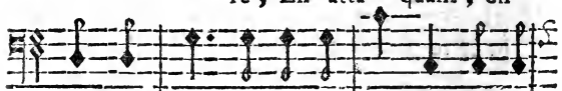
at-ta- quant , en combat-tant , Du triomphe



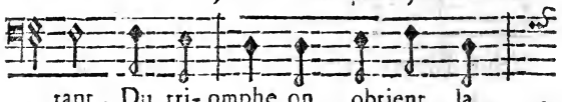
on obtient la gloi-



re ; En atta- quant , en



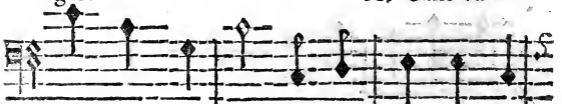
combat- tant , En at-ta- quant , en combat-



tant , Du tri-omphe on obtient la



gloi- re, Sans va-



leur , fans com- bat , il n'est point de vic-

toi- - - - re, Pour le

Guerrier, ni pour l'Amant : En atta-

quant, en combat- tant, Du triomphe on ob-

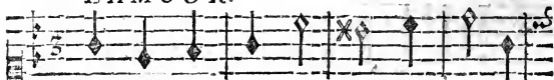
tient la gloi- - - - re ;

Sans va- leur, fans com- bat, il n'est

point de victoi- - - - re

Pour le Guerrier, ni pour l'A-mant.

## L'AMOUR.



DES bienfaits que ma main dis- pense ,  
L'Amour ne doit qu'à leur puis- san- ce



Beautés, la source est dans vos yeux ;  
L'em- pire qu'il a sur les Dieux ;



Mais n'abu- fez point des vos armes ;



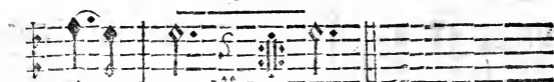
D'un tendre a- mant par- ta- gez les de-



firs ; Un pou- voir ac- quis par les



char- mès S'augmente en- cor par les



plai- firs. firs.

# ZELISCA;

COMÉDIE-BALLET,

EN PROSE;

A TROIS INTERMEDES;

*Donnée à Versailles pour la première fois,  
le Jeudi 3 Mars 1746.*

*Pour la seconde, le 10 du même mois.*

---

**C**ETTE Comédie - Ballet fut représentée sur le grand Théâtre de Versailles, par Ordre du ROI, à l'occasion du premier Mariage de M. le DAUPHIN.

---

**M. LE DUC D'AUMONT,**  
Premier Gentilhomme de la Chambre en  
Exercice.

**M. LE NOIR DE CINDRÉ,**  
Intendant des Menus Plaisirs du Roi.

**M. DE LANOUE,**  
Comédien François Ordinaire de S. M. a  
donné le projet, composé la Comédie,  
& les paroles des Divertissemens, or-  
donné les habits, les décorations & tout  
le Spectacle.

**M. JÉLIOTE,**  
Ordinaire de la Musique du Roi, & de l'Académie Royale, a composé la musique des  
trois Divertissemens.

Mr L A V A L,

Maître des Ballets de Sa Majesté, a composé  
toutes les danses des Intermedes.

M. S L O D S, *l'aîné,*

A exécuté les décorations, bâti & orné le  
Théâtre.

Les Comédiens François, les Danseurs de  
l'Opera, les Musiciens du Roi & de l'O-  
pera réunis, ont exécuté la Comédie &  
les Intermedes.



---

---

# PERSONNAGES

## DE LA COMÉDIE.

<b>Z</b> ÉLISCA,	Mlle. Gauffin.
TUDILLA,	Mlle. Dangeville.
ZALAIR,	M. Grandval.
FELISOR,	M. Drouin.
HASTIR,	M. Armand.

---

Ont chanté seuls dans les Intermedes,

LES DEMOISELLES,

Le Maur, Fel, Bourbonnois, &c.

MESSIEURS,

De Chassé, Jéliote, Poirier, &c.





# ZELISCA,

COMÉDIE-BALLET.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une grotte naturelle , un ruisseau sortant d'un des côtés de la grotte , de la mousse , des herbes , quelques arbres nains : le tout clair & verdoyant comme au Printems ; quelques cabanes propres sur les aîles , avec quelques arbres : du côté de la grotte un monticule avec des arbres fruitiers ; de l'autre côté , des campagnes riantes & un paysage agréable , quelques maisons de campagne & un Village dans le lointain.*

---

SCENE PREMIERE.

ZALAIR, TUDILLA.

TUDILLA.

**O**UE je vous suis obligée , Seigneur Zalair , de ce que vous venez de faire pour Hastir ! La simplicité de son caractère & de son état ne vous a point

rebuté , & votre protection auprès de la Princesse me réunit à un homme que j'ai aimé dès l'enfance , & à qui mes parents m'avoient promise.

Z A L A I R.

Tu es donc du village prochain ?

T U D I L L A.

Oui , Seigneur ; c'est le lieu de ma naissance & de celle d'Haſtir. Nous ſommes d'égale condition ; & quoiqu'en fort peu de temps la Fée ait beaucoup ajoûté à mes idées , & abſolument changé ma façon de les exprimer , ce changement ne s'eſt fait que dans mon eſprit , il n'a point paſſé juſqu'à mon cœur ; & le deſir de voir Haſtir n'a pas peu contribué au conſeil que j'ai donné à la Princesſe de s'arrêter dans ces lieux.

Z A L A I R.

Quoique la naïveté d'Haſtir n'ait rien de rebutant , je ne doute point que ma mere ne produiſe dans ſes idées & dans ſon langage le même changement qu'elle a fait en toi ; cette inégalité entre vous ſera bien-tôt réparée ; en attendant , mes dons ne pouvoient mieux tomber que ſur un homme qui t'intéreſſe. Mais laiſſons cela , & parle-moi de la Princesſe , je t'en conjure.

T U D I L L A.

Que puis - je vous en apprendre , Seigneur ? Vous voyez comme moi que ſon indifférence eſt toujours la même.

ZALAIR.

Et tu n'oses lui rien dire en ma faveur ?

TUDILLA.

Non, Seigneur ; malgré toute ma bonne volonté ; les Fées n'entendent point raillerie. Mon ordre est de ne la point quitter, & de ne lui parler pour aucun de vous deux. La Fée, votre mere, a élevé la Princesse, elle l'aime, elle a promis de la rendre heureuse. Dans cette vue elle a voulu que Zélisca fut absolument maîtresse de son choix. L'amour seul doit la déterminer ; c'est à vos soins ou à ceux de votre frere à faire naître cet amour.

ZALAIR.

Ah ! Tudilla, mon frere sera préféré.

TUDILLA.

Franchement ; ce seroit un peu votre faute. Vous aviez le choix des dons que votre mere a voulu partager entre vous : il s'agissoit de plaire à une jeune Princesse. Je ne vous comprends pas.

ZALAIR.

Quel si grand avantage lui ai-je donc cédé ?

TUDILLA.

Effectivement, une bagatelle. L'art tout entier des enchantemens ; le pouvoir d'orner, d'embellir, d'animer, de créer en un mot ; de répandre l'agrément par tout ; & d'employer pour cela jusqu'aux êtres imaginaires,

Z A L A I R.

N'ai-je pas aussi mon pouvoir qui me distingue ?

T U D I L L A.

Quoi ? Le pouvoir de détruire ces mêmes enchantemens , & de rendre tout à la simple nature ? Le beau prodige !

Z A L A I R.

Beaucoup plus grand que tu n'imagines. Rendre tout à la nature , c'est tout mettre dans l'ordre le plus parfait.

T U D I L L A.

C'est vous réduire vous-même au rang des amants ordinaires.

Z A L A I R.

Et c'est aussi ce que j'ai prétendu , en cédant à mon frere l'empire des illusions.

T U D I L L A.

Mais cet empire , c'est celui des plaisirs : depuis un mois que Zélisca fait durer ses épreuves , combien de fois l'ai-je vû soupirer après le moment qui rappelloit Félifor ! Distract en vous écoutant ; n'offrant qu'une politesse indifférente aux amusements vulgaires que vous lui procuriez , le retour de votre rival vous exiloit : mille Fêtes galantes , mille amusements variés dans leur continuité remplissoient des moments trop courts pour les bien goûter. Jamais de conversation languissante ,

languissante , jamais un instant de solitude : rarement l'heureux Félisor s'est donné le temps de persuader la Princesse ; il l'a tout employé à lui plaire.

ZALAIR.

A lui plaire ! me ferois-je donc abusé si cruellement ? Quoi ! ces plaisirs tumultueux dont l'appareil demande tant de ministres ; ces spectacles , illusion des yeux , vains chefs-d'œuvre d'un art imposteur ; cette agitation bruyante , qui n'éveille que les sens , qui ne peut passer jusqu'à l'ame ; quoi ! feroit-ce donc là les vrais plaisirs ? Ah ! que mon cœur s'en est fait une idée bien différente !

TUDILLA.

Votre cœur s'est trompé , Seigneur.

ZALAIR.

Non. Le cœur ne se trompe point. J'aimois la Princesse long-tems avant que ma mere m'offrît le choix de ses dons ; j'ai dédaigné des talents brillants , mais superficiels qui ne me rendoient pas plus digne d'elle. Le caractère même de Zélisca m'a déterminé. Franche & naïve , la nature semble se peindre dans sa sincérité ; douce & sensible , son cœur est fait pour la tendresse ; modeste autant que belle , elle possède tout ce qui peut rendre aimable , sans partager avec tant d'autres le desir de le paroître. Pourrois-je me pardonner le mélange du moindre artifice pour toucher un objet si digne de l'amour le plus sincere & le plus véritable ?

## T U D I L L A .

J'approuve votre délicatesse , mais je doute que Zélisca lui rende justice ; j'ignore même si elle s'en est apperçue.

## Z A L A I R .

Je sçais trop combien mes soins ont été inutiles jusqu'à ce moment. Mais, dis-moi , n'as-tu pû pénétrer quel est le don qu'elle possède , & que ma mere lui a confié ?

## T U D I L L A .

Il ne me convient pas de l'interroger ; & le refus qu'elle a fait de le dire à votre frere , m'a ôté l'envie de lui demander.

## Z A L A I R .

Ah ! Tudilla , si ce don étoit celui de lire dans les cœurs , j'aurois bien-tôt la récompense de tout l'amour dont le mien est pénétré. Mais , que dis-je ? J'ai tout à craindre ; & cet instant de solitude qu'elle a exigé de moi , n'est peut-être que pour rêver à mon rival , & pour me dérober une partie des moments qu'elle est obligée de passer avec moi.

## T U D I L L A .

Je ne le crois pas : elle a fait la même demande à votre frere , qui la lui a accordée comme vous. Il faut qu'elle ait quelque sujet particulier de rêver ; & ce desir d'être seule pourroit bien annoncer quelque changement dans son cœur.

ZALAIR.

Tu redoubles mon inquiétude : je ne puis plus supporter son absence. Voici Hastir qui te cherche ; je vais tâcher de rejoindre Zélisca , & tout employer pour lui persuader que l'amour de mon frere ne peut jamais égaler le mien.

---

SCENE II.

HASTIR, TUDILLA.

HASTIR *fait plusieurs révérences à Zalair* :

**J**É n'ai pas osé lui parler ; mais il a bien entendu mes révérences , n'est-ce pas ?

TUDILLA.

Oui , oui , va ; en tout cas , je les lui expliquerai ;

HASTIR.

Que je suis bien aise de te revoir , ma chere Tudilla !

TUDILLA.

Je ne t'ai pas oublié comme tu vois ; te voilà , aussi bien que moi , domestique de la Princesse ; le Prince Zalair t'a donné une maison , des prés . . .

HASTIR.

Et des moutons , encor. Si tu sçavois avec quelles

bonnes magnieres il m'a donné tout ça ; combien de belles paroles , combien d'embrassemens ! il étoit tout aussi aise que moi ; oh ! pour ça , c'est un aimable Seigneur. Pourquoi est-ce donc que la Princesse ne l'épouse pas ?

T U D I L L A.

C'est qu'il a un frere qu'elle épousera peut-être.

H A S T I R.

Qui ? celui qui est forcier , comme tu dis ; qui bâtit ; quand il veut , des villes , des châtaux , des rivieres ? je ne l'ai jamais vû ; mais il me fait peur , celui-là.

T U D I L L A..

Oh ! il n'y a rien à craindre avec lui. Il n'a ni le pouvoir , ni la volonté de faire du mal. Des Jeux , des Fêtes , des Spectacles de toutes sortes ; voilà à quoi sa mere a borné sa puissance. Il vous transporte où il veut , sans que vous vous en apperceviez ; quand il paroît , tout change : on n'est plus où on étoit , on ne voit plus rien de ce qu'on voyoit : ce que vos yeux regardent , ce n'est jamais ce que vous devez voir ; c'est ce qu'il veut que vous voyiez.

H A S T I R.

Eh ! bien , qu'importe qu'on ne voye pas ce qu'on regarde , pourvû qu'on regarde ce qu'on voit.

T U D I L L A.

Tu comprends donc ce que je te dis ?



H A S T I R.

Moi ? Point du tout ; mais , quecque ça fait ? On parle toujours bien fans ça : & pourquoi le Prince qui m'a donné des moutons ne peut-il pas aussi faire regarder tout ça ?

T U D I L L A.

Il ne l'a pas voulu. Au contraire , il veut qu'on ne voie que ce qu'on doit voir ; & sa seule présence détruit tout ce que son frere fait par enchantement.

H A S T I R.

Ah ! j'entends. Tout ce que l'un fait , l'autre le défait. Mais au bout de tout ça , la Princesse n'en fera pas plus riche.

T U D I L L A.

Il ne s'agit pas de l'enrichir , il s'agit de lui plaire.

H A S T I R.

Dame ! au village , qui dit l'un , dit l'autre. Et viendra-t-il bien-tôt , stautre Prince ?

T U D I L L A.

Oui : l'heure de son retour approche.

H A S T I R.

Et pourquoi est-ce qu'il s'est en allé ?

T U D I L L A.

La présence de Zalaïr l'a chassé , comme la sienne va chasser Zalaïr.

H A S T I R.

Et pourquoi est-ce qu'ils ne prennent pas la Princesse chacun par une main , pour lui conter leurs raisons ensemble ?

## T U D I L L A .

La Fée , leur mere , leur a défendu. Elle a partagé les journées de Zélisca , & leur en a donné à chacun la moitié. Ils ne peuvent rester tous deux ensemble avec elle , que quand ils se le permettent l'un à l'autre.

H A S T I R .

Elle a donc peur qu'ils ne se battiont ?

T U D I L L A .

Je n'en sçais rien ; mais c'est la loi qu'elle a établie entr'eux deux.

H A S T I R .

Pardi , v'là bien du mystere ! allons donc , que l'autre vienne , pisque c'est son tour. Mais qu'il me donne bien vite queuque chose de bon itou ; car , vois-tu ? j'ai bonne envie de t'épouser : mais j'en ai bien autant de devenir riche. Mais pourquoi est-ce ? . . . .

T U D I L L A .

Encore ! Paix , tais-toi. Voici la Princesse.

H A S T I R .

Il paroît qu'elle a quecque chose d'embarassé dans la tête. J'avois encore tout plein d'histoires à te demander ; mais adieu ; ça sera pour tantôt.



## SCÈNE III.

ZÉLISCA, TUDILLA.

ZÉLISCA, *révant.*

OUI, toutes mes réflexions sont inutiles.

TUDILLA.

Eh ! bien, Madame, vous sortez de cette grotte ; ai-je eu tort de vous la vanter ?

ZÉLISCA.

C'est en vain que j'y pense, rien ne peut me déterminer ; & je sens que je ne pourrai jamais me résoudre à choisir.

TUDILLA.

Je ne l'ai jamais vu si distraite.

ZÉLISCA.

Et cependant le moment approche.

TUDILLA.

Le Prince Zalaïr vous cherche, Madame.

ZÉLISCA.

Ah ! c'est vous, Tudilla ?

TUDILLA.

Oui, c'est moi que votre inquiétude afflige, & qui

ne voudrois en sçavoir la cause que pour la dissiper ,  
s'il étoit possible.

Z É L I S C A .

Ah ! ma chere Tudilla , je suis dans un terrible em-  
barras !

T U D I L L A .

Eh ! quel est-il donc ? Les deux Princes du Monde  
les plus aimables vous adorent ; leur rivalité , loin d'in-  
terrompre vos plaisirs les reproduit & les varie sans  
cesse. Que peut-il manquer à vos vœux ?

Z É L I S C A .

Le repos , & la certitude de mon sort. Ah ! divine  
Fée , que n'ajoutiez-vous à tant de bienfaits , celui de  
me choisir un Epoux ? Deviez-vous me laisser une  
liberté qui m'accable ?

T U D I L L A .

Mais , Madame , la mere des deux Princes en vous  
abandonnant ce choix n'a voulu que votre bonheur.

Z É L I S C A .

Pouvois-je être malheureuse avec l'un de ses fils ?

T U D I L L A .

Vous ne feriez pas cette demande , si vous aimiez  
l'un des deux. Mais enfin votre indifférence peut cesser.

Z É L I S C A .

Je ne le crois pas , puisqu'elle dure encore ; & d'ail-  
leurs je veux bien te l'avouer , mais à condition que tu

n'en instruiras aucun des deux Princes , il faut qu'ils l'ignorent absolument ; les ordres de la Fée sont positifs.

T U D I L L A.

Les vôtres me suffisent , Madame.

Z É L I S C A.

Eh ! bien , apprends donc que je n'ai plus que ce jour pour me déterminer.

T U D I L L A.

Quoi ! Madame ? . . .

Z É L I S C A.

Oui , te dis-je , mon choix doit être fait aujourd'hui , & c'est ce qui m'inquiète. Je ne regrette point ces plaisirs , ces fêtes , dont on m'amuse depuis un mois : si la puissance de Féüsor , si les effets de son art m'occupent agréablement ; ce n'est point sans plaisir que j'y vois succéder les soins & les entretiens de Zalaïr ; leurs mutuels empressements me flattent , mais ils me laissent dans une égale indifférence pour l'un & pour l'autre. J'ai beau réfléchir , mon esprit ne peut se déterminer.

T U D I L L A.

Mais ce n'est point votre esprit , c'est votre cœur qui doit décider.

Z E L I S C A.

Oui , la Fée me l'avoit dit ; mais mon cœur est toujours le même :

T U D I L L A .

Cela n'est pas naturel. La Fée a sans doute quelque moyen que nous ignorons pour vous résoudre à choisir.

Z É L I S C A .

Eh ! qu'elle me le découvre donc. Ai-je jamais eu d'autre volonté que la sienne ? J'ai pensé comme toi , & j'ai résolu de remettre ce choix entre ses mains.

T U D I L L A .

Elle y a renoncé ; elle vous en a chargée : les Fées ne se démentent jamais.

Z É L I S C A .

N'importe : je veux absolument la consulter en présence des deux freres ; elle m'éclairera sans doute , elle fixera mon indécision. Voici le Prince Zalair , éloigne-toi.

## S C E N E I V .

Z É L I S C A , Z A L A I R .

Z A L A I R .

**J**E vous retrouve enfin , Madame ! Ah ! que votre absence est cruelle ! Pouvez-vous , sans me plaindre , me dérober tant de moments précieux ?

## Z É L I S C A.

En vérité , Seigneur ; mon dessein n'étoit pas de vous affliger ; j'avois besoin de ces instans de solitude.

## Z A L A I R.

Et ceux qu'il m'est permis de passer avec vous , sont presque'écoulés. Bien-tôt mon rival , fier de son pouvoir enchanteur . . . ,

## Z É L I S C A.

Vous voulez bien du mal au pouvoir brillant de Félicor ! ne le regretteriez-vous point ?

## Z A L A I R.

Non , Zélisca. Mon rival auroit-il possédé ce don précieux , si je l'avois cru nécessaire à votre bonheur ? Si jamais vous aimez , vous connoîtrez quelle preuve d'estime je vous ai donnée par mon choix. Mais pourquoi , dès ce moment , ne le sentiriez-vous pas ? Interrogez la nature entière ; appelez , examinez tous les êtres qui la composent ; vous y verrez cet amour simple , cet amour tel qu'il est dans mon cœur ; tous l'avouent , tous en font gloire ; nul déguisement , nul prestige , l'art perfide n'habite que dans le cœur des humains. Je l'ai banni du mien pour le rendre digne de vous , & sincère autant que la nature , je me suis ôté tous les moyens de vous prouver mon amour , autrement que par mon amour même.

## Z É L I S C A.

Mais votre amour auroit-il été moins véritable ,

quand vous auriez ajouté au témoignage que vous m'en donnez , ceux que l'art de votre frere auroit pû vous fournir.

Z A L A I R.

Mon amour eût sans doute été toujours le même ; mais ma délicasse m'a fait rejeter ces armes brillantes , partage trop ordinaire de la séduction. Quoi ! me suis-je dit , je ne devrois donc ce que j'aime qu'à des illusions ? Un mensonge éternel regneroit autour de nous , & pénétreroit peut-être jusqu'à nos cœurs ? Non, non , un amour mutuel est la perfection de la nature , & l'art ne peut être un moyen légitime de le faire naître. Pourriez-vous , Zélicca , me blâmer d'un choix , que l'amour m'inspire , que l'amour approuve , & dont lui seul peut être la récompense ?

Z É L I S C A.

J'avoue que vos sentimens me paroissent singuliers , & je doute qu'ils eussent trouvé place dans tout autre cœur que le vôtre.

Z A L A I R.

Quoi ! cette satisfaction intérieure qu'excite en moi votre présence , cette douceur inexprimable que votre voix portè jusqu'au fond de mon ame ; ce désir ardent & presqu'involontaire , de prévenir vos vœux , de vous sacrifier tout l'Univers , cette volonté active , flatteuse & constante de composer votre vie entiere de momens heureux , quoi ! la nature n'auroit-elle formé



que mon cœur capable de sentimens si délicieux ? Non, Zélisca, le vôtre l'est aussi. Ce que je sens, l'Amour vous le doit, vous le sentirez un jour ; eh ! voudrois-je vous associer à ce bonheur, si je croyois qu'il en fût un plus parfait !

Z É L I S C A.

Votre choix avoit besoin d'être justifié, & je le trouve à présent moins extraordinaire.

Z A L A I R.

Vous ne blâmez plus mon choix, belle Zélisca ? Quel ravissement, si je pouvois vous faire approuver le sentiment qui me l'a inspiré ?

Z É L I S C A.

Je le desirerois autant que vous, & je voudrois pouvoir vous rendre heureux.

Z A L A I R.

Ah ! Madame, ce desir de faire mon bonheur seroit-il pour moi seul ? & mon frere, . . .

Z É L I S C A.

Il le partage, Seigneur, & je lui ai fait le même aveu.

Z A L A I R.

Eh ! quoi ! mes efforts seront donc toujours inutiles ! Mais, Madame, vous baissez les yeux, l'inquiétude se peint sur votre visage !

Z É L I S C A.

Il est vrai, Seigneur, j'hésite à vous demander une grace.

Z A L A I R.

Ordonnez, Madame.

Z É L I S C A.

Prince, faites venir votre frere, je vous prie.

Z A L A I R.

O Ciel ! seroit-ce-là le fruit de vos réflexions ? & le malheureux Zalaïr seroit-il condamné à ne vous plus voir ?

Z É L I S C A.

Vous prier d'appeller Félisor, ce n'est point vous bannir.

Z A L A I R.

Pourquoi me forcer à partager avec lui les seuls moments heureux de ma vie ? Bien-tôt les loix qui nous sont prescrites vont m'exiler ; ah ! Zélisca, mon malheur devoit-il être l'ouvrage de votre volonté ?

Z É L I S C A.

Zalaïr, ne me refusez pas, je vous en conjure.

Z A L A I R.

Venez, Félisor ; c'est Zélisca qui vous l'ordonne. (*A Zélisca.*) Ah ! du moins, si votre choix est fait, ne me rendez point le témoin de son triomphe.



S C E N E V.

ZÉLISCA , ZALAIR , FÉLISOR.

F É L I S O R.

**A**H ! Zélisca , que votre ordre m'enchante !  
Vous prévenez mes desirs les plus doux ;  
Contre un rival , mon ame impatiente  
Déjà s'armoit de mouvements jaloux :  
Mais que sa voix est aimable & touchante ,  
Lorsqu'il m'appelle auprès de vous !

Z É L I S C A.

Je vous suis obligée de votre empressement ; mais  
quittez de grace ce langage mesuré , & parlez comme  
nous , je vous prie.

F É L I S O R.

Eh ! bien , Madame , quel sujet vous a fait avancer  
mon retour : ce n'est pas , sans doute , pour embellir  
des lieux si peu dignes de vous ; la présence de Zalair  
suspend ou détruit tous les effets de mon art , & sa re-  
traite est une faveur que je voudrois bien lui voir ajou-  
ter à la grace de m'avoir appelé.

## Z É L I S C A.

Non , Félifor , la présence de votre frere m'est aussi nécessaire que la vôtre. Bien-tôt l'heure marquée vous va mettre en possession de mes momens ; & si je la préviens de quelques instans , Zalaïr voudra bien le pardonner au motif qui m'y engage. Ecoutez - moi , Princes. Votre sort est toujours incertain ; mon cœur flotte encore dans la même indécision ; un mois d'épreuve n'a pu déterminer son penchant ; j'ai résolu de consulter aujourd'hui votre mere ; & je veux que vous soyez l'un & l'autre témoins de sa réponse.

## Z A L A I R.

Hélas ! Madame , vous avancez peut-être l'instant qui doit m'ôter toute espérance.

## Z É L I S C A.

Non , Zalaïr , pour mon bonheur , pour le vôtre , souffrez que j'exécute mon projet. Tous deux fils de ma protectrice , tous deux dignes de plaire , qui que ce soit des deux qu'elle me donne , je me trouverai heureuse de partager son sort , & mon obéissance sera si prompte & si sincere , que celui qu'elle aura nommé croira que je l'aurai choisi. Daignez donc , ô puissante Fée , reprendre ce pouvoir de décider , dont le mérite de ces deux Princes m'empêcheroit toujours de faire usage ; & déclarez vous-même celui pour lequel votre volonté me destine.

## FÉLISOR.

Ma mere vous entend , fans doute ; mais votre demande ne lui est pas agréable , puisqu'elle refuse d'y répondre.

## ZÉLISCA.

Eh ! quoi ! généreuse Fée , vous m'abandonnez ! Ah ! du moins , ne refusez pas de m'éclairer , & de me dire à quel signe je pourrai connoître celui de vos deux fils , à qui mon sort doit être uni. (*On voit quelques éclairs , l'on entend un tonnerre éloigné.*) Elle m'exauce enfin , & mes doutes vont cesser.

## FÉLISOR.

L'espérance la plus flatteuse s'empare de mon cœur.

## ZALAIR.

La crainte la plus terrible me glace & m'interdit.

(*Des nuages clairs & légers se répandent sur le Théâtre , s'assemblent , se divisent , l'occupent presque tout entier ; ceux du milieu se développent , & laissent lire au centre , en Lettres de feu , cet Oracle , accompagné d'éclairs très-vifs , & d'un tonnerre lointain.*)

FÉLISOR lit tout haut l'Oracle.

Le spectacle le plus flatteur  
Doit seul déterminer ton cœur,

(*Tout se replie & disparaît.*)

Z A L A I R.

O ! Ciel ! je suis perdu !

F É L I S O R.

'Aimable Princesse , ah ! ne rougissez pas de ma victoire.

Z A L A I R.

Ah ! Zélisca , quel Oracle ! & votre cœur l'approuve-t-il ? C'est donc fait , & je ne dois plus songer qu'à terminer loin de vous ma vie & ma douleur !

Z É L I S C A.

Quoi ! Zalaïr , vous renoncez à me voir ?

Z A L A I R.

Je tremble à vous interroger. Me l'ordonnez - vous Madame ?

Z É L I S C A.

L'Oracle n'a parlé qu'à mes yeux , il n'a point déterminé mon cœur ; ma main n'est point donnée , & jusques-là , je ne puis sans injustice vous défendre ma vue.

Z A L A I R.

Eh ! bien , je la chercherai donc encore cette vue si chère ; & du moins je retarderai le bonheur de mon rival , tant que je serai sûr de ne point troubler le vôtre.

F É L I S O R.

Prince , votre tems s'acheve , le mien commence ; & je me crois dispensé de rompre en votre faveur l'ordre suprême qui nous est prescrit.

Z A L A I R.

Je m'éloigne , belle Zélisca ; & le seul desir de vous voir encore suspend mon désespoir.

## SCÈNE VI.

FÉLISOR.

QUE tout ressent ici l'effet de ma puissance;  
Esprits soumis à ma loi,  
Ornez ces lieux, remplissez votre emploi.  
Le cœur de Zélisca cesse d'être en balance;  
L'art m'en fait triompher, célébrez sa puissance.

( La grotte naturelle disparoit : on voit à sa place au fond du Théâtre huit pilastres de nacre de perle, de corail & de rocailles colorées : quatre autres pilastres sont sur chacun des côtés, & tous sont couronnés par un chapiteau de même matiere ; ce qui forme comme une grotte quarrée. De l'entre-deux des pilastres tombent des nappes d'eau dans des bassins du plus beau marbre & de la forme la plus agréable. Celle du milieu beaucoup plus large, est reçue dans une grande coquille de lapis qui fait saillie. Sur les ailes en avant, sont des baldaquins & des pavillons aussi riches que galants ; des Génies en l'air en soutiennent les bonnes-graces : d'autres viennent remplir le Théâtre, sous la forme de Musiciens & de Danseurs. )

---



---

 DIVERTISSEMENT.

LE G É N I E, *Ordonnateur de la Fête.*

**R**IEN ne suspend , rien ne limite  
Les efforts d'un art enchanteur.

L'Univers en repos , la Nature en fureur ,  
N'ont point d'effets qu'il n'imite.

C H Œ U R.

Rien ne suspend , rien ne limite , &c.

L' O R D O N N A T E U R.

Avare de ses dons , la stérile Nature  
Les disperse en des lieux divers.

L'aimable fils de l'imposture ,  
L'art aux vœux des Mortels tient ses trésors  
ouverts ;

Et dans le même espace  
Il rassemble , il ramasse  
Les beautés de tout l'Univers.

C H Œ U R.

Rien ne suspend , rien ne limite , &c.

( *On danse.* )



L'ORDONNATEUR.

Applaudissez au choix de votre maître ;  
 Arts séducteurs , fils de la Volupté ;  
 L'Amour ne vous a fait naître ,  
 Que pour célébrer la beauté.  
 De vos concerts  
 Frappez les airs :  
 Chantez l'objet qui préside à vos Fêtes ;  
 Pour la plus belle des conquêtes  
 Unissez vos talents divers.

CHŒUR.

De nos concerts  
 Frappons les airs , &c.

( *On danse.* )

UN GÉNIE. Mlle. Fel.

D'un tendre Amant partagez les desirs :  
 Trop de fierté suspend votre victoire.  
 Si la beauté fait votre gloire ,  
 L'Amour doit faire vos plaisirs.

( *On danse.* )

UN AUTRE GÉNIE. Le Sr. Poirier.  
 C'est dans vos yeux qu'il allume sa flamme ,  
 Ce Dieu dont vous n'osez éprouver les dou-  
 ceurs ;

Pourquoi lui refuser l'empire de votre ame ,  
Lorsqu'il vous fait regner sur tous les cœurs ?

Beautés souveraines ,  
C'est de vos mains qu'il prend ses traits vain-  
queurs :

Vous versez , en formant nos chaînes ,  
Ou ses plaisirs , ou ses rigueurs.

C'est dans vos yeux , &c.

F E L I S O R.

Allez embellir d'autres lieux ,  
Déployez vos thrésors & bravez la Nature ;  
Que le goût , la richesse & l'ordre & la parure  
Enchantent ses regards , & décident ses vœux.  
Formez le vrai séjour de la volupté pure ,  
Rassemblez-y les Amours & les Jeux.  
Offrez enfin un spectacle à ses yeux ,  
A qui son cœur se rende sans murmure.

( On reprend le Chœur , sur lequel on danse.

De nos concerts  
Frappons les airs , &c.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E I I.

*Le Peintre auroit dû lui-même donner la description de la décoration qui paroïssoit au commencement de ce second Acte. Je l'en ai long-tems pressé, il est mort sans l'avoir fait, & je n'entreprendrai pas de la faire de mémoire.*

*Dans le fond étoit un Palais de Fée le plus superbe, le plus magnifique qu'on eut vû jusqu'alors. L'or, l'azur, les pierres précieuses y étoient employées avec le plus grand goût. Sur les deux aîles étoient deux colonades qui se réjoignoient au Palais en demi-cercle, & qui annonçoient une avant-cour. Toutes les colonnes cannelées, suivant les proportions, par le bas, devenoient torses en s'élevant; elles étoient embrassées par des guirlandes de diamants de différentes couleurs qui suivoient les contours, & figuroient des fleurs; les bases & les corniches, ainsi que l'architrave & la plinthe, en étoient enrichis avec profusion; des transparents, des bougies & des lampions sans nombre; cachés & disposés avec art, en varioient & en multiplioient les reflets. Le percé des colonnes conduisoit les regards dans des jardins de féerie, dont les détails*

*Et la magnificence peuvent mieux s'imaginer que se décrire. En un mot , c'étoit ici , autant qu'on avoit pû le soumettre aux regles , l'exécution & la réalité de toutes les fictions les plus riches & les plus brillantes qu'on rencontre dans tous les ouvrages d'imagination , auxquelles le Poëte & le Peintre avoient encore ajouté leurs idées.*

## S C E N E P R E M I E R E .

### H A S T I R .



H ! Ciel ! que de richesses ! que de beautés ! que de thrésors ! ouf. Je n'en puis plus. J'étouffe d'aïse. Mes yeux en ont la barlue. Quecque j'ai vû ? quecque je n'ai pas vû ? Des diamants bâtis en chambre ! de l'or moulé sus quoi on marche ! des parles en rubis qui avont toutes sortes de figures ! v'là qu'est fini , j'en mourrai. On m'a dit de prendre. Je prends par-tout , & je trouve toujours à prendre. Misérable ! en cent ans je ne pourrai jamais emporter tout ça. Je ne sçauois retrouver le chemin de mon village ; je ne sçauois tant-seulement trouver la porte. Je ne fis pas entré ici , & si pourtant m'y v'là. Par où est-ce qu'on m'y a mis. Ma cervelle est à la renverse. Je n'ose fouiller dans ma poche ; alle est toute pleine. Sstelle-ci n'en peut pû tenir : à moi , Tudilla ! Tudilla !

SCENE

SCENE II.

TUDILLA, HASTIR.

TUDILLA.

**E**H ! bien , qu'as-tu donc ?

HASTIR.

Ah ! Tudilla , je ne sçais pus où je suis ; je ne sçais  
pus comment tout ça se fait. Es-tu bien toi ? La , ne  
me trompes-tu pas ?

TUDILLA.

Pourquoi veux-tu donc que je te trompe ? Si je suis  
moi ? Est-ce que tu ne me vois pas ?

HASTIR.

Eh ! je vois tant de choses que je n'ai jamais vues ;  
que je ne sçais pus si ce que je vois , c'est ce que j'ai  
vû avant de voir tout ça.

TUDILLA.

Mais je crois que tu deviens fou.

HASTIR.

Donne-moi un bon coup de poing ; la , de toute ta  
force.

TUDILLA.

Pourquoi donc veux-tu que je te batte ?

H A S T I R.

Pince-moi bien fort , je t'en prie ; réveille-moi bien vite. Non ; je ne suis pas digne de faire un si biau songe.

T U D I L L A.

Est-ce que tu dors , imbécille ?

H A S T I R.

Eh ! non , je ne dors pas ; & si pourtant , c'est cent fois pis que si je n'étois pas éveillé. Fouille dans ma poche , Tudilla. Vois , vois s'ils y sont encore.

T U D I L L A.

Eh ! quoi donc ?

H A S T I R.

Tout ce que j'y ai fourré.

T U D I L L A.

Tiens , est-ce cela ?

H A S T I R.

Ah ! Ciel ! rends-moi ça tout-à-l'heure.

T U D I L L A.

Oh ! je t'affure que je n'ai pas envie de t'en priver.

H A S T I R , *baisant ses diamants.*

Mes bijoux ! . . . Mes chers bijoux ! . . . Je ne dormons donc ni vous ni moi. Et dans l'autre poche : tiens , tiens ; tout plein de pièces d'or.

T U D I L L A.

Eh ! que veux-tu faire de tout cela ?

H A S T I R.

Comment , ce que j'en veux faire ? Allons vite , dis-moi où ça se vend.

T U D I L L A.

Qu'est-ce que tu veux acheter ?

H A S T I R.

Tout le monde ; afin d'avoir après de quoi vivre toute ma vie.

T U D I L L A.

As-tu besoin de tant de choses ? N'as-tu pas des prés , des moutons . . . .

H A S T I R.

Ah ! pardi , c'est encore un biau Prince que ton Zalaïr avec ses moutons ! si , queu misère ! oh ! qu'il vienne ; je lui parlerai bien à st'heure , mais but à but ; la , pus de révérence.

T U D I L L A.

Mais , calme-toi donc. Si on te voyoit si transporté , on se moqueroit de toi.

H A S T I R.

Oui ; t'as raison , faut que je me calme. Dame ! vois-tu ! c'est la première fois que je sis riche ; m'est avis que je sis grandi de six pieds. La , la , tout doucement , note cœur : ni vous , ni moi , je ne sommes pus un payfan. Ce n'est pus de la joie qu'il nous faut.

T U D I L L A.

Tu te crois donc bien riche à présent ?

H A S T I R.

Comment , si je le sis ? Est-ce que ce n'est pas pour moi tout ce que je pourrai emporter ?

T U D I L L A .

Oh ! oui ; tu'emporteras de belles choses ! crois-moi ,  
Hastir , tout ce que tu vois ici , tout ce que tu possèdes ;  
ce ne sont que des chimères.

H A S T I R .

Des ... chimères ? Mais voirement , ça est bien  
joli : faut que ça ne se trouve qu'à la Cour ; car je n'en  
ens jamais vû au village.

T U D I L L A .

Au village , tu voyois quelque chose ; mais'ici , tu  
ne vois rien.

H A S T I R .

Comment , je ne vois rien ?

T U D I L L A .

Non , rien de ce que tu dois voir.

H A S T I R .

Mais voyez st'envieuse qui vouloit bien tantôt que  
je voyisse des moutons , & qui ne veut pas à st'heure que  
je voye des diamants.

T U D I L L A .

Tes diamants n'en sont pas.

H A S T I R .

Eh ! ben , ne v'là-t-il pas pour me faire devenir fou ?  
Est-ce que tu n'es pas toi ? Est-ce que je ne vous vois  
pas l'un comme l'autre ? Oh ! je t'en prie , ne m'échauffe  
pas la bile. Allons , viens-ça que j'emplisse tes poches.

T U D I L L A .

De quoi ?



H A S T I R.

De ce qui est dans les miennes , afin que j'en aille chercher d'autres.

T U D I L L A.

Je n'ai que faire de tout cela.

H A S T I R.

Oh ! point d'obstination , vois-tu ! Je me marie les poches pleines , pourquoi veux-tu que les tiennes soyent vuides.

T U D I L L A.

Mais , je te dis encore une fois . . . .

H A S T I R.

Mais je te dis , moi , que je le veux. Me v'là riche une fois ; ne me raisonne pas. Il y a ici tout plein de filles à marier , & qui sont belles encore ; oh ! dame , je les ai regardées , moi.

T U D I L L A.

Comment donc , tu me mets bien vîte le marché à la main ?

H A S T I R.

D'où vient itou que tu ne veux pas faire fortune ?

T U D I L L A , à part.

Je ne sçaurois le détromper ; j'aime mieux m'en amuser que de me fâcher contre lui.

H A S T I R.

Que marmotes-tu là ?

## T U D I L L A.

Eh ! bien , Monsieur Hastir , puisqu'il y a ici tant de filles que vous avez regardées , vous pouvez en prendre une , j'y consens ; le retour de Zalaïr vous rendra plus traitable , & me vengera bien-tôt de votre infidélité.

( Elle sort )

## S C E N E I I I.

H A S T I R, *seul.*

**O**H ! que Zalaïr ne s'y joue pas. Je l'étrangerois s'il m'ôtoit tout ce que j'ai. Je li rends ses moutons , quitte à quitte Je ne fis pus du village : me v'là de la Cour ; vive les chimeres : je fis pourtant fâché de l'avoir renvoyée. Aussi , c'est sa faute. V'là Monsieur Félisor qui vient ; je m'en vas tout droit lui demander une autre femme.

## S C E N E I V.

F É L I S O R , H A S T I R.

**M**ONSEIGNEUR. . . Excusez , si j'ons l'impertinence de vous parler. C'est que vous m'avez fait riche , & ça fait que j'ai queuque chose à vous dire.

FÉLISOR.

Que me veux-tu ?

HASTIR.

Monseigneur . . . c'est que je sis garçon.

FÉLISOR.

Eh ! bien ?

HASTIR.

C'est que je sis brouillé avec mon amoureuse.

FÉLISOR.

Avec Tudilla ?

HASTIR.

Oui , Monseigneur. Ça ne se connoît pas en bijoux , ça n'aime pas les diamants ; alle dit comme ça que vous êtes un vendeux de fausse monnoye. Oh ! dame , je l'ai renvoyée , voyez - vous ! & c'est votre honneur de me marier à st'heure bien à mon aise. Y a tant de filles ici !

FÉLISOR.

Eh ! laquelle te plaît davantage ?

HASTIR.

Je n'en sçais rien. Je les voyois tantôt l'une après l'autre ; quand j'en regardois une , je la voulois : & pis après , c'étoit sa voisine ; & pis après , c'étoient toutes les deux ; quand alles auroient été un cent. Donnez-moi le choix d'une par préférence , afin que je l'épouse.

FÉLISOR.

Volontiers , Hastir ; chiosis celle qui te plaira le mieux. Je me charge de sa dot.

## H A S T I R .

Grand-merci , Monseigneur ; je m'en vas logner toutes les filles qu'ous avez données à la Princesse , afin d'en prendre une au pus vite , tandis que je fis en colere contre Tudilla.

## S C E N E V .

Z É L I S C A , F É L I S O R .

Z É L I S C A .

**N**ON , rien n'est si brillant. Jamais on n'a vû tant de beautés réunies

F É L I S O R .

Charmante Zélisca , que votre personne en rassemble de bien plus parfaites ! aimable rivale de Vénus , habitez donc pour toujours un temple que vous jugez digne de vous : & que les yeux les plus beaux du monde ne voyent plus désormais que les objets les plus agréables.

Z É L I S C A .

Eh ! quel moyen d'en voir ici d'autres ? Votre puissance.....

F É L I S O R .

N'attribuez rien à mon pouvoir. L'éclat qui vous environne , n'est que l'effet de votre présence. Tout orner , tout embellir , n'est-ce pas le vrai partage de

la Beauté ? Ces mêmes Graces, qui ont orné vos cheveux, qui ont assorti ces fleurs sur vos habits & sur votre sein, ont aussi mêlé les couleurs de ces peintures. Le feu dont ces diamants pétillent, s'allume à celui de vos beaux yeux, cette foule d'Amours qui vous suivent sans cesse ont élevé ce palais, auquel chacun de vos regards ajoute un ornement nouveau, & c'est bien moins ici le chef-d'œuvre de mon art, que le triomphe de vos charmes.

Z É L I S C A.

Vous m'avez accoutumée à réduire tous ces beaux discours à leur juste valeur : ne me louez point tant, je vous prie ; vos éloges me flattent, mais ils m'embarassent.

F É L I S O R.

Puis-je vous priver d'un hommage qui vous est dû, & se peut-il que mon rival ne vous ait pas répété cent fois des vérités que votre modestie vous fait appeler des éloges ?

Z É L I S C A.

Je vous assure que ses discours ne ressemblent point du tout aux vôtres ; & quoi qu'il m'ait beaucoup parlé, je ne me suis pas encore aperçu qu'il m'ait louée.

F É L I S O R.

Eh ! connoît-il comme moi le prix de vos charmes Apperçoit-il en vous, tant de beautés, tant d'attraits ravissans que vous seule rassemblez, & qui, partagés,

feroient l'orgueil de cent objets differents ? Non , Zélisca ; ses yeux vous trouvent belle & rien de plus ; les miens distinguent tout ce qui vous embellit. Son choix lui-même n'annonce-t-il pas le peu d'étendue de ses idées ?

Z É L I S C A .

Je ne sçais point si ses yeux me trouvent moins belle que les vôtres ; mais j'ai tout lieu de croire qu'il desiré mon bonheur aussi ardemment que vous.

F É L I S O R .

Mais quel bonheur vous peut-il faire partager ? Comparez un instant les vulgaires amusements qui sont en son pouvoir ; & l'éclat, la variété des plaisirs qui sont en ma puissance. Jugez de notre amour par leurs effets ; le sien a porté l'aveuglement jusqu'à se dépouiller en ma faveur de tous les moyens capables de vous persuader.

Z É L I S C A .

Mais , Seigneur , je n'ai aucun pouvoir qui me distingue ; cependant j'ai sçu prouver mon amitié à votre mere. Si l'amour est un sentiment semblable , ne peut-il pas se faire connoître & se soutenir sans tant de fêtes & d'éclat ?

F É L I S O R .

Non , Zélisca ; le plaisir est un flambeau durable, auquel sans cesse l'Amour rallume le sien toujours prêt à s'éteindre. Dans un tendre commerce , dans une union de longue durée , quoique toujours occupés l'un de

l'autre, peut-on se dire sans cesse que l'on s'adore ? L'Amour n'a-t-il pas, en dépit de lui-même, des moments qui le surchargent ? On voit ce qu'on aime, on le voit encore : un Spectacle brillant lui enlève nos regards, dans l'instant, peut-être, que nous allions lui trouver moins de perfections. Un amusement étranger, une aimable distraction, renouvelle des sentimens qu'un entretien trop long alloit épuiser. Croyez-moi, Zélisca, mon rival a défarmé l'Amour, en arrachant de ses mains tous les traits que lui fournissent les Plaisirs.

## Z É L I S C A.

Vous faites l'éloge de votre puissance : mais j'ai peine à croire que vous fussiez satisfait, si je la préférois à votre personne.

## F É L I S O R.

Puis-je ne pas chérir tout ce qui m'approche de votre cœur ? Mon pouvoir multiplie les moyens de l'obtenir. Sçavoir amuser, c'est sçavoir plaire. Décidez donc enfin, cédez à ces plaisirs, dont la variété peut seule vous rendre heureuse. Rappelez-vous l'oracle de ma mere. Ce Palais brillant, ce Spectacle enchanteur, en frappant vos yeux, a-t-il ému votre ame ?

## Z É L I S C A.

Mais, Seigneur...

## F É L I S O R.

Ah ! ne balancez plus, Madame ; ne me dérobez pas plus long-tems l'aveu de ma victoire.

## Z É L I S C A .

Mais , Seigneur , j'admire. ....

## F É L I S O R .

Ne dissimulez point , je vous en conjure. Non , ce n'est point là le mot que vous pensez. Eh ! quoi , l'Oracle n'est-il pas rempli ? Vos sens sont émus Vos yeux admirent , votre cœur s'attendrit , votre bouche hésite ; achevez , charmante Zélisca , & par un mot plus véritable , & beaucoup plus tendre , fixez pour jamais mon bonheur & le vôtre.

## Z É L I S C A .

Je vous proteste , Seigneur , que je ne sçais point ce mot que vous me demandez , & s'il faut que mon cœur me l'apprenne , le Spectacle que vous m'offrez n'est pas apparemment celui qui doit le lui inspirer.

## F É L I S O R .

J'ai tort , je le confesse ; & peut-être moi-même je retarde l'instant de mon triomphe. Des beautés muettes & immobiles , fixent les yeux sans aller au cœur : il est tems d'animer tous les objets qui vous environnent , de confier à des voix plus flatteuses l'expression de ma tendresse , & de multiplier les images des plaisirs que vous inspirez & qui vous attendent.

Gaieté desirable ,  
Viens orner ma Cour ;  
Enjouement aimable ,  
Fais-en ton séjour.



Guidez tour à tour  
Les Graces légères ,  
Et les Ris sinceres ,  
Et le tendre Amour.

Tracez-nous l'image  
D'un doux badinage.

Viens orner ma Cour ,  
Gaieté désirable ;  
Enjouement aimable ,  
Fais-en ton séjour,

*Un Trône de Féerie à colonnes légères & brillantes s'éleve sur un des coins du Théâtre , à l'avant-Scene : Zélisca & Félisor vont s'y placer.*

*Pendant que les Graces & les Plaisirs viennent occuper & remplir le Théâtre , des groupes d'Amours occupent les airs , & descendent pour se joindre à eux.*

C H Œ U R.

Dans ces beaux lieux ,  
Tous les Plaisirs s'unissent ;  
Dans ces beaux lieux ,  
Tous les cœurs sont heureux.

A nos Chanfons , les Amours applaudiffent :

De la Gaieté

C'est l'afyle enchanté.

Dans ces beaux lieux ;

Tous les Plaiſirs s'uniffent ;

Dans ces beaux lieux ,

Tous les cœurs font heureux.

Libre de foins , la Raifon , moins auftere ;

Embraffe le Plaiſir ;

C'est pour le mieux choifir

Que fon flambeau nous guide & nous éclaire.

Dans ces beaux lieux , &c.

( *On danſe.* )

U N E N Y M P H E , *alternativement avec  
le Chœur.*

C'est dans nos Jeux

Que l'Amour ſe couronne ;

C'est dans nos Jeux

Qu'il prépare ſes nœuds.

C H Œ U R.

C'est dans nos Jeux , &c.

L A N Y M P H E.

Il doit à nos attraits tous les cœurs qu'il mois-  
sonne.

C H Œ U R.

C'est dans nos Jeux  
Que l'Amour se couronne.

L A N Y M P H E.

C'est nous qui des Mortels lui présentons les  
vœux.

C H Œ U R.

C'est dans nos Jeux  
Qu'il prépare ses nœuds.

D U O.

Ces biens qu'il vous promet , notre aveu vous  
les donne ;

Il enchaîne vos cœurs , nous les rendons heu-  
reux.

C H Œ U R.

C'est dans nos Jeux , &c.

D U O.

Pour vaincre une Beauté dont la froideur l'é-  
tonne ,

Au flambeau des Plaisirs il allume ses feux.

C H Œ U R.

C'est dans nos Jeux , &c.

( On danse. )

## UN PLAISIR.

Ici les Ris & les Jeux  
 Forment les chaînes les plus belles ;  
 Il n'est point d'amants malheureux ;  
 Il n'est point d'amantes rebelles.

Un desir,

Un soupir

Adoucit les plus cruelles ;  
 Et si l'Amour a des aîles,  
 C'est pour voler vers le Plaisir.

Ici , les Ris & les Jeux , &c.

( On danse. )

( Avant le Pas de Cinq dansé par Zéphire & Flore ,  
 un Faune , une Dryade , l'Amour au milieu  
 les unissant. )

## UN PLAISIR.

Acheve , Amour , prodigue tes faveurs ;  
 Que tout brille ici de ta gloire ;  
 Que l'image des biens dont tu combles les  
 cœurs ,  
 Assûre encor mieux ta victoire.

*Pas de Cinq.*

UNE NYMPHE.

Dans ce beau jour ,		Zéphire & Flore
Quels biens vont éclore!		Conduisent l'Amour.

CHŒUR.

Dans ce beau jour , &amp;c.

LA NYMPHE.

Pour vous , ces Dieux		Leurs pas vous expriment
A l'envi s'animent.		L'ardeur de leurs feux.

CHŒUR.

Dans ce beau jour , &amp;c.

LA NYMPHE.

Les Ris , les Jeux ,		Que de plaisirs
L'aimable Jeunesse ,		L'Amour vous présente ;
Les amants heureux ;		Beauté charmante ,
Dans ces beaux lieux ,		Formez des desirs.
Tout vous redit sans cesse :		

CHŒUR.

Que de plaisirs , &amp;c.

*(On danse.)*

UNE NYMPHE.

L'amour est un badinage ;

Devroit-il vous allarmer ?

Il ne veut que vous charmer ;

Tôt ou tard la plus sauvage ,

Sous ses loix s'engage.

Devroit-il vous allarmer ?

L'amour est un badinage.  
 S'il blesse quand on l'outrage,  
 Devroit-il vous allarmer ?  
 Lui ceder, c'est le défarmer.

L'amour est un badinage ;  
 Devroit-il vous allarmer ?

**B A L L E T G É N É R A L .**

( Tandis que le Chœur reprend , comme  
 au commencement : )

Dans ces beaux lieux  
 Tous les Plaisirs s'unissent ;  
 Dans ces beaux lieux ,  
 Tous les cœurs sont heureux.

( Zalaïr paroît & tombe aux genoux  
 de Zélisca. )

*Sur la fin du Divertissement , Hastir , qui a examiné  
 toutes les Graces , s'arrête à celle qui est sur le bord  
 de la Scene ; il la carresse , lui fait sa déclaration , se  
 jette à ses genoux.*

*En un moment , le Palas est détruit ; tout le Spectacle  
 disparoît ; l'obscurité regne par-tout ; la Nymphe  
 d'Hastir est transformée en chouette qui s'envole ;  
 Hastir épouvanté s'enfuit en criant. D'autres oiseaux*

traversent le Théâtre en volant. Cette destruction fut un des moments les plus intéressants de tout le Spectacle. La promptitude avec laquelle tout l'éclat disparut ; l'horreur du contraste qui lui succéda, firent une émotion dans l'ame de tous les spectateurs.

Le Théâtre représente des rochers obscurs & arides ; sur les aîles sont des pierres sur une terre brûlée, quelques haies de houx, & des bruyeres à demi-jau-nes ; en un mot, la solitude la plus triste & la plus effrayante. Tudilla a pris la fuite.

## SCÈNE VI.

ZÉLISCA, ZALAIR, à ses genoux.

ZÉLISCA.

CIEL ! où suis-je ? Ah ! c'est vous, Zalaïr ?

ZALAIR.

Oui, Madame. Et j'expire à vos pieds, si je n'obtiens le pardon des désordres que ma présence opere.

ZÉLISCA.

Il est vrai qu'ils sont grands, & vous me voyez dans la dernière surprise d'un changement si prompt & si complet. J'admirois, il n'y a qu'un instant ; peu s'en faut que l'épouvante ne succède à l'admiration.

Z A L A I R.

Connoissez toute la malignité de mon rival. Auroit-il choisi le desert le plus affreux pour y produire la ressemblance du séjour le plus enchanteur, si son orgueil ne se fût flatté d'exciter, à son avantage, l'étonnement où il vous jette, en opposant la pompe & les richesses de son art aux difformités de la Nature ?

Z É L I S C A.

Prince, mes yeux se rassurent ; & quelque changement que vous apportiez dans ces lieux, je ne me plains point de vous y voir.

Z A L A I R.

Vous ne vous plaignez point de ma présence ; mais hélas ! que vous étiez éloignée de la desirer !

Z É L I S C A.

En vous parlant ainsi, je ne croyois pas mériter un reproche.

Z A L A I R.

Non ; je ne vous reproche rien. Laissez murmurer mon cœur : suivez l'impression du vôtre. J'interromps vos plaisirs ; je suspends votre bonheur ; étouffez un reste de pitié qui vous gêne ; unique, mais trop foible récompense de l'amour le plus tendre & le plus malheureux.

Z É L I S C A.

Prince, vous m'affligez, mais vous ne me chagrinez point. Cette pitié dont vous me parlez, & qu'il est vrai que je sens, est presque un plaisir pour moi.



## Z A L A I R.

Eh ! bien , conservez-la , cette pitié généreuse ; que mes malheurs l'augmentent. Ce ne sont plus les prestiges d'un rival que j'ai à combattre ; l'ardeur , la vérité de mon amour en auroient triomphé ; mais un Oracle fatal a prononcé mon arrêt ; & votre cœur , ou l'a déjà confirmé , ou bien-tôt le verra s'accomplir sans se plaindre.

## Z É L I S C A.

Je ne comprends encore rien à cet Oracle. Il veut que ce soit le spectacle le plus enchanteur qui me détermine : Félisor vient de se surpasser , & cependant il n'a satisfait que mes yeux.

## Z A L A I R.

Mais ce plaisir de vos yeux ne peut-il pas en un instant passer jusqu'à votre cœur ?

## Z É L I S C A.

J'ignore ce qui peut arriver ; mais , je veux bien vous l'avouer , les premiers joars que Félisor déploya , pour me plaire , toute la magnificence de son art , j'en fus charmée. Mon cœur , comme mes yeux , sembloit s'y livrer tout entier. Depuis un tems , soit vos discours , soit l'habitude , le plaisir que j'y goûte est beaucoup moins vif. Aujourd'hui , malgré l'Oracle & les efforts de votre frere , j'en étois presque à l'ennui quand vous êtes arrivé.

## Z A L A I R.

Eh ! tous ces plaisirs étrangers sont-ils faits pour remplir un cœur comme le vôtre ? L'Amour vous doit toutes ses récompenses. Vous méritez d'éprouver, de sentir toutes les douceurs d'une tendresse réciproque & véritable ; que ne suis-je assez parfait pour vous l'inspirer ? Ah ! mon cœur, tout pénétré, tout enflammé qu'il est, n'a pas l'orgueil de se croire digne de vous.

## Z É L I S C A.

Zalaïr, songez bien à ce que vous me dites ; car je serois bien fâchée, si vous ne me parliez ainsi que pour me flatter.

## Z A L A I R.

Moi ! vous flatter, Madame ! Eh ! le puis-je ? Le mensonge ne m'est-il pas interdit ? Le seul avantage que je puisse recueillir de mon choix, c'est de vous persuader qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous tromper ; c'est la vérité qui m'inspire ; c'est elle qui me force à vous dire que, si je ne vous adorois pas comme la personne la plus digne de plaire, je vous estimerois comme la Princesse la plus accomplie.

## Z É L I S C A.

Prince, votre frere m'a prodigué aujourd'hui bien des louanges ; mais il ne m'a rien dit qui m'ait été si sensible. Votre estime me plaît infiniment ; elle vous rend plus agréable à mes yeux. Je regrette moins les perfections qui me manquent, & que je voudrois pourtant bien avoir, pour que vous m'estimassiez davantage.

ZALAIR.

Ce desir annonceroit-il ? Ah ! Zélisca . . .

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, ne pourriez-vous point vous en tenir à ce sentiment qui me fait tant de plaisir.

ZALAIR

Toute mon espérance est détruite. Ah ! Ciel ! quel moment choisissez-vous pour me défendre de vous adorer ? Vous m'accablez.

ZÉLISCA.

Zalaïr, je ne veux point vous affliger ; au contraire. Votre amour vous rend malheureux, & je voudrois bien que vous ne le fussiez point. Calmez-vous donc : vous ne donnez point du tout envie de partager votre état.

ZALAIR.

Vous en ignorez les charmes & le supplice ; & je ne fais moi-même, si les peines que j'éprouve sont au-dessus des plaisirs que je goûte. Mais, que dis-je ? Puis-je n'être pas le Prince le plus à plaindre ? Cet Oracle qui me désespere, peut-il changer en ma faveur ?

ZÉLISCA.

Jé n'y vois point d'apparence. Aussi, vous êtes bien imprudent d'avoir cédé tout ce pouvoir-là à votre frere.

ZALAIR.

Je puis mourir de la douleur de vous perdre ; mais je ne puis me repentir d'avoir cédé ces moyens de vous obtenir.

ZÉLISCA.

Vous voyez cependant quel avantage il donne à votre rival, & peut-être . . .

## S C E N E VII.

ZÉLISCA, ZALAIR, TUDILLA;

TUDILLA.

**P**ARDONNEZ, Madame, si je vous interromps ; mais ce désert est épouvantable ; je n'y peux plus tenir ; & le Prince a grand tort de vous y arrêter si long-tems.

Z É L I S C A.

Pourquoi donc ? Cette solitude n'est pas si affreuse.

T U D I L L A.

Ah ! Ciel ! elle me fait trembler. Le pauvre Hastir vous feroit pitié. Riche de tout ce qu'il croit avoir emporté du Palais de Félistor, il meurt de frayeur au pied d'un buisson ; il ne veut pas souffrir qu'on l'approche. Daignez, Seigneur ; nous conduire dans des lieux plus supportables ; & ce ne sont sûrement point ici ceux que l'Oracle a désignés pour déterminer le cœur de la Princesse.

Z É L I S C A.

Nous n'y pensons point, Zalaïr : elle a raison.

Z A L A I R.

Venez donc, Madame ; daignez me suivre dans des lieux plus dignes de vous. Quoique sans espérance de remplir les conditions de l'Oracle, je me croirois coupable, si je négligeois aucun des avantages que la Nature & ses agrémens peuvent fournir à mon amour.

A C T E III.



## A C T E I I I.



Le Théâtre représente une belle & riche campagne : c'est un avant-goût de la Vallée de Tempé ; on voit même sur un des côtés , dans le fond , la naissance d'une colline délicieuse , qui , à la fin de l'Acte , se découvre toute entière. Sur les côtés sont des tapis de verdure & des moissons de différentes sortes.

---

### S C E N E P R E M I E R E.

T U D I L L A , H A S T I R.

H A S T I R.



ON ; je m'en retourne au village. Les gros Monfieurs font trop traîtres ; je n'en veux pas tâter.

T U D I L L A.

Pourquoi t'en aller si vite ? Tu n'es pas encore assez riche, Félifor va revenir.

H A S T I R.

Et moi , je serois bien fâché de l'attendre.

T U D I L L A.

A qui en as-tu donc ? Depuis que cet animal - là a des diamants plein ses poches . . .

H A S T I R.

Eh ! non ; je n'en ai pus , puisqu'il faut te le dire : on m'a volé , on m'a ruiné , & pis encore , on s'est moqué de moi.

T U D I L L A.

Quoi ! tes pierreries , tes pieces d'or ? . . .

H A S T I R.

Tiens , vois ce qu'on m'a fourré à la place. Des cailloux d'un côté , des feuilles d'arbre de l'autre : ne me v'là-t-il pas bien riche , à st'heure ?

T U D I L L A.

Qui est-ce qui t'a joué ce tour-là ?

H A S T I R.

Je ne sçais pas comment ça s'est fait. Je n'ai vû personne ; j'ai eu beau tenir mes poches à deux mains ; on ne m'a pas approché , & si pourtant on m'a tout pris.

T U D I L L A.

Quoi ! tu n'as pû voir . . .

H A S T I R.

Eh ! non , te dis-je. Il faut bien que ce soit ce vilain forcier de Féliſor. C'étoit bien la peine qu'il me donât tout ça , pour me le reprendre ſus le pas de ſa porte

T U D I L L A.

Mais , vraiment ; il ne t'a rien repris C'est le retour de Zalaïr qui a dissipé l'enchantement : il t'a fait voir que ce que tu croyois des diamants , n'étoit en effet que des cailloux.

H A S T I R.

C'est donc Zalaïr qui m'a volé ?

T U D I L L A.

Point du tout ; il t'a fait voir la vérité.

H A S T I R.

Mais la vérité me ruine.

T U D I L L A.

Console-toi ; il te dédommagera de tout cela.

H A S T I R.

Et moi , je n'en crois rien. Zalaïr m'a volé les diamants de Félistor ; je gage que stici m'aura emporté les moutons de l'autre.

T U D I L L A.

Oh ! ce n'est pas de même. Et tu ne me parles pas de ta nouvelle maîtresse.

H A S T I R.

Laisse-moi en repos , je te prie.

T U D I L L A.

Pourquoi donc ? Félistor va la ramener.

H A S T I R.

Qu'il ne s'en avise pas.

T U D I L L A.

Il veut absolument te marier avec elle.

H A S T I R.

Qu'il aille marier tous les chats-huants de son pays. V'là donc comme on est dans ces châteaux de la Cour ! vous croyez épouser la pus jolie créature du Monde ; & , zeste , vous ne tenez pus qu'une chouette.

T U D I L L A , *riant.*

Ah , ah , ah , ah . . .

H A S T I B.

Ne te moques pas de moi , vois-tu !

T U D I L L A , *riant*

Ah , ah , ah ; je sçavois bien que tu serois trop heureux de revenir à moi.

H A S T I R.

Et que sçais-je , si tu n'es pas itou . . . une cigogne , toi ?

T U D I L L A :

Parle donc , animal . . . .

H A S T I R.

A quoi veux-tu que je m'y connoisse ?

T U D I L L A.

Patience , avec un peu de tems . . . .

H A S T I R.

Non ; je m'en retourne au village. Je verrai là . . . ce que je verrai. Ce que je mettrai dans mes poches , je le retrouverai , & je ne ferai pus l'amour à un hibou bâti en femme. V'là le Prince Zalaïr qui vient : il est bien bête de se donner tant de peine autour d'une petite Princesse , qui n'est peut-être qu'un papillon.

T U D I L L A.

Oh ! je ne te quitte pas comme cela. Je veux absolument te faire entendre raison.



## SCÈNE II.

ZÉLISCA, ZALAIR.

ZÉLISCA.

**N**ON, Seigneur, je ne vous écoute plus. Vos discours font sur moi un effet qui m'inquiète, & que je n'avois pas encore éprouvé; c'est du plaisir, c'est de la peine; je n'y conçois rien; mais je suis bien mécontente de mon état.

ZALAIR.

Rassurez-vous, Madame: la vûe de mon rival va bientôt dissiper le chagrin que mes plaintes excitent en vous.

ZÉLISCA.

Je vous assure que je suis beaucoup plus tranquille avec lui. Il ne se plaint jamais; tous ses empressements ne vont qu'à me plaire. Il est enchanté quand quelque chose m'amuse. Mais vous! Vous m'occupez, vous m'attachez à vos discours... Mais si Félicor vous ressembloit, je ne pourrois jamais regarder un instant toutes les beautés qu'il offre à mes yeux.

ZALAIR.

Que le prix qu'il en attend est digne d'envie! & que son retour....

## Z É L I S C A.

Son retour ! Croyez-vous que je le desire ? Est-ce pour m'entendre dire que non que vous m'en parlez ? En vérité , vous m'arrachez des paroles que je voudrois , pour toutes choses au monde , ne vous avoir pas dites.

## Z A L A I R.

Ne vous les reprochez point. Songez que vous me parlez pour la dernière fois , & que vous allez être pour toujours délivrée de mes importunités.

## Z É L I S C A.

Qui vous dit que vous m'importunez ? Si cela étoit , je n'aurois qu'à vous prier de me laisser seule , & je suis persuadée que vous m'obéiriez.

## Z A L A I R.

Oni , Madame , aux dépens de tous mes plaisirs.

## Z É L I S C A.

Mais , vous vous plaignez sans cesse ; où sont-ils donc vos plaisirs ?

## Z A L A I R.

A vous voir , belle Zélisca ; & , pour mon désespoir , le sort me force d'y renoncer , & de respecter désormais les asyles pompeux de mon rival.

## Z É L I S C A.

Et moi , je veux que vous détruissiez tout. Avec ses Palais & ses Fêtes ! je suis bien assez tranquille pour voir , & pour entendre tout cela !

## Z A L A I R.

Eh ! cet Oracle fatal ne l'a-t-il pas décidé ? Votre bonheur y est attaché.

## Z É L I S C A.

Mon bonheur ! je vous avoue que j'entends ce mot-là moins que jamais.

## Z A L A I R.

C'est ma mère qui l'a prononcé ; elle vous destine , sans doute , à la félicité la plus parfaite ; mes plaintes en retardent le moment , & mon cœur se le reproche : mais que dis-je ? à peine un instant me reste . . . Déjà mon rival se prépare . . . Adieu , belle Zélisca. Ce mot terrible déchire mon ame. Adieu , Princesse trop adorable ; soyez heureuse : ce sont-là tous mes desirs. Et , s'il se peut , conservez le souvenir d'un Prince infortuné , dont les vœux les plus ardens n'ont jamais eu d'autre objet que votre félicité.

## Z É L I S C A.

Ah ! grands Dieux ! je n'ai jamais été dans un état semblable. Quoi ! Zalaïr , vous ne voulez plus me voir ?

## Z A L A I R.

Ah ! juste Ciel !

## Z É L I S C A.

Vous voulez me quitter , Zalaïr ! & vous pensez que mon bonheur dépend de votre absence !

## Z A L A I R.

Eh ! quel autre motif assez puissant me forcerait à m'éloigner de vous ?

## Z É L I S C A.

Que ferez-vous , quand vous ne me verrez plus ?

Z A L A I R .

La douleur & le désespoir auront bien-tôt terminé des jours qui ne vous sont plus destinés.

Z É L I S C A .

Non , Prince , vous ne mourrez point. Et le remède à vos peines est heureusement en mon pouvoir.

Z A L A I R .

Quoi ! Madame , vos bontés . . .

Z É L I S C A .

Elles vous feroient inutiles. Zalaïr , il faut m'oublier.

Z A L A I R .

Eh ! le puis-je ? Mon amour feroit-il véritable , s'il pouvoit finir.

Z É L I S C A .

Ne parlons plus de votre amour. Cet instant éclaircira ma raison. L'Oracle de la Fée décide pour votre frere, & je dois rougir du trouble que vous excitez dans mon cœur. Apprenez quel est le don que votre mere m'a confié.

Z A L A I R .

Eh ! bien , Madame ? . . .

Z É L I S C A .

J'ai reçu d'elle pour une seule fois , le pouvoir d'éteindre l'amour dans un cœur.

Z A L A I R .

Et c'est sur moi , Madame , . . . que vous voulez employer ce pouvoir ?

## Z É L I S C A.

C'est à regret , je l'avoue ; votre amour sembloit mériter une autre récompense ; le Destin s'y oppose, & votre désespoir me fait tout craindre. . . Soyez donc...

## Z A L A I R.

Arrêtez ; ou vous avancez le moment fatal que vous voulez prévenir.

## Z É L I S C A.

Ah ! ne vous opposez point à mes efforts. Ne me laissez point réfléchir sur la grandeur du sacrifice que je fais. Mon cœur veut ignorer si ses peines seront moindres que les vôtres : mais vous ne mourrez point ; trop de pitié m'attache à vos jours. Zalaïr ; foyez. . . .

## Z A L A I R.

N'achevez pas , ou j'expire à vos yeux. Enflammez, déchirez mon cœur , mais n'exercez pas sur lui ce funeste pouvoir qui me fait trembler. Quoi ! Zélisca , ma chere Zélisca , ne seroit plus pour moi ce que les Dieux ont formé de plus adorable ! Un vuide affreux succéderoit dans mon cœur aux transports , aux desirs dont elle le remplit ! Plus cruelle que la mort , Zélisca elle-même voudroit arracher de ce cœur l'image la plus parfaite que l'Amour y puisse tracer ! Oh ! revenez d'un dessein si barbare ; mon amour est ma vie : le détruire , c'est plus que m'anéantir. Je mourrai , sans doute , du bonheur de mon rival ; ne m'ôtez pas du moins le bien inestimable de mourir en vous adorant.

## Z É L I S C A.

Juste Ciel ! d'où vient donc que ce refus m'enchan-  
te. Ah ! Zalair, en résistant au pouvoir que j'ai d'étein-  
dre un amour si parfait, vous m'ôtez la force de l'exer-  
cer sur moi-même.

Z A L A I R.

Quoi ! Madame, mes sentimens . . .

Z É L I S C A.

Ont tous passé dans mon cœur. Cet instant m'en  
instruit, & je ne veux point en différer l'aveu. Oui,  
Zalair, je sens, je reconnois cet amour dont vous  
m'avez tant de fois vanté la puissance. Oui, je l'éprou-  
vé ; lui seul étoit digne de remplir tous mes vœux. Ah !  
que de plaisirs vous me faites connoître ! Dût l'Orac-  
le m'accabler, c'est votre sort que je veux partager,  
c'est avec vous . . .

Z A L A I R.

Songez à tous les maux qui vous menacent.

Z É L I S C A.

Ils ne tomberont que sur moi ; & l'Oracle, en vous  
respectant, m'épargnera les plus sensibles de tous.

Z A L A I R.

Mâ chere Zélisca . . . Mais, ô Ciel ! c'en est fait,  
voici mon rival, & l'heure fatale est arrivée.



## SCÈNE III.

ZÉLISCA, FÉLISOR, ZALAIR.

FÉLISOR.

**D**EMEUREZ, Zalair ; je vous accorde un instant mais de grace que ce soit le dernier. Cessez de me disputer la Princesse. L'Oracle a prononcé contre vous ; perdez une espérance inutile , & laissez-moi remplir des conditions où tient son bonheur , puisque le Destin les interdit à votre foible puissance.

ZÉLISCA.

Écoutez-moi , Félisor. Il est tems de vous ouvrir mon ame toute entière. J'aime le Prince votre frere. Mon amour est aussi tendre que le sien est sincère. Renoncez donc vous-même aux avantages que l'Oracle vous donne , & ne me forcez point à braver tous les malheurs dont il me menace.

FÉLISOR.

Qu'entends-je ? Moi , vous céder , Madame ! Mon amour me le permet-il ? Dépend-il de moi de renoncer à vous ? Je frémis des maux que vous vous préparez. L'Oracle doit avoir son effet , & mon frere en est trop instruit pour vous laisser courir dans l'abîme de malheurs où son entêtement vous précipite.

## Z A L A I R.

Je le sens à regret, Zélisca ; je dois vous céder , & je vous cede ; mais ne craignez plus pour mes jours. Ils vous sont précieux , & je les conserve. Oui , je vivrai. Oui , je vous aimerai . . .

## Z É L I S C A.

Cher Prince ! vous me promettez de vivre , vous me promettez de m'aimer ! & moi , je jure devant Félifor de n'aimer que vous : de conserver , de chérir les sentimens que vous m'avez inspirés ; je vous permets , je vous ordonne de troubler sans cesse le repos de votre rival ; de détruire tous ces vains prestiges où l'on veut me faire trouver mon bonheur. Mais que dis-je ? Non, ce n'est point assez, je ne vous quitte plus, Zalair : conduisez-moi , cherchons la Fée votre mere ; c'est à ses pieds que je veux que ma tendresse éclate ; elle m'aime , elle y sera sensible , & ne souffrira point que ma main soit séparée de mon cœur.

Z A L A I R, *aux genoux de Zélisca.*

Ah ! Ciel ! à peine puis-je suffire à mon bonheur : ma chere Zélisca , je vous adore , & l'amant le plus passionné est en cet instant l'amant le plus heureux.

## Z É L I S C A.

Juste Ciel ! que vois-je ? Quel trait de lumière vient m'éclairer ? Je tremble , & je n'ose encore . . .

## Z A L A I R.

Belle Zélisca , quelle joie subite a passé dans vos yeux , & vient redoubler la mienne !



## ZÉLISCA.

Oui, je n'en doute plus. Mon cœur me l'annonce. L'Oracle est expliqué... Ah!... le spectacle le plus flatteur... c'est l'amour satisfait dans les yeux de ce qu'on aime.

## ZALAIR.

Ah! grands Dieux! se pourroit-il?... (On entend le bruit du tonnerre) Oui, mon bonheur est certain, & ce bruit favorable m'en assure.

## SCÈNE IV &amp; dernière.

ZÉLISCA, FÉLISOR, ZALAIR,  
TUDILLA, HASTIR.

## HASTIR.

**A** Moi, Monsieur Zalaïr, sauvez-moi la vie.

## ZALAIR.

Qu'as-tu donc?

## HASTIR.

Eh! j'ai vu le tonnerre clair comme je vous vois, & il n'y a pas un brin de nuage là-haut.

## ZÉLISCA, à Félisor.

Prince, le sort se déclare. Votre mere approuve mon bonheur & celui de votre frere: mais il ne seroit

point parfait, si vous le voyiez d'un œil jaloux. Je possède le don de bannir l'amour d'un cœur : c'est sur le vôtre que je dois l'exercer.

*Soyez libre ; Félicor ; cessez d'aimer Zélisca.*

Ces mots tous puissants operent , sans doute ; vous éprouvez les effets que votre mere a voulu y attacher ; & votre trouble se dissipe.

F É L I S O R.

Oui , Madame. Mon amour expire , & ma jalousie s'éteint avec lui. Soyez heureux ensemble. J'y consens & le desire. Je fais plus , & si mon pouvoir vous est utile , je vous en offre le partage.

Z É L I S C A.

Non ; de grace , Seigneur , n'alterez point ici la Nature. Elle enchante mes yeux , elle pénètre mon cœur ; & l'amour que ce cher Prince m'a inspiré par son unique secours , me la rend encore plus précieuse.

F É L I S O R.

Puisse votre amour se suffire à lui-même , & n'avoir jamais besoin de mes talents. Dégagé des fers de la belle Zélisca , je ne veux plus que des chaînes que je puisse rompre ; & qui , semblables aux merveilles de mon Art , puissent , comme elles , se former & se détruire au gré du caprice & du plaisir.

*( Il sort. )*

T U D I L L A , à Hastir.

Tu ne le suis point.

## H A S T I R.

J'en serois bien fâché ; tu m'as tout pardonné , & si Monsieur Zalaïr veut bien . . .

## Z A L A I R.

Sois tranquille. J'aurai soin de votre bonheur. Belle Zélisca , ces contrées , l'amour & le triomphe de la Nature ; semblent flatter vos regards ; une Fête plus touchante encore s'y prépare. C'est aujourd'hui que les habitans de ces heureux cantons couronnent le Berger le plus fidele , & la Bergere la plus tendre. Ce Spectacle est digne de vous ;

( Ils vont s'asseoir sur un des côtés  
du Théâtre. )

*C'étoit encore ici un de ces momens de Spectacle capable d'intéresser l'âme la plus immobile. Le fond du Théâtre où cette Fête fut représentée est terminé par trois arcades derriere lesquelles on avoit construit un arriere-Théâtre , presque moitié aussi grand que celui où se passoit la Scène ; on avoit profité avantageusement de cet enfoncement sur-tout pour la décoration & les lointains du second Acte. Dans ce moment du troisième, cet espace figuroit un coteau , le plus agréable ; le plus riant , le plus varié qu'on puisse imaginer dans la Nature. De petits ruisseaux le coupoient en serpentant ; des verdures émaillées de fleurs , des arbres fleuris , d'autres verdoyants , des buissons clairs & agréables en ornoient le site sans l'offusquer. En un*

mot , c'étoit le Printems dans son triomphe. Plus de douze mille bougies ou lampions éclairoient ce seul espace & y répandoient un jour tel que le Soleil peut le produire quand il parcourt un Ciel sans nuage ; mais ce qui rendoit ce Spectacle animé , c'étoit plus de cent vingt Bergers & Bergeres distribués par petits groupes sur tout le penchant de la colline , habillés du plus grand goût dans leur simplicité , tous en action ou dans des attitudes galantes ; les uns présentoient des fleurs à leurs Bergeres , d'autres ornoient réciproquement leurs houlettes , ou les échangeoient ; ceux-ci soupiroient à leurs genoux , ceux-là , appuyés contre des arbres ou se promenant , sembloient converser ou jouer du chalumeau.

Après quelques moments , les Musettes se faisoient entendre ; tout changeoit d'attitude , s'animoit sans confusion , & se mettoit en ordre.

Ils descendoient du côteau par differents contours qui les multiplioient encore ; les trumeaux des arcades en cachoient ou en rendoient successivement une partie. Au milieu de tous & séparés des autres , étoient un Berger & une Bergere , chacun une couronne à la main. Le Théâtre & la colline retentissoient d'une symphonie champêtre , sur laquelle les Bergers & les Bergeres dansoient à mesure qu'ils remplissoient le Théâtre : la plus grande partie chantoit ce qui suit , hommes & femmes alternativement ou tous ensemble.

INTERMEDE.

CHŒUR.

**C**HANTONS tous Daphnis & Thémire ;  
Chantons tous Thémire & Daphnis.

BERGERES.

Tous deux ont le prix  
Que leur cœur desire ;  
Ils sont unis ,

Leurs maux sont finis.

BERGERS.

Chantons tous Daphnis & Thémire.

BERIGERES.

Chantons tous Thémire & Daphnis.

TOUS.

Pour son aimable Thémire ;

Que Daphnis toujours soupire.

Rends , Amour , à jamais constants

Les plus heureux amants

De ton Empire.

BERGERES.

Chantons tous Daphnis & Thémire.

B E R G E R S.

Chantons tous Thémire &amp; Daphnis.

T O U S.

Chantons tous Daphnis, &amp;c.

*( Scène chantée du Berger & de la Bergere  
couronnés. )*

D A P H N I S.

Bergers qui chantez ma victoire ;

Vous allez couronner la plus sincère ardeur.

C'est mon amour qui fait ma gloire ;

C'est lui qui fera mon bonheur.

Mais de tous les amans soumis à son Empire ;

Pouvois-je n'être pas vainqueur ?

Bergers, j'adorois Thémire.

T H É M I R E.

Daphnis a sçu me charmer ;

C'est Daphnis que mon cœur préfère.

Dans nos hameaux, l'amant le plus digne de  
plaire,

Est toujours le Berger qui sçait le mieux aimer.

D A P H N I S.

Deviez-vous si long-tems éprouver ma confi-  
tance ?J'ai senti tous les traits de l'Amour en cour-  
roux.

THÉMIRE.

Ne me reprochez point vos tourments, mon  
silence ;

J'étois plus à plaindre que vous.

DAPHNIS.

Tout prouvoit votre indifférence.

THÉMIRE.

Interrogez les échos de ces bois.

Ils répètent encor l'aveu de ma tendresse ;

Sur ces ormeaux que Zéphire caresse ,

Mes serments sont écrits cent fois.

C'est le nom de Daphnis que ce ruisseau mur-  
mure :

De tout , dans la Nature ,

Mon amour empruntoit la voix.

Vous ignoriez une flâme si tendre ,

Vous à qui seul j'aurois voulu l'apprendre.

DAPHNIS.

Je ne puis vous offrir pour prix de tant d'ar-  
deur,

Que de sentir tout mon bonheur.

ENSEMBLE.

Thémire ,

Cher Daphnis, } je vous aime ;

Je vous aime.

Que ces mots sont charmants ,  
 Quand l'Amour lui-même  
 Les inspire aux amants !

Thémire ,  
 Cher Daphnis, } je vous aime ;

Unissons nos voix ,

Répétons cent fois ,

Je vous aime.

( On danse. )

( Et l'on couronne le Berger & la Bergère )

D A P H N I S.

Vous dont l'ame attachée aux frivoles honneurs  
 Croit asservir l'Amour, l'ignore, ou le méprise;  
 Vous n'en connoissez pas les plus cheres fa-  
 veurs :

C'est sur nous seuls qu'il les épuise.

T H É M I R E.

Touchés de la douceur de nos amusements ;  
 Un Prince, une Princesse honorent cette Fête.

Un nœud mutuel les arrête ;

C'est le même transport qui dicta leurs ser-  
 ments.

Aussi tendres que nous . . .

D A P H N I S.

Ils le font davantage ,

Si l'Amour remplit leurs momens.



Tout invite un Berger aux tendres sentimens ;  
Et quand il n'aime point, rien ne le dédom-  
mage.

Mais leur rang . . . .

THÉMIRE.

Hâtons-nous de leur rendre un hommage  
Qui dans ce jour n'est dû qu'aux plus parfaits  
amants.

( Le Berger & la Bergère vont présenter leurs  
[couronnes à Zalaïr & à Zélisca, qui figuroient  
Monsieur le Dauphin & Madame la Dauphine.] )

D U O.

DAPHNIS ET THÉMIRE :

L'éclat qui vous environne ,  
Est étranger dans ce séjour ;  
Nous honorons en vous l'Amour  
Et par nos mains il vous couronne.

( Le Chœur répète le Duo . )

( On danse . )

UNE BERGÈRE, *alternativement avec*  
*le Chœur,*

L'Amour, dans ces lieux,  
Couronne vos feux ;

Quelle gloire nouvelle !

Quel fort heureux !

Une ardeur si belle  
 Est pour jamais  
 Une image fidelle  
 Des amants parfaits:  
 Pour servir de modèle,  
 Vos cœurs sont faits.

L'Amour , dans ces lieux , &c.

[ On danse. ]

( Pendant cette danse , un Pasteur & une Pastourelle paroissent sur le haut de la montagne ; ils appellent leurs camarades , s'assemblent & descendent en sautant ; ce qui change tout le caractère du reste du Divertissement , qui , de tendre devient très-vif & très-gai. )

( Danse de Pastres. )

### C H Œ U R D E P A S T R E S .

Attirés sous ce feuillage  
 Par la tendresse de vos sons ,  
 Avec plaisir nous unissons  
 Et notre danse & nos hommages  
 A vos amoureuses chansons.

Grand Ballet général , coupé par plusieurs  
 Entrées particulières. )

## VAUDEVILLE.

I.

**L'**OR & l'éclat pompeux

Ici ne nous touchent guère ;

Dans cet asyle heureux

On ne songe qu'à plaire.

Notre bonheur ne part

Que d'une source pure ;

Notre amour est sans fard ;

Tout notre Art

N'est que la Nature.

I I.

Du Destin le plus doux ;

Chaque Berger est le maître ;

Un trésor est en nous

Pour qui sçait le connoître.

Le cœur est ce trésor ;

Que de biens il procure !

Voulez-vous voir encor

L'Age d'or ?

Suivez la Nature.

## I I I.

Vous qui feignez d'aimer ;  
 Et ne cherchez qu'à séduire ;  
 Croyez-vous nous charmer ?  
 Le cœur sçait nous instruire.  
 Le ferment , le regard ,  
 Chez vous tout est parjure :  
 Bien-tôt on voit le fard ;  
                   Jamais l'Art  
 Ne rend la Nature.

## I V.

Tandis que , dans nos bois ;  
 Nous goûtons un fort paisible ;  
 Le plus aimé des Rois  
 Est par-tout invincible.  
 Sa grandeur est sans fard ;  
 Sa valeur toujours sûre  
 Asservit le hazard ,  
                   Dompte l'Art ,  
 Soumet la Nature.

( Ce Divertissement est terminé par un Ballet général. )

Fin du Tome premier. 2



A MONSEIGNEUR  
DE MONTMORENCY  
LUXEMBOURG,

Duc de Luxembourg, de Montmorency  
& de Piney, Pair & premier Baron  
Chrétien de France, Chevalier des Ordres  
du Roi, Capitaine des Gardes du Corps  
de Sa Majesté, Lieutenant-Général de ses  
Armées, Gouverneur de la Province de  
Normandie, &c. &c.



ONSEIGNEUR,

*JE jöüis aujourd'hui du plus flâteur de  
tous vos bienfaits, vous me permettez de ren-  
dre ma reconnoissance publique. Quelle satis-  
faction pour moi de devoir mon bonheur au  
protecteur le plus estimable! quelle gloire d'oser  
le publier!*

A 2

Il est des formes sous lesquelles la fortune se seroit vainement présentée à moi ; il est des mains qu'elle auroit eu tort d'emprunter pour me distribuer ses faveurs ; en choisissant la vôtre, quel prix n'a-t-elle pas ajouté à ses bienfaits ?

La noblesse de votre nom aussi illustre, aussi ancien que la monarchie, l'éclat de vos dignités, l'autorité qu'elles vous donnent, tant de titres, tant d'emplois honorables, dont aucun n'est dû à la faveur, vous avoient dès longtems soumis mon esprit, vous avoient attiré tous mes respects. Mais, MONSEIGNEUR, la noblesse de votre ame au dessus de celle de votre nom, l'usage de cette autorité qui n'est entre vos mains qu'un exercice continuel d'humanité & de bienfaisance, votre sensibilité pour les malheureux, votre amour pour les Arts, tant d'autres qualités qui vous sont personnelles ont entraîné mon cœur, ont fixé tous mes sentimens. Oui, MONSEIGNEUR, je vous dois tout, & mon desespoir est de ne pouvoir exprimer combien j'aime à vous tout devoir.

Cet ouvrage même que vous me permettez de faire paroître sous votre nom, quels droits n'avez-vous pas sur lui !

En me faisant admettre à ces spectacles uniques auxquels le goût & la délicatesse présidoient, où tout ce qu'il y a de grand & d'illustre en France se plaisoit à contribuer aux délassemens d'un Maître adoré & si digne de l'être, votre puissante protection m'a transporté dans un monde que sans vous je n'aurois jamais pû connoître : c'est à la Cour, c'est dans ce monde nouveau pour moi, que j'ai pû étendre mes idées, épurer mon stile, & reconnoître en passant cette foule de différens caractères que des yeux plus clairvoyans que les miens auroient pénétré, & qu'un pinceau plus exercé auroit sçu peindre.

Si j'ai osé faire la critique de quelques-uns de ces caractères, j'avoüe sans flaterie qu'il me seroit beaucoup plus facile de faire l'éloge de beaucoup d'autres ; si sur ce théâtre on rencontre des vices & des ridicules, on y voit aussi

*des exemples sublimes de desintéressement , de probité , de toutes les vertus : combien de traits en pourrois-je citer ? Mais, MONSEIGNEUR, il en est auxquels il seroit trop aisé de vous reconnoître : on y verroit trop à découvert les motifs de cette estime , de cette considération universelle & constante dont vous y jouissez : on y verroit que je ne suis pas à beaucoup près le seul témoignage que vous faites le bien pour l'unique plaisir de le faire.*

*J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond & la reconnoissance la plus vive ,*

**MONSEIGNEUR ;**

**DE VOTRE GRANDEUR ;**

**\* Le très-humble & très-  
obéissant Serviteur  
DE LANOUE.**



*LA COQUETTE*  
*CORRIGÉE,*  
*COMÉDIE.*

---

# PERSONNAGES.

JULIE, *Jeune Veuve Coquette.*

ORPHISE, *Tante de Julie.*

LA PRESIDENTE, *Femme du monde.*

ROSETTE, *Suivante de Julie.*

LE MARQUIS.

LE VIEUX COMTE.

CLITANDRE.

ERASTE.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris dans un Salon commun  
aux appartements d'Orphise & de Julie.*

---

NOTA. J'ai vu souvent dans les Provinces beaucoup d'embaras, ou beaucoup de négligence dans la maniere de placer les Acteurs. Comme on fait à Paris beaucoup de réflexions sur cet article, qui souvent est de grande conséquence pour le jeu, je crois avoir trouvé un moyen bien simple de transporter dans l'imprimé cet arrangement tout fait. Au commencement de chaque Scène, j'ai toujours nommé le premier, celui qui doit être le plus proche de la Loge du Roi, & les autres successivement. Personne n'ignore que la Loge du Roi est toujours à la gauche des Acteurs.

*Les cédilles marquent les retranchemens qu'on a faits au Théâtre.*



**LA COQUETTE**  
**CORRIGÉE,**  
**COMEDIE.**

*5 a. en vers (1756)*

---

**ACTE PREMIER.**

**SCENE PREMIERE.**

**CLITANDRE, ORPHISE.**

**ORPHISE.**



H Clitandre c'est vous ! Ma joie en est  
extrême ;

Je devois envoyer chez vous ce matin même,

Je voulois vous parler.

A 7

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux  
De pouvoir deviner & remplir tous vos vœux.  
Mais , Madame , avant tout , dites-moi je vous prie  
Quel est le but , l'objet d'une plaisanterie  
Que l'on me fait , & dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ? moi , Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui vous. Notre amitié  
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :  
Lisez.

*Il donne un billet à Orphise qui regarde la signature ,  
& dit :*

» Julie ! Enfin mes projets réussissent.

*Billet.*

» Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre de  
» la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut qu'elle  
» ne m'ait fait confidence des sentimens qu'elle a pour  
» vous , & je prétends juger par moi-même si vous les  
» méritez : ainsi , Monsieur , préparez-vous à subir  
» l'examen le plus sévère ; & surtout faites provision  
» de bonnes raisons pour justifier à votre âge & votre  
» éloignement pour les nièces , & votre goût déterminé  
» pour les tantes. Julie.

ORPHISE *continue.*

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?  
Ce billet est très-clair.

C L I T A N D R E.

Vous riez, je le voi.

O R P H I S E.

Pourquoi donc ? Je n'osois avouer ma défaite ,  
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprète ;  
Je la remercierai.

C L I T A N D R E.

Cessez de plaisanter.

O R P H I S E.

Mon amitié pour vous ne sçauroit s'augmenter ,  
Clitandre ; j'aime en vous cet heureux caractère  
Qui vous rend à la fois agréable & sincere ;  
Cet esprit dont le ton plaît à tous les Etats ;  
Que la science éclaire , & ne surcharge pas ,  
Dont l'effor libre & pur parcourant chaque espace  
Badine avec justesse , & raisonne avec grace. . . .  
Ne m'interrompez pas.

C L I T A N D R E.

Madame , ce portrait

Me ressemble si peu. . . . .

O R P H I S E.

La vérité l'a fait.

Mais je sçai que votre ame est bien plus belle encore.

C L I T A N D R E.

Avec profusion votre main me décore :

Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit ,

C'est assez me flâter , je voudrois être instruit.  
Cette Lettre. . . . .

O R P H I S E.

Est l'effet de mon heureuse adresse :  
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

C L I T A N D R E.

Quoi , ce projet encor occupe votre esprit ?  
Votre nièce l'ignore , ou sans doute elle en rit.  
Mais pour l'exécuter quel rare stratagème ? . . .

O R P H I S E.

Il faut que vous l'aimiez.

C L I T A N D R E.

Moi , Julie !

O R P H I S E.

Oui vous-même.

Bien plus , je vous réponds du plus tendre retour.

C L I T A N D R E.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour ?

O R P H I S E.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde  
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde ;  
Je sçai qu'elle est coquette , & qu'à tout l'univers  
Sa vanité voudroit faire porter ses fers ,  
Envahir tous les cœurs , briller sans concurrence  
Défier enfin sa beauté qu'on encense.  
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur  
Je l'aime , & je voudrois assurer son bonheur.  
Quand son époux mourut , victime de mon zèle ,

Retraite , amis , maison , j'ai tout quitté pour elle :  
Je n'ai point revêtu l'air farouche & grondeur ,  
Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;  
Elle m'auroit trompée , elle m'auroit haïe :  
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie ;  
Sous ce titre , en tous lieux j'accompagne ses pas ,  
J'écarte les dangers , je prévien's les éclats ;  
Ne pouvant l'arrêter , je la suis : ma prudence  
Préside à sa conduite , en bannit l'indécence ;  
Et toujours occupée à régler ses desirs ,  
Je parois seulement partager ses plaisirs.

## C L I T A N D R E.

Je sçai jusqu'à quel point vous êtes estimable :  
Mais Julie après tout n'est point si condamnable ,  
Tout la porte au plaisir , sa fortune , son rang ;  
De ces brillans défauts son âge est le plus grand ;  
Et quoique du devoir elle étende la chaîne ,  
Elle résiste encor au torrent qui l'entraîne.  
Mais pesez vos desseins. Qui , moi la réformer ?  
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.  
Jè le sens à regret ; mais j'ose vous le dire ;  
Le moindre Petit-Maître obtiendra plus d'empire.

## O R P H I S E.

Non. Tous nos merveilleux près d'elle ont échoué ,  
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.  
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes.

Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes ;  
Mais en les soumettant elle échappe à leurs traits ,  
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc , Madame ,  
Qu'en voulant allumer une imprudente flâme  
Je pourrois le premier en être consumé.  
Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé ?  
Veuve & très-jeune encor , riche , spirituelle ,  
Fière de vingt talens , aimable autant que belle ,  
Mes yeux long temps fixés sur tant d'appas divers-  
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers ;  
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois , Clitandre ,  
Lorsqu'à tant de beauté vous craignez de vous rendre  
Ce n'est là qu'une excuse , un honnête détour.  
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :  
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne ;  
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne ;  
Vous pensez comme moi sur cet article-là.  
D'un danger si pressant de grace arrachons la.  
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère.  
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.



Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur  
Des desirs inquiets-d'obtenir ce bonheur ;  
Déjà depuis longtems ma raison en allarmes  
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :  
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin ,  
Je la fuis à regret , & l'admire de loin.  
Ainsi vous le voyez , l'épreuve est dangereuse.

O R P H I S E.

Elle vous aimera. Son sort est d'être heureuse.

C L I T A N D R E.

Je ris de vous entendre , & vous me ravissez  
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.  
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe ?

O R P H I S E.

Oh je vais vous le dire : écoutez-moi de grace.  
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir ,  
Je conduis mon projet sans vous en avertir.  
J'ai toujours remarqué que la grande folie ,  
Que le goût dominant de ma chere Julie ,  
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix ,  
Que d'affervir les cœurs soumis à d'autres loix.  
Un amant quel qu'il soit la trouvera rebelle ,  
Mais qu'il en aime une autre , il devient digne d'elle ;  
Et pour se l'attacher il n'est feintes , détours ,  
Ruses , dont son orgueil n'emprunte le secours.  
Elle attaque , on résiste ; elle presse , on lui cède ;

Mais un est-il soumis , un autre lui succède.  
 Pour fixer ses regards sur ce que vous valez ,  
 J'ai dit que vous aimiez ; mais que vos feux voilés  
 Remplissant tous les vœux d'une amante sincère ,  
 Couvroient votre bonheur des ombres du mystère ;  
 Que je la défois de troubler vos plaisirs  
 Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs ,  
 Et que votre conquête à ses yeux interdite  
 Supposoit dans une autre un plus rare mérite.  
 Son cœur a pris l'essor , & ses émotions  
 Ont d'abord éclaté par mille questions ;  
 J'ai feint de badiner ; l'atteinte étoit portée :  
 Lorsque vous paroissiez , je l'ai vûe agitée  
 Suivre partout vos yeux , peser tous vos discours ,  
 Chercher avidement l'objet de vos amours ,  
 Et toujours cependant employer tous ses charmes  
 Afin de vous forcer à lui rendre les armes.  
 D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient ,  
 Les siens en même-tems sur moi se confondoient :  
 A cent petits égards , votre amitié fidelle  
 Mille fois m'a donné l'avantage sur elle ;  
 Ses soupçons balançoient , ils se sont appuyés ,  
 Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

C L I T A N D R E.

Hé bien , si notre amour eût été véritable ,  
 Le moyen d'excuser ce trait abominable ?

O R P H I S E.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux ?

C L I T A N D R E.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.

Penferoit-elle à moi si sa maligne adresse

N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse.

A qui ? . . . Fort bien ; riez.

O R P H I S E.

Je ris de ce courroux :

Son caractère est-il une énigme pour vous ?

Sa fierté vous défie ; allons , entrez en lice ;

En vous faisant aimer confondez sa malice :

Entraînez , séduisez , humiliez son cœur ,

Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.

Quoi donc, vous balancez ! Quelles sont vos allarmes ?

Vous le sçavez , Julie étincelle de charmes ;

La nature a versé sur elle avec plaisir

Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir.

L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète ,

Mais qu'elle aime une fois , & la voilà parfaite :

Un véritable amour , au sein de la vertu

Va fixer pour jamais son cœur trop combattu :

Ces mêmes qualités qui causent notre flâme ,

Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.

De mille sots amours son cœur s'est garanti ;

Sans le vôtre comment peut-il être assorti ?

Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?  
Son sort est de plier sous un digne adversaire ,  
Et le mien est de voir heureux & réuni  
Ce que j'ai de plus cher , ma nièce & mon ami.

CLITANDRE.

Je cède , & vais tenter cette grande entreprise ;  
Mon penchant m'enhardit , votre espoir m'autorise.  
Mais pour me mettre au fait , quel est l'amant du jour ?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Erasme & son amour ?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse ; & ce choix ridicule  
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule ;  
Voyez-la , parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :

Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir , on vient , & je vous quitte.  
Adieu mon cher neveu.

CLITANDRE *seul.*

C'est aller un peu vite :

Il s'en faut que sa nièce & moi soyons d'accord,  
Allons sans nous flatter secondons son effort.

## SCÈNE II.

ERASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

**E**RASTE chez Julie ? Est-ce-là ta promesse ?  
Qu'y viens-tu faire, dis ?

ERASTE.

Abjurer ma foiblesse ;  
Du plus sanglant reproche accabler à tes yeux  
L'objet le plus perfide & le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ERASTE.

Qui, moi ? Je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ERASTE.

Oh ! Je te le proteste :

Ce n'est plus un amour masqué par le dépit  
Qui s'irrite, & s'apaise après un peu de bruit ;  
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :  
Je cours l'exécuter, & je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :  
Mais j'en augure mal puisque tu veux la voir ;

Qui gronde une volage est encore fidelle ,  
 Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle .  
 Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent .  
 Ton amour pour Julie éteint presqu'en naissant ,  
 Est encor ignoré de cette fille aimable ;  
 Ce secret revelé te rendroit plus coupable ;  
 Vas : je l'ai disposée à te bien recevoir .

ERASTE *tirant de sa poche une Lettre.*

Tiens ; reconnois Julie & le trait le plus noir .  
 Hier détestant Julie & sa flâme inconstante ,  
 Je me fais annoncer chez ta belle parente ;  
 Dans ses yeux où son ame étalloit sa candeur ;  
 Je lis en rougissant mon crime & son ardeur :  
 Je tombe à ses genoux muet & plein d'allarmes...  
 Je reçois mon pardon arrosé de ses larmes ;  
 Attendri , pénétré d'amour & de remords ;  
 Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;  
 Lucile s'y prêtoit , & sa bouche timide  
 Me traitoit de volage , & non pas de perfide...  
 C'est dans ce même instant qu'un demon envieux  
 M'accable , la détrompe , & l'insulte à mes yeux :

*Il donne le billet à Clitandre.*

CLITANDRE *lit.*

» De grace , Madame , débarrassez-moi d'Eraste .  
 » L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre  
 » amour propre sans flater le mien , & vous devriez

» prendre un peu plus de soin de conserver vos conquêtes ;  
 » il m'a menacée de retourner à vous ; soyez , je vous  
 » prie , assez généreuse , pour ne me le point renvoyer.

JULIE.

ERASTE.

Hé bien , que diras-tu.

CLITANDRE.

Que Julie est sincère :

Qu'il faut pour ton honneur l'oublier , & te taire.

ERASTE.

Me taire ! oh la coquette apprendra désormais

A respecter l'Amour , à le laisser en paix :

A voir d'autres beautés partager son empire ,

A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire :

Et je veux préserver de ses fers odieux

Cent crédules amants que séduiroient ses yeux.

Je l'attens. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène ,

Mes discours insultans auront bravé sa haine ,

Je cours dans vingt maisons , des plus vives couleurs

Peindre sa fausseté , ses travers , ses noirceurs ,

Et livrant au public l'esprit dont elle brille ,

J'imprime ses billets , & je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice , & pour moi j'y consens :

Les besoins du courroux sont des besoins pressans ;

Contente-les , mon cher ; quand tu seras tranquille

Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

E R A S T E.

Oh ! Lucile est trop bonne ; elle m'a deffendu  
De la voir , d'éclater , mais...

C L I T A N D R E.

Je l'avois prévû.

Resiste à ses conseils , vas , cours te satisfaire ,  
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

E R A S T E.

Je le voudrai demain , dans dix ans.

C L I T A N D R E.

Non , crois moi.

Réfléchis un moment , tu rougiras de toi.  
Que t'a donc fait Julie ? & pourquoi ta vengeance  
La veut-elle punir de ta propre imprudence ?  
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?  
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux ,  
Elle étoit dans ton cœur ; seul il fit l'injustice ,  
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.  
Ton dépit , ton courroux n'est encor qu'imprudent ,  
Il devient criminel si tu vas plus avant.  
Tu cherchas à lui plaire & tu plûs à Julie.  
Ne fut-ce que deux jours , elle fut ton amie ;  
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi  
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;  
Regards , billets , discours , signe de toute espee ,  
Du plus profond secret supposoient la promesse ;  
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier



Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier ;  
 Des devoirs de l'amant fois quitte, elle est volage.  
 Le secret en est un dont rien ne te dégage ;  
 Elle est femme, elle rompt de perfides liens,  
 Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.  
 Laissons le petit-maître, & l'impudent cynique  
 S'abreuver de scandale & vivre de critique,  
 Et sans frein, sans pudeur déchirer de leurs traits  
 Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;  
 Laissons cette vermine orgueilleuse & sans ame  
 Se parer des débris de l'honneur d'une femme :  
 Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,  
 L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

E R A S T E.

Mais enfin quand Julie....

C L I T A N D R E.

Hé ! finis. Ta colere

N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire,  
 Auprès d'une coquette il n'a pas réussi,  
 C'en est fait ; pour jamais son honneur est noirci.

E R A S T E.

Quoi ! tu n'approuves pas....

C L I T A N D R E.

J'admire ma bêtise

D'opposer des raisons à semblable sottise.  
 C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,  
 Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.

Une femme coquette ! ah ! bon dieu quel prodige !  
 Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ,  
 Et des belles surtout le scrupuleux troupeau  
 Va frémir , au récit d'un forfait si nouveau.

ERASTE.

Mais je prétens au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile ;

Elle t'aime , aime la ; la vengeance est facile.  
 Que tardes-tu , dis-moi ? Bientôt ton successeur...

ERASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ERASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui ; d'honneur.

Sa tante me l'a dit.

ERASTE.

Qui ! ce vieux militaire ,  
 Estimable , il est vrai , mais si peu fait pour plaire ?  
 Que depuis quatre mois le Marquis son neveu ,  
 Malgré tant de leçons à façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui , te dis-je.

ERASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?

C'est

C'est d'un mauvais plaissant la mauvaise coppie ;  
 Véridique , borné , par conséquent mutin ,  
 Qui voudra de l'amour. Oh ! parbleu , mon chagrin  
 Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre ,  
 Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

C L I T A N D R E.

Il paroît.

S C E N E I I I.

ERASTE, LE COMTE, CLITANDRE.

LE COMTE *embrassant Eraste.*

**H**É ! bon jour , mon très-cher.

ERASTE.

Quel transport ?

Il m'étouffe.

C L I T A N D R E.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ERASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi , ton rival ?

ERASTE.

Sans doute.

Il n'en conviendra pas , il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.

B

Tu railles ; mais crois-moi , dans mes jours libertins  
 Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins ,  
 Je sçavois les réduire ; & plus d'une Julie  
 De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

E R A S T E.

Bon ! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

L E C O M T E.

Mais Erasfe , à ton air moitié triste & moqueur ,  
 On diroit qu'un congé... mais de la bonne espece...

E R A S T E.

Il est vrai

L E C O M T E.

*bas.*

Bon. Julie a rempli sa promesse.

*haut.*

La perfide ! as-tu fait , dis-moi , bien du fracas ?  
 Hé bien ; conte-moi donc ton pitoyable cas :  
 Julie...

E R A S T E.

Oh ! s'il vous plaît , vous le sçauvez d'un autre :  
 Et vous-même bientôt nous conterez le votre.

L E C O M T E.

Le mien ! pauvre jeune homme ! il est désespéré.  
 Crois-moi ; c'est pour toujours que je suis adoré.

C L I T A N D R E.

Pour toujours ?

L E C O M T E.

Oui ; malgré votre surprise extrême ;  
 C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

C L I T A N D R E.

D'elle-même.

L E C O M T E.

Oui , vous-dis-je.

C L I T A N D R E.

Oh , oh , c'est tout de bon.

Erasle , qu'en dis-tu ?

E R A S T E.

Que Monsieur a raison ;  
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse ;  
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

L E C O M T E.

Comme on blame les gens que l'on ne connoît pas ;  
Sçavez-vous que Julie avec tous ses appas ,  
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette ?  
Rien qu'une écervelée ; oui , je vous le repette.  
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.  
Sa candeur , son bon sens égale ses attraits.  
Je l'entretins hier une heure en confidence ,  
Je fus , je l'avoueraï , charmé de sa prudence ,  
De sa sincérité , là . . . de sa bonne foi.  
Allez lui demander , elle m'estime , moi.  
Vous riez ? Oh ! parbleu , Messieurs de la jeunesse ,  
Vous irez faire ailleurs admirer votre espee.

## SCÈNE IV.

ERASTE, LE MARQUIS, LE COMTE,  
CLITANDRE.

LE MARQUIS.

**B**ON JOUR, mon oncle. Hé bien, nous avons réussi,  
Vous êtes en faveur; Eraste... Ah! te voici?  
Tu n'es plus à Julie, & j'ai rompu ta chaîne:  
Demain, le Président te cede Célimène,  
Nous avons hier au soir pris nos arrangements.

ERASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,  
Tu lui cedes Julie.

ERASTE.

Oh! de fort bonne grace,

LE MARQUIS.

Hé oui, mon cher, hé oui, c'est comme il faut agir,  
Regretter une femme! il en faudroit rougir.  
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?  
Une vous quitte? Hé bien, une autre vous console.  
On se convient? Tant mieux, entière liberté.  
On se déplaît? Bon soir; chacun de son côté,

E R A S T E.

Vos conseils sont fort bons , & j'en vais faire usage.  
Clitandre , je t'attens pour finir ton ouvrage.

C L I T A N D R E.

Une affaire m'arrête , & je veux l'achever.  
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

## S C E N E V.

LE MARQUIS, LE COMTE,  
CLITANDRE.

LE MARQUIS.

**C**Eci pour vous , mon oncle , est un exemple utile ,  
Quand votre tour viendra , soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point , entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Et mais...

Il faut bien que Julie un jour....

LE COMTE.

Et non , jamais.

Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise ,  
Encor faut-il qu'un jour....

LE COMTE.

Hé non , son ame est prise ,  
Son cœur fera constant , le tems le fera voir ,  
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.

*Il entre chez Julie.*

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS *riant.*

**L**Es Oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis , je suis sincere &

A la suite du choix que vous avez fait faire ,  
Je prévois pour Julie & vous quelqu'embaras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin , n'est-ce pas ?  
'Tant mieux , nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie ? ...

LE MARQUIS.

Hé ! qu'importe ?

Elle n'a point encor eu de scene un peu forte :  
Il la faut aguérir.



C L I T A N D R E.

Son éducation

Vous donne un peu de soin ?

L E M A R Q U I S.

Non. Sa vocation

L'emporte ; la nature en a fait un chef-d'œuvre ;  
C'est le meilleur esprit ! qui tracasse , manœuyre ,  
Médit , seme le trouble , aime à tout diviser ,  
Qui brouilleroit l'État , le tout pour s'amuser :  
De révolutions , de conquêtes avide  
Qui voudroit envahir tout l'empire de Cnide ;  
Son ame est toute à jour ; son cœur est un miroir ,  
D'où l'amour dispaeroit dès qu'il s'est laissé voir :  
Petit monstre charmant , lutin indéchiffable  
Qu'il faudroit étouffer , s'il n'étoit adorable :  
Qui blamant , approuvant , raisonnant au hazard ,  
Vous étonne , vous force à suivre son écart.  
Avant qu'il soit deux mois , & sous ma discipline ,  
De nos cercles brillants ce fera l'héroïne.

C L I T A N D R E.

Oui , c'est un bon sujet. Sans doute elle ira loin.  
Mais , dites-moi , quel est l'objet de votre soin ?  
De vous en faire aimer ?

L E M A R Q U I S.

L'idée est impayable.

Si de m'aimer deux jours je la croyois capable ,  
Je l'abandonnerois. J'ai des principes , moi ;

B iv

Mais solides , constants. Mon destin , mon emploi ,  
 C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse ,  
 Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse ,  
 Dont l'abus à l'amant donne en propriété  
 Un objet qui se doit à la société.

Mon étude d'abord , est d'armer une belle  
 Contre cent préjugés dont on les enforcé ;  
 Ces noms tant répétés de décence , de mœurs ,  
 En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs ;  
 Je les livre à la soif de briller & de plaire ;  
 Elles aiment le bruit , oh ! je leur en fais faire.  
 Une scène bruyante amène un autre éclat ,  
 Tantôt c'est un caprice , & tantôt un combat :  
 On noircit , on carrésse , on brouille , on raccommode ;  
 Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode ,  
 Toujours dans les plaisirs , on se fait une loi ,  
 De braver le public , & de vivre pour soi.

C L I T A N D R E.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres ;  
 Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres.

L E M A R Q U I S.

Il en faut convenir , & je suis effrayé  
 Des rapides succès dont mon zele est payé.

C L I T A N D R E.

Vous avez beau vanter votre art , votre système ,  
 Il n'est point infallible ; & Julie elle-même ,  
 Malgré son naturel , & malgré vos talens ,

N'est point parfaite encor.

L E M A R Q U I S.

Non : ses progrès sont lents.

Depuis un certain tems, certaine retenüe

Sur le dernier degré l'arrête suspendüe.

Pour atteinre au sommet il ne lui faut qu'un pas ;

Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.

Oh parbleu , nous verrons ; Chloé , Cécie , Hortense ,

Dont je vais l'entourer , vaincront sa résistance.

Je leur prête ce soir ma petite maison ;

Leur exemple mettra Julie à la raison :

Une femme , d'une autre aime à presser la course ,

Et c'est pour les former ma dernière ressource.

La voici.

## S C E N E V I I.

LE MARQUIS, JULIE, LE COMTE,  
CLITANDRE.

JULIE *entre en petite Maitresse , & regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*

*Au Comte qui lui donne la main :*

P OURQUOI non ? cela peut s'arranger,  
L E C O M T E.

Vous m'écrirez ?

B v

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS.

Vous sortez ?

JULIE.

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.

Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette,

J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah, Madame ! les miens

Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadème :

Comme elle est rayonnante !

JULIE.

*Au Marquis.*

Il suffit pour un jour.

Je suis presque à présent comme on faisoit l'amour

Au tems de mon ayeule. Adieu : je vais en Ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécille

Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer :

Dans la même monnoye, oh ! je vais la payer ;

Car je choisis exprès l'heure , l'instant propice ,  
Où seule... Enfin , je veux que Damon me maudisse.

L E M A R Q U I S.

Ils sont fort bien , dit-on ?

J U L I E.

Hé , oui , c'est le meilleur ;

Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.  
Je prétends les broüiller à ne se plus entendre.

L E M A R Q U I S.

Et mais oui ? Ce seroit un service à leur rendre.  
Damon en vérité devroit être confus ;  
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

L E C O M T E.

Mais dix jours ? C'est bien peu pourtant.

J U L I E.

Pour moi j'ignore  
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

L E C O M T E.

Ah Madame ! On se dit...

J U L I E *donne la main au Marquis & au Comte ,  
& fait une reverence à Clitandre.*

Mon cher Comte , entre nous ,  
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

C L I T A N D R E *seul.*

Avec quelle finesse elle a rendu le piège !  
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manège  
Opposer... Mais on vient.. C'est Rosette ; tant mieux.

B vj

SCÈNE VIII.

ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE.

**M**onsieur, par ordre exprès ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir

ROSETTE.

La réponse est jolie !

Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais . . .

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE *lui donnant un billet.*

Rends ce billet . . .

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.

Quelqu'esprit, quelque amour que vous puissiez y mettre,  
Tête à tête on dit mieux que ne dit une Lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit ;

Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit

A sans doute oublié sa véritable adresse ;

Mais il n'est pas pour moi ; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous , Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant ;

Je le sçai bien.

CLITANDRE.

Hé non.

ROSETTE.

Ciel , quel entêtement !

Je sçai son secret.

CLITANDRE.

Soit ; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous sçavez fort mal vivre , au moins , Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

R O S E T T E.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

C L I T A N D R E.

Une affaire me presse , & je ne puis tarder.

---

S C E N E IX.

R O S E T T E *seule.*

**O**UI ! C'est donc là le ton de ces gens raisonnables ? De ces gens qu'on estime ? Ah , qu'ils sont haïssables ! Quel accueil ! Par ma foi , les femmes n'ont pas tort Quand il s'en rencontre un , de le chasser d'abord. Heureusement l'espece en est rare , & nos belles Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles. Quel caprice à Julie aussi de s'adresser A ces gens , dont la tête est faite pour penser , Dont le cœur froidement réfléchit & médite ? C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite. Puisse-t-on accueillir de la même façon Toute femme qui veut tâter de la raison.







## A C T E I I.

S C E N E P R É M I È R E.  
J U L I E , R O S E T T E .

J U L I E .



A I S je n'y comprends rien. Quoi , tout de  
 bon ? Clitandre ,  
 Malgré mon ordre exprès n'a pas voulu  
 m'attendre ?

R O S E T T E .

Pour la première fois , non sans étonnement  
 Madame , j'ai vû fuir à cet ordre charmant.  
 Je l'ai souvent porté ; ma moindre récompense  
 Étoit de voir briller la joie & l'espérance ;  
 Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet :  
 Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net ,  
 Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Voici la Lettre..

JULIE.

Comment ?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue ?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.

Vous rougissez, je crois.

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle :

J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Citandre a de l'esprit ;

Il a cru me piquer en rendant cet écrit,

Il veut me voir venir. Oui da, cet artifice

Peut-être surprendroit un cœur encor novice ;

Mais il devroit me croire assez d'habileté

Pour m'honorer d'un piege un peu moins usité.

R O S E T T E.

Je ne vois là-dedans artifice ni piege.

Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

J U L I E.

Il ne m'aime point !

R O S E T T E.

Non.

J U L I E.

Mais y penses-tu bien ?

R O S E T T E.

Vous êtes adorable... oui. Mais il n'en voit rien.

Ignorez-vous ces goûts bornés & terre à terre ?

Plongez dans l'épaisseur de leur petite sphere,

Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,

Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :

A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.

Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage,

Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,

Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

J U L I E.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :

Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma tante.

R O S E T T E.

Ils s'aiment donc ?

J U L I E.

Tout juste.

R O S E T T E.

Ah ! quelle trahison !

Ils s'aiment sans votre ordre ?

J U L I E.

Oh ! j'en aurai raison.

R O S E T T E.

Quoi , tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle  
 Persécute en tous lieux , détruit l'amour fidelle ,  
 Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis  
 Vous divisez au loin , les cœurs les mieux unis ;  
 Quoi , dans votre maison , & sous vos yeux , Madame ,  
 Deux cœurs osent bruler d'une constante flâme ?  
 Armez-vous , combattez , courez les désunir ,  
 Oui , fût-ce votre mere , il faudroit la punir.

J U L I E.

Depuis un certain tems soit orgueil ou franchise ,  
 Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.  
 Fiere de son héros , elle m'a mille fois  
 Vanté , sans le nommer le prix de certains choix...  
 Que je faisois grand bruit tandis que d'autres charmes  
 Captivoient certains cœurs au dessus de mes armes...  
 Des bravades enfin , des défis. J'ai tant fait  
 Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet ;  
 C'est ce fameux Clitandre , ou je suis fort trompée :  
 Oh ! je la punirai de s'être émancipée  
 Ce jour même ses tons seront humiliés ,  
 Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

## R O S E T T E.

Tout comme il vous plaira ; mais les nièces prudentes  
Aiment bien mieux tromper, qu'humilier leurs Tantes.  
Consultez-vous ; tromper ... c'est un plaisir si doux !  
Mais je n'approuve pas le second entre nous.  
Clitandre est de ces gens , il a sçu m'en convaincre ,  
Qu'il n'est ni glorieux , ni facile de vaincre :  
Des préjugés , des tons qui vous sont inconnus...  
De la raison enfin , n'attendez rien de plus.

## J U L I E.

De la raison , dis-tu ? Peu de chose t'arrête.  
Ces héros de raison ont tous le cœur si-bête !  
Leur esprit , il est vrai , gendarmé contre nous  
Souvent brille aux dépens de nos airs , de nos goûts ;  
Nous dédaigne de loin. Sommes nous en présence ?  
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préférence , ...  
Notre juge bientôt réforme ses arrêts :  
On veut nous décider : on nous voit de plus près ,  
On nous voit ; ... vainement on résiste à sa chute ,  
Le cœur brule , tandis que la raison dispute.  
Clitandre par exemple , & bien je mets en fait  
Qu'il a secrètement lû dix fois mon billet :  
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise ,  
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise ,  
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux ,  
Mais un mot d'entretien le mêt à mes genoux.

R O S E T T E.

Puisque vous le voulez , tentez donc l'entreprise.  
Il doit être venu , sur les ordres d'Orphise.

J U L I E.

Bon , tu m'avertiras. Ma tante.... Ah ! la voici.

S C E N E II.

J U L I E , O R P H I S E.

O R P H I S E.

**M**A Nièce , comment donc , vous voilà seule ici !  
Vos sujets rassemblés & pleins d'impatience  
Murmurent hautement d'une si longue absence.  
Julie , allez regner. Un peuple tout entier  
Attend , & devant vous se vient humilier ;  
A son empressement ne soyez point rébelle ;  
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

J U L I E.

Mes triomphes sont beaux & nombreux , j'en conviens ;  
Mais mon aimable Tante aime à cacher les siens.  
Contente de regner sur un cœur sans partage ,  
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

O R P H I S E.

Comment donc ! sur un cœur , moi , je prétens regner ?

J U L I E.

Je voudrois le connoître , afin de l'épargner...  
 Car si j'allois lui plaire ? ... Allons en confidence ,  
 Dites ... J'ai mes raisons.

O R P H I S E.

Elle est folle , je pense ;  
 Vas , remplis l'univers de tes succès brillants ,  
 Étales ton esprit , ton sçavoir , tes talents ,  
 Si j'aimois , ma fierté te mettroit à pis faire ;  
 Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

J U L I E.

Ah ! vous me deffiez ! je ne répons de rien :  
 Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

O R P H I S E *seule.*

Je ris de sa menace , & son humeur trop vaine  
 Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarasse & l'entraîne,  
 J'ose tout esperer.

S C È N E I I I.

O R P H I S E , C L I T A N D R E ,

O R P H I S E.

**A**H ! Clitandre , c'est vous.  
 Tout semble concourir au succès le plus doux.  
 Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage :

On va pour vous gagner mettre tout en usage ;  
 Voyez-la ; profitez d'un instant si flatteur ,  
 Et de sens froid , sondez les chemins de son cœur.  
 Vous vous êtes conduit à merveille , Clitandre ;  
 Le renvoi du billet , le refus de l'attendre  
 Dont vous m'avez instruite , ont par leur nouveauté  
 Si puissamment surpris son esprit agité ,  
 Que fuyant de sa Cour la cohue ordinaire ,  
 Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire  
 Tenant avec Rosette un comité secret ,  
 Et sur ce que j'ai vû , vous en étiez l'objet.

## C L I T A N D R E.

Il n'est pas tems encor d'écouter l'espérance.  
 De grace affermissez plutôt ma résistance.  
 Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour ,  
 Est inconstant , perfide , incapable d'amour ;  
 Qui joignant contre moi les attraits à la ruse  
 Va rire , si j'échappe ; & me perd , s'il m'abuse.  
 Avec ces sentimens qu'il me faut inspirer ,  
 Assez de coups encor me restent à parer ;  
 J'y ferai de mon mieux , & j'ose bien vous dire  
 Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

## O R P H I S E.

Paix. J'apperçois Rosette.



## S C E N E I V.

ORPHISE , ROSETTE , CLITANDRE.

R O S E T T E *bas.***B** O N . Le voilà venu.

O R P H I S E .

Veux-tu me parler ?

R O S E T T E .

Moi ? non ; mais . . .

O R P H I S E .

Que cherches-tu ?

R O S E T T E .

Rien... Mais si vous vouliez , pour soulager Julie ,  
Madame , en ce moment joindre la compagnie ?  
Le cercle est fort nombreux.

O R P H I S E .

Il est selon son goût ,

Et sans moi d'ordinaire elle suffit à tout.

R O S E T T E .

Oui , mais dans un instant . . .

O R P H I S E .

Que fait-on ?

R O S E T T E .

Les parties ,

Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.  
 A l'ombre d'un faux jour, les belles par nos soins,  
 De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins :  
 Les laides au contraire en face des croifées  
 Aux jeunes étourdis font toutes opposées.  
 Les amants dos-à-dos aux deux bouts du Logis,  
 Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis :  
 Pour Madame, elle a pris après mainte Epigramme  
 Deux Seigneurs les mieux faits & la plus laide femme :  
 Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir.  
 Du magique reflet calculant le pouvoir,  
 Elle a si prudemment distribué les places,  
 Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,  
 Tandis que par l'effet du même arrangement  
 Elle est vûe & se voit dans tout l'appartement.

O R P H I S E.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

R O S E T T E à *Clitandre*.

Hé verra-t-on, Monsieur ?

C L I T A N D R E.

Voici quelque visite.

O R P H I S E.

Tant pis.

R O S E T T E.

Elle est pour nous.

SCENE

## SCÈNE V.

ORPHISE, ROSETTE, LE COMTE,  
CLITANDRE.

ROSETTE *au Comte.*

**V**ENEZ ; on vous attend.

LE COMTE *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend ; car dans un autre instant  
J'aurois à vous parler d'une affaire importante :  
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE *au Comte.*

Venez donc.

LE COMTE *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre. Serviteur.

*Il entre avec Rosette.*

ORPHISE,

Il ne jouïra pas long-tems de sa faveur !  
Je rentre aussi.

CLITANDRE *seul.*

Je tremble ; oh oui. Je suis sincère.  
Je connois le danger ; puiffai-je m'y soustraire !



## SCENE VI. \*

JULIE, CLITANDRE.

**M** A I S rien n'est si galant que votre procédé :  
 Ah qu'en un autre tems je vous aurois grondé !  
 Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.  
 Je dépens du moment , & celui-ci m'amuse ;  
 Car voulant vous parler , vous sçachant en ce lieu ,  
 A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.  
 Il est au desespoir ; je ris de la grimace  
 Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais de grace , pourquoi me nommer son rival ?  
 Il vous aime , dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame. . . ;

Jamais. . .

---

\* J'ai beaucoup retranché de cette scene après la première représentation ; mais tout le monde m'a conseillé de l'imprimer telle que j'en ai faite , les guillemets indiquent ce qu'on passe au Théâtre.

J U L I E *avec gaieté.*

Ah vous voulez déguiser votre flâme ?

Vous voulez m'adorer sans que j'en sçache rien ?

Hé cessez d'affecter ce modeste maintien.

Vous m'aimez, tout est dit. Hé bien, mon cher Clitandre,  
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

C L I T A N D R E *étonné.*

Tout est dit ? Permettez. . . .

J U L I E.

Allons, regardez-moi.

Je le veux.

C L I T A N D R E.

Volontiers.

J U L I E.

Et bien donc !

C L I T A N D R E.

Je vous voi.

J U L I E.

Est-ce tout ?

C L I T A N D R E.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

J U L I E.

Fort bien : continuez.

C L I T A N D R E *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

J U L I E,  *toujours gaiement.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.  
Vous m'aimerez, Monsieur ; vos soins sont superflus.

C ij.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien fera la récompense ?

JULIE *minaudant*.

Mais vous pouvez compter. . .

CLITANDRE.

Oui, sur votre confiance ;

Je le sçai. Répondez de grace à votre tour.

Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sçache ,

Quelle idée à ce mot , parmi vous , on attache ;

Car vous le présentez ici sous un aspect ,

D'une aisance , d'un ton , qui m'est un peu suspect :

Et je ne voudrois pas , joignant mon cœur au vôtre ,

Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment , en est-il deux ? Il est je crois par tout

Tel que nous le sentons : *consonnance* de goût ,

Union d'agrémens , habitude amusante

Qu'un caprice détruit , &amp; qu'un coup d'œil enfante :

Le ressort , le lien de la société ,

Qui d'objets en objets voltige en liberté ,

Qui pour briller au jour a quitté les ruelles ,

Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses aîles.

C L I T A N D R E.

Je meurs , si j'entends rien à tout ce jargon là.

J U L I E.

Et mais. . .

C L I T A N D R E.

Quoi , vous croyez que l'amour soit cela ?

J U L I E.

Oui vraiment ; aujourd'hui l'on n'en connoit point  
d'autre :Arrangeons-nous pourtant ; voyons quel est le vôtre ?  
Détaillez-moi. . .

C L I T A N D R E.

Le mien toujours mal défini

Se dérobe au discours , ne peut qu'être senti ;  
Et sans vous offenser , je présume , Madame ,  
Qu'il est rare entre vous , car il lui faut une ame.

J U L I E.

Ah vous m'allez vanter cet être suranné ,  
De misteres , de pleurs , d'ennuis environné :  
» Cette maussade erreur des cœurs pusillanimes ,  
» Qui mettoit l'inconstance & l'art au rang des crimes ;  
» Qui nous forçoit jadis , par ses austeres loix ,  
» A regner sur un seul , à n'aimer qu'une fois :  
Ce tiran des plaisirs de nos antiques belles ,  
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.Tout ce vieux protocole est banni sans retour :  
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour :

C iij

» Ses flèches , autrefois pesantes , meurtrières ,  
 » Il les rompt , les divise , & les rend plus légères ,  
 » Il ne pénètre plus , il effleure le cœur ;  
 » Ce qu'il mettoit de feu pour nourrir une ardeur ,  
 » Lui suffit aujourd'hui pour en allumer trente :  
 » Ce qu'arrachotent les pleurs , le plaisir le présente :  
 » Billets , aveux , portrait , tout suit dans un matin ,  
 » Le lieu du rendez vous est un bal , un festin ;  
 Clitandre , croyez-moi , suivez cette methode  
 Elle est plus usitée , & beaucoup plus commode.

C L I T A N D R E .

Non , cela ne se peut.

J U L I E .

Quel air humilié !

Vous vous rendez enfin ?

C L I T A N D R E *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

J U L I E .

Qui , moi ? faire pitié !

C L I T A N D R E .

Oui , d'honneur.

J U L I E .

Mais Clitandre ,

A la compassion je vous trouve un peu tendre.  
 Sans trop d'orgueil , j'ai crû jusques à ce moment ,  
 N'inspirer point encor ce triste sentiment.



## C L I T A N D R E.

Et moi c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre ;  
 Car enfin , ce bonheur que vous venez de peindre ,  
 Examinez sa source & pesez sa valeur ;  
 Il est dans votre tête & non dans votre cœur.

» Oui , ces empressements , cette ardeur pétulante ,  
 » Qui d'objets en objets , vous chasse , vous  
 » tourmente ,  
 » Ces agitations , ce fracas , ces efforts ,  
 » Où tous vos sens entiers se jettent au dehors ;  
 » N'est d'un esprit mal sain qu'une fièvre inquiète  
 » Toujours plus altérée , & jamais satisfaite ;  
 » Dans cette soif , votre ame avide de plaisirs ,  
 » Par-delà leur séjour élance ses desirs.

Dans la foule & le bruit , une bouillante yvresse ,  
 De l'erreur à l'excès , guide votre jeunesse ,  
 Au milieu des travers , des écarts , des éclats ,  
 Vous cherchez les plaisirs , les plaisirs n'y sont pas.  
 Pourquoi courir si loin ? L'indulgente Nature  
 Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;  
 Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur ,  
 Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

## J U L I E.

Mais vraiment il raisonne ! A merveille, Clitandre ,  
 A vos discours pourtant je ne sçaurois me rendre ;

Car enfin ces plaisirs à moi , me semblent doux ,  
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi tant pis pour vous.

JULIE.

Ah ! grace pour celui de briller & de plaire ;  
Tout autant que la vie il nous est nécessaire ;  
Et j'aimerois autant me passer de beauté ,  
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.  
Là , descendez un peu dans le cœur d'une femme ,  
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame ,  
Quand d'un cercle brillant , les vœux & les regards ;  
Sur elle concentrés tombent de toutes parts.  
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance ,  
Elle verse l'amour , le dépit , l'espérance ;  
Elle parle , l'éloge aussi-tôt retentit ;  
Elle jette un coup d'œil ? on espère , on pâlit ;  
Autour d'elle à son gré , tout s'émeut , tout s'arrête ;  
Elle forme un orage , ou calme une tempête.  
De mille passions elle excite les flots ,  
Tous les cœurs sont troublés , le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos ? l'aimable perspective  
Que vous nous présentez ! Quoi, l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh ! vous ne passez rien. Allez-vous quereller ?

Je dis que c'est pour nous un besoin de briller. \*

C L I T A N D R E.

- » Oui , votre vanité doit être bien contente  
 » Des cœurs que le hasard ou l'espoir lui présente ;  
 » Un mot de vérité. Sur quels sujets s'étend  
 « Cet Empire absolu que vous nous vantez tant ?  
 » Sur un tas d'étourdis , sur de minces espèces  
 » Que signale l'abus du rang ou des richesses ;  
 » Qui parlant , agissant toujours hors de propos  
 » Font rougir de pitié leurs flatteurs les plus fots ;  
 » Qui de leur faible instinct tourmentent l'étincelle ,  
 » Pour rendre , ou se prêter quelque noirceur nouvelle.  
 » Sur d'autres dont l'esprit téméraire & pervers ,  
 » S'occupe à vous gâter , à nourrir vos travers ,  
 » Vous font rapidement abjurer la décence ,

\* Au Théâtre on passe ce morceau , & l'on dit :

C L I T A N D R E.

Brillez donc , j'y consens , & laissez-moi , Madame ,  
 Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre ame ,  
 Moins d'éclat , plus d'amour , un peu de bonne foi ,  
 Des appas , des vertus , ç'en est assez pour moi.

J U L I E.

Mais on peut , parmi nous rencontrer ce modele , &c.

C v

- » Du nom de liberté décorent la licence ,  
 » Et du plus rare objet ne sont jamais épris ,  
 » Qu'après qu'ils l'ont rendu digne de leurs mépris ;  
 » Qui las de tout , toujours dupes de leurs caprices ,  
 » Baillent d'ennui parmi tous leurs plaisirs factices.  
 » Quand de tels demi-Dieux encensent vos autels ,  
 » Que doit vous importer le reste des mortels ?  
 » Laissez - moi donc chercher sans briguer mon  
 ,, hommage ,  
 » Des cœurs & des plaisirs qui soient à mon usage.  
 » Moins d'éclat , plus d'amour , un peu de bonne foi,  
 » Des appas , des vertus , ç'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous de l'amour ?

JULIE.

Oui , la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends ; de cet amour voltigeant , cavalier ;  
 Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.  
 Non , j'ai le goût vulgaire , & cet amour , Madame ;  
 Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.  
 De vos doctes leçons je ne puis essayer ;  
 En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.  
 Je hais autant que vous , la fadeur Pastorale ;  
 Mais je hais encor plus le bruit & le scandale ;

L'honnête me suffit , & dût-on me blamer ,  
J'estime ce que j'aime , où je cesse d'aimer.

JULIE.

» Comment , nous voyez-vous renoncer à l'estime ?

CLITANDRE.

» On ne sçait trop chez vous ce que ce mot exprime.

» On vous voit estimer des gens dont , entre nous ,

» On ne fait pas grand cas autre part que chez vous.

JULIE.

Vous voulez me piquer , je ne prens point le change ;  
J'ai mon projet en tête , & rien ne me dérange.

Voyons-nous plus souvent ; vous êtes fait pour nous ;  
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

## SCÈNE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS, JULIE,  
CLITANDRE.

LE COMTE *les surprend.*

**P**ARBLEU , je m'en doutois.

JULIE *riant.*

Quoi , tout de bon , cher Comte ?

LE COMTE.

Cher Comte ! déloyale ! ah ! rougissez de honte.

JULIE.

Moi , rougir ?

LE MARQUIS.

Hé bien donc , mon Oncle , qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi , déjà de l'aigreur , du courroux ?

LE COMTE.

Oui , ventrebleu.

LE MARQUIS.

Mon oncle ? ....

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaîse ;

Mon neveu ; laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Hé ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt sur son billet

J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle :

*Cher Comte ; je reviens , prenez mon jeu , dit-elle.*

Je le prens comme un sot , & pendant ce tems là ,

On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.

LE MARQUIS *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui , morbleu.

LE MARQUIS *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

L E C O M T E.

Peste l'impertinent.

L E M A R Q U I S.

Oui , vous dis-je , admirable ,  
Charmant , délicieux.

L E C O M T E.

Au diable l'étourdi.

L E M A R Q U I S.

Mon oncle , votre affaire est terminée ici :  
Allons , modestement , prenez congé.

L E C O M T E.

J'enrage ,

Et je me vangerai d'un si sanglant outrage.

L E M A R Q U I S.

» Hé bien oui , vangez-vous. Tenez , à l'Opera  
» Cidalife m'attend ; mon oncle , prenez-la ,  
» Je vous la cede. Hier Dorimon l'a quittée :  
» Vîte , n'attendez pas qu'elle soit arrêtée ,  
» Elle est diablement vive ; un instant entre nous  
» Vous perdez votre rang.

L E C O M T E.

» Morbleu , gardez pour vous  
» Vos amours d'un moment, vos conquêtes brillantes ,  
» Les cœurs & les noirceurs de vos extravagantes :

Toujours en l'air , toujours trahissants & trahis ,  
Faites un monde à part , & foyez le mépris  
De tout le genre humain. Le cœur d'une Coquette  
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

---

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

SA colere est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti ,

D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez , Julie , à me surprendre ,  
En moins d'un jour, Erasme, & mon Oncle & Clitandre ?  
C'est aller au plus grand. Mais Clitandre , entre nous ,  
Est trop neuf dans le monde , & peu digne de vous.  
Je veux le présenter à notre Présidente ;  
Après , votre union sera bien plus décente.



JULIE.

Laissez-là vos projets : Monsieur est occupé ;  
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé.  
Il soupire , il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle

Qui sans doute l'attend. Venez , amant fidelle.

CLITANDRE.

Non , je ne puis....

JULIE.

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame , en ce moment....

JULIE.

Suivez-moi. Je le veux.

*Clitandre lui donne la main.*

*Fin du Seconde Acte.*





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.  
CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

**E** H ! bien , mon cher Clitandre , est-ce en  
vain que j'espère ?  
Et ma Julie encor peut elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame , trouvez bon que fuyant à propos ,  
Je ne m'expose plus à perdre mon repos :  
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage ,  
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage !

ORPHISE.

Clitandre , vous rêvez.

CLITANDRE.

Non , c'est la vérité.  
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

## O R P H I S E.

Quoi donc , l'aimeriez-vous ?

C L I T A N D R E.

Je ne sçai , mais , Madame ;  
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.  
Le dangereux objet ! & quelle habileté  
A mesurer l'effort à la difficulté !  
Son manége attrayant vous tourne , vous épie ,  
Applaudit quelquefois , plus souvent contrarie :  
Elle vous fuit , vous cherche , & s'apaise , & s'aigrit ,  
Sans relâche elle occupe & le cœur & l'esprit ;  
Unissant avec art le dépit , la tendresse ,  
Sa bouche vous maltraite , & son œil vous carresse.  
Vous la voyez souvent par un détour adroit  
Rire dans la fureur , s'irriter de sang froid ;  
Maitresse du moment , tantôt brillante & vive ;  
Elle enchante , ravit ; tantôt douce & naïve ,  
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment :  
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement ;  
En passant par ses yeux la noirceur , l'imposture ,  
Preignent l'expression de la simple nature ;  
Oui , Madame , vingt fois j'ai pris pour vérité  
Ce qui n'étoit qu'un jeu , qu'un amour imité ;  
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude  
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude ,  
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé ,  
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

## O R P H I S E.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;  
 Elle s'est présentée avec toutes ses armes,  
 Elle vous a traité comme un digne ennemi :  
 Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.  
 Oii vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,  
 Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature;  
 Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups.  
 Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;  
 Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colere  
 N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.  
 Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,  
 Supposez la sensible, & tout est expliqué.

## C L I T A N D R E.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie.  
 Souffrez que prudemment je quitte la partie.

## O R P H I S E.

Clitandre, encore un coup, fiez vous-en à moi,  
 Son penchant se déclare; & c'est de bonne foi  
 Que je la garantis vaincue, humiliée.  
 Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!  
 A-t-elle pû cacher ses mouvements confus?  
 Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?  
 Quand de vos entretiens j'abregeois l'intervale,  
 N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?  
 Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,

Son dépit à mes yeux s'est-il pû démentir ?  
De notre tête à tête à présent inquiète ,  
Elle hâte son monde , & presse la retraite ;  
Un instant va la voir arriver sur nos pas :  
Qu'est-ce que de l'amour si cela n'en est pas ?  
Allons , que mon espoir , Clitandre , vous ranime.

## C L I T A N D R E.

De ce frivole espoir serois-je la victime ?  
La fuir , il n'est plus tems. Ah ! que n'ai-je évité  
Ce cruel embarras où vous m'avez jetté ?  
Aidez moi donc du moins.

## O R P H I S E.

C'est à quoi je m'apprête ;  
Tourmentez bien son cœur , j'attaquerai sa tête :  
Servons-nous de son art ; en butte à nos complots ,  
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.  
Critiquez , exigez , fatiguez sa souplesse ;  
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse ,  
C'est un puissant mobile ; & son cœur est à nous ,  
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.  
La voici , commençons.



SCÈNE II.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE *feignant beaucoup d'embarras.*

**C**OMMENT, c'est vous, ma Nièce ?  
J'ai cru que ... jusqu'au soir... la foule qui vous presse...  
S'est bien vite écoulée !

JULIE *riant à moitié.*

Ah ! ma Tante ! en ces lieux  
Vous ne m'attendiez pas sitôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma Nièce ? ... Pourquoi ? ... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Hé oui ; vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre ;  
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté  
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté.  
Prenez-y garde au moins , & ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon , bon , tous ces discours sont des bruits téméraires :  
J'estime fort Clitandre , & tu le sçais fort bien.  
Heureuse , qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment c'est un trésor.

ORPHISE *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie.

Pour l'amour de ta Tante, aime-le, je t'en prie.

*Elle sort.*

### SCÈNE III.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

**P**OUR l'amour de ma Tante, il faut donc vous aimer ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer,

Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre

A quelle occasion cet ordre m'est donné ?

Il seroit trop plaifant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné ? ... Quoi, Madame ?

JULIE.

Oh ! la divine Orphise,

Ou je me trompe fort, va faire une sottise.

Ses amis devroient bien lui faire envifager  
Qu'à fon âge, il eft tard de vouloir s'engager.

C L I T A N D R E.

Mais elle eft jeune encor.

J U L I E.

Oui , oui , pour une Tante.

Mais fous un nouveau joug plier en imprudente ? ....  
Car vous en conviendrez , chaque jour déformais  
Impitoyablement va ternir fes attraits.

» A fon âge le tems chaque jour accumule  
» Des dégats qu'une femme envain fe diffimule.  
» Tantôt c'eft d'un bel œil l'éclat qui s'obscurcit ;  
» Une taille bientôt que l'embonpoint détruit ,  
» Un foudre aujourd'hui qui fe change en grimace ;  
» Demain , un agrément qu'un air pefant remplace ,  
» Des graces , qui bientôt n'ont nul contemporain ,  
» Et des prétentions qui vont toujours leur train ;  
Pour moi , je l'avoueraï , je tremble pour Orphife.

C L I T A N D R E.

Il eft peu de beautés que le tems ne détruife

Je le fçai : cependant en honnête mari

J'ai mon fyftême , moi : fyftême affez hardi ,

J'en conviens. Par exemple , Orphife eft fort aimable ,

Et le fera longtems ; car elle eft eftimable.

Elle n'a jamais cru que le feul agrément

De l'amour d'un mari dût être l'aliment ;

Belle , mais fans orgueil , à d'autres foins livrée ;



A cesser d'être jeune elle s'est préparée.  
 Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,  
 Et pour son caractère elle a pris la douceur.  
 Elle a de son esprit étendu les lumieres.  
 Elle a même accueilli des vertus roturières,  
 L'égalité d'humeur, la modeste bonté,  
 L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !  
 Après un certain tems, que l'hymen nous éprouve.  
 La beauté perd ; dit-on ; tout cela se retrouve :  
 Les maris aiment mieux, ils m'en font tous témoins,  
 Une vertu de plus ; & deux graces de moins.

J U L I E.

Etre jeune ? ... Etre belle ? ... Oui, c'est un double crime  
 Dont...

C L I T A N D R E.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.  
 La beauté de tout tems soumit tout à ses loix,  
 Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;  
 Mais sans lui disputer son suprême avantage,  
 A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

J U L I E.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !  
 Mais pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler ?

C L I T A N D R E.

A vous, Madame.

J U L I E.

A moi ? Le compliment m'honore ;

Mais dans un autre tems , il eût mieux fait , d'éclorc ;  
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit bleffer ;  
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ;  
Soit.

JULIE.

Avec ces façons , aspirez-vous à plaire ?  
Vous auriez très grand tort. La contradiction ,  
L'esprit guindé , l'humeur font mon aversion ;  
Et c'est tout ce qu'en vous , Monsieur , j'ai vû paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillé.

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatiser !

CLITANDRE.

Moi ? Vous vous amusez , j'en prends ma part.

JULIE.

Courage.  
Vous m'indignez , au moins : votre air , votre langage  
Tout conspire , Monsieur , je vous le dis tout net ,

*minaudant.*

A vous faire hair , ... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

## C L I T A N D R E.

Bon , ce n'est rien encor ; & si jamais , Madame ,  
 Vous aviez le malheur de captiver mon ame ,  
 Vous effuyeriez vraiment bien d'autres vérités.  
 Mon esprit est paitri de contrariétés ,  
 Je vous en avertis ; ce qu'en vous on admire  
 Seroit précisément l'objet de ma satire ;  
 Si votre façon d'être en ce moment vous plaît ,  
 Croyez-moi , but à but , restons sans intérêt.

## J U L I E.

Hé quoi ; ma façon d'être est donc bien haïssable ?

C L I T A N D R E *d'un-ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;  
 Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.  
 Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis :  
 Vous-même de nos cœurs armez la résistance ,  
 Et de vos propres mains bornez votre puissance  
 De la nature en vous deffiguez les traits ,  
 D'un attirail sans fin , surchargez les attraits :  
 Du bon sens , du plaisir , conjurez la défaite :  
 Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;  
 C'est fort bien fait à vous , je dois le souhaiter ,  
 Et quel cœur sans cela pourroit vous résister ?

J U L I E *embarrassée & sérieuse.*

Quoi , sérieusement ; vous me trouvez à plaindre ?

C L I T A N D R E.

Très-sérieusement. Incapable de feindre ,

D

J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts  
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE *plus gaie.*

Pour devenir aimable , hé bien ; que faut-il faire ?

CLITANDRE.

Vous me le demandez ? Vous n'êtes pas sincère.

Le cœur vous le dirait si vous l'écoutez bien.

Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non , je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire ,

C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

*Le Marquis les écoute.*

CLITANDRE.

Moi seul ?

JULIE.

Affurément ; ce que vous m'avez dit

Me frappe ; & je prétens en faire mon profit.

CLITANDRE *à demi rendu.*

Pensez-vous tout cela ?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE *avec émotion.*

Ah ! traitresse ,

Vous voilà.

JULIE *très tendrement.*

Qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur ,

Ce ton...

J U L I E.

Que sçavez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE *hésitant.*

Je sçai que ... contre vous il est bon d'être en garde.

*Le Marquis éclatte de rire.*

## S C E N E I V.

CLITANDRE, JULIE, LE MARQUIS.

J U L I E *étonnée.***Q**UE faites-vous donc là , Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Je vous regarde ,

J'écoute, & j'applaudis. Hé bien; (*à Clit.*) tu conviendras

Qu'on ne peut mieux jouïr ce que l'on ne sent pas.

C'est pousser le talent jusques à l'excellence.

Quel air de sentiment , de vérité , d'aisance ?

Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur ,

C'en étoit fait , Clitandre , elle emportoit ton cœur.

*à Julie.*

Parbleu , vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

J U L I E *à demi déconcertée , & finissant par rire.*

Ne me louez point tant ; cela me déconcerte.

J'étois en train d'aimer ; cela se gâgne au moins.

D ij

CLITANDRE.

Et vous ne sçavez plus aimer devant témoins.

JULIE *minaudant*.

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire ?

(à *Clit.*) Tiens , de sa fausseté ne sois pas le martyr ;  
 Habitude , & rien plus. Et sa bouche , & ses yeux  
 N'ont jamais sçu que dire ,  *aimez-moi , je le veux*.  
 C'est chez elle un ressort , un jeu dont la détente  
 S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est sçavante.

LE MARQUIS.

Et juste , qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous , Marquis ;  
 Convient-il que par vous mes secrets soient trahis  
 Quoi , si j'ai des raisons pour engager Clitandre ?  
 S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.

Écoutez-moi tous deux ; toi , Clitandre , surtout ;  
 Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit & du goût ,  
 Si mon expérience ici ne te seconde ,  
 Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde :  
 Posons le fait. Julie , après t'avoir joié ,

Te livrera par tout comme un homme échoüé ;  
 Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;  
 Et qui voudra , dis-moi , ressusciter ta gloire ?  
 Quelle femme osera subir ton deshonneur ,  
 Et partager ta honte en recevant ton cœur ?  
 Tu n'en trouveras point , je te le dis d'avance.  
 Ceci , comme tu vois , est de grande importance.  
 Julie est , entre nous , trop habile pour toi ;  
 Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

J U L I E.

Hé ! ne peut-on sçavoir à qui Monsieur le donne ?

L E M A R Q U I S.

\* A la digne Baronne. Oh ! la bonne personne !  
 » Sa taille est un peu longue , & son visage aussi ;  
 » Mais chez elle , l'amour se traite en raccourci.  
 » Avare du moment , la premiere visite  
 » Devient un rendez-vous : son cœur que tout excite  
 » Vous contraint dès l'abord à partager son feu ,  
 Et ne vous laisse pas le tems du défaveu.  
 A la celerité dont sa flâme s'annonce  
 Avant que d'y penser vous avez fait réponse.

\* *Au Théâtre.*

A la digne Baronne ; oh ! la bonne personne !  
 Au plus léger discours d'abord elle prend feu ,  
 Et ne vous laisse pas , &c.

D iij

De tout autre on pourroit détailler les exploits ,  
 L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix ;  
 En effet un malheur s'attache à son mérite ,  
 Jamais on ne la prend , & toujours on la quitte.  
 Voilà du bon , du sûr , ou tu n'échoieras pas.  
 Par degrés à Julie après tu parviendras.

J U L I E.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

L E M A R Q U I S.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise ?  
 Et notre Présidente ? ... Ah ! j'oubliais vraiment !  
 J'ai donné ta parole ici dans ce moment :  
 C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

C L I T A N D R E.

Pour parvenir à vous , la route est détournée :  
 Mais puisqu'elle y conduit , allons , essayons-la.  
 Pour gagner votre cœur....

J U L I E *piquée* , à *Clitandre*.

Ah ! vous l'avez déjà.

Votre docilité pour ses avis m'enchanté.

*Riant au Marquis.* Elle rencontre un regard de *Clit.*  
 Bon , il n'en fera rien. Il adore..... Imprudente ,  
 Taifons-nous.

L E M A R Q U I S *riant*.

Ah ! parbleu , j'aime la nouveauté.  
 De la discrétion ? Qui vous , de la bonté ?



Fi donc ; point de quartier. Sans gêne , sans scrupule ,  
Il faut , dès qu'il paroît , fronder un ridicule.

J U L I E.

Et l'Amour est celui qu'il faut moins épargner ,  
Je le sens.

L E M A R Q U I S.

Autrement , il pourroit vous gagner.

J U L I E.

Me gagner ?

L E M A R Q U I S.

Songez-y.

J U L I E.

Moi , moi ? Je l'en défie.

C L I T A N D R E.

Eh ! Marquis , à quoi bon cette plaisanterie ?  
Rassurez-vous , Madame : oui , malgré vos attraits  
On peut vous désirer , mais vous aimer , jamais :  
C'est-là le résultat , je crois , de vos usages ;  
C'est à quoi je sçaurai borner tous mes hommages :  
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux ,  
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

*Il sort.*



SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne

Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Hé bien, laissons-le aimer,

Que nous importe ?

JULIE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh ! ça, Julie,

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie ,  
 Chloé présidera. Nous ôtons à Damis  
 Son éternelle épouse , & lui donnons Floris.  
 La délaissée aura beau faire la grimace ,  
 Elle y fera présente ; & nous voulons qu'en face  
 Ils se disent adieu. Cela fera plaisant ,  
 Qu'en pensez-vous ?

J U L I E.

Oui-dà. Le tour est amusant.

J'y veux mener Orphise.

L E M A R Q U I S.

Oh ! non pas. Point de Tante.

Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante ?

J U L I E.

Mais la décence...

L E M A R Q U I S.

Encor ? On n'y peut plus tenir ;

Et ce terme est ignoble à faire évanouir.

Laissez-là pour toujours & le mot & la chose.

Sçavez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.

Par un début d'éclat vous nous ébloüissez :

Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez ;

» Des cœurs & des esprits voilà la souveraine ,

» Scrupules , préjugés , dit-on , rien ne la gêne.

Point , ce sont des égards , de la discretion ;

Une Tante partout qui nous donne le ton ;

Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore ;

D ▼

Oh ! parbleu finissez ; ou je vous deshonore.

J U L I E.

Mais que voulez-vous donc ?

L E M A R Q U I S.

Que vous fixiez les yeux

Par quelque bon éclat ; & qu'en attendant mieux ,  
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.  
Qu'avez-vous fait encor , parlez avec franchise ,  
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?  
Quelques discours malins.... qu'on n'ose plus citer ;  
Des billets malfaisans , d'innocentes ruptures ,  
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures ;  
Du bruit tant qu'on en veut ; point de faits : du jargon.  
C'est bien ainsi , vraiment que l'on se fait un nom ?  
Décidez-vous , vous dis-je , ou je vous abandonne.

J U L I E.

Quitter en la brusquant une Tante si bonne !

Non Marquis ; ce seroit me donner un travers.

L E M A R Q U I S.

Tant mieux. Il vous en faut.

J U L I E.

Pour le coup je m'y perds.

Quoi , vous voudriez. . . .

L E M A R Q U I S.

Oui. Sçachez quoiqu'on en glose ;  
Qu'un travers est , Madame , une fort bonne chose ,

En être indépendant , ne vivre que pour soi ,  
 Du vulgaire idiot , se soumettre la loi ;  
 Braver également la louange & le blâme ,  
 C'est étendre à bon droit les ressorts de son ame.  
 Laissons-la librement s'égarer & courir ;  
 Son vol nous conduira sûrement au plaisir.  
 Laissons aux fots l'erreur de gêner leur allure ;  
 Qu'importe autour de nous qu'on approuve, on censure ?  
 Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût ?  
 La noble indifférence est au-dessus de tout :  
 Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte ,  
 Les préjugés , les bruits , & la honte & la crainte :  
 Les loix , puis nos desirs , & rien après cela :  
 Tout ce qui plaît est bien ; il faut s'en tenir là.

J U L I E.

Vous donnez au devoir , Marquis , peu d'étendue.  
 Peut-être est-ce bien fait ; mais mon ame est imbüe  
 De certains sentimens , préjugés , j'en conviens ;  
 Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.  
 Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime :  
 C'est un besoin. Je sens . . .

L E M A R Q U I S.

Esprit pusillanime ,

Je fais pour vous former un inutile effort :  
 Soyez prude , je vois que c'est-là votre sort.

J U L I E.

Mais , Monsieur ?

D v j

## LE MARQUIS.

Affichez votre chere décence :

Retournez sur vos pas , & rentrez en enfance.  
 Ecoutez : je vois clair. Point de rechute , au moins ,  
 Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins :  
 Je pourrois , triomphant de cette horreur extrême ,  
 Vous donner un travers en dépit de vous même.  
 Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;  
 Mais Julie , à ce soir , ou brouillé pour jamais.

## SCENE VI.

JULIE *seule.*

**L**A leçon du Marquis n'est pas édifiante.  
 Moi , brouiller deux époux & rompre avec ma tante !  
 Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.  
 Hier encor cependant c'étoient-là mes plaisirs :  
 D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain  
 scrupule ? . . .

Quelle misère ! Eh mais , ma crainte est ridicule :  
 C'est le monde , après tout , que ces malices-là ;  
 J'ai beau faire , une voix se fait entendre là . . .  
 N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?  
 Cela se pourroit bien . . . mon cœur balance & flotte . . .  
 Non , il n'est pas content. Pour le calmer , faisons  
 Ce que je n'ai point fait encor ; réfléchissons .

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E I V.

## S C E N E P R É M I E R E.

JULIE, ROSETTE.

R O S E T T E.

*Julie est très-agitée dans cette Scene.*

VOUS paroissez enfin ! vous m'avez allarmée.  
Pourquoi donc si long-tems demeurer en-  
fermée ?

On vous attend par-tout , & seule en un réduit ,  
Sans livres , sans papier , vous attendez la nuit ?  
Quel prodige a causé cet humeur solitaire ?

J U L I E.

Sçais-tu depuis tantôt , ce que je viens de faire :  
Je viens de réfléchir.

R O S E T T E.

Réfléchir ! vous ?

J U L I E.

Oui , moi.

R O S E T T E.

Tout de bon ?

J U L I E.

Tout de bon.

R O S E T T E.

Et de grace , sur quoi ?

J U L I E.

Je ne m'en souviens plus.

R O S E T T E.

La folie est charmante.

Bon , cest que vous dormiez.

J U L I E.

Non. Indécise , errante ,

Et d'idée en idée . . . .

R O S E T T E.

Ah ! Madame , entre nous

Cela ne vous sied point. J'apperçois du courroux ,

De l'aigreur . . . .

J U L I E.

Que veux-tu ? c'est ce maudit Clitandre.

Qu'on ne m'en parle plus au moins ; je vais le rendre

A ma tante.



R O S E T T E.

A propos en est-ce fait ? Son cœur  
Est à vous. Son amour doit être une fureur ;  
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.  
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes ?

J U L I E.

Oui. Nous l'étions tous deux.

R O S E T T E.

Contez moi donc comment...

J U L I E.

Oh ! je te conterai dans un autre moment.

R O S E T T E.

Est-ce que le succès ? . . . .

J U L I E.

Hé bien ! ma bonne tante  
Veut me parler , dis-tu , d'une affaire importante ?  
Je la devine.

R O S E T T E.

Hé quoi ?

J U L I E.

C'est son Clitandre encor ;

Elle craint que je n'aille envahir son trésor.  
Le beau trésor, un homme ! oh ! j'ai repris mes forces :  
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces ;  
Impitoyablement leur plaire , les charmer ,  
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.

Qu'il me vienne un Clitandre encor , laisse-moi faire ?  
Je l'humilierai tant !

R O S E T T E.

Vous êtes en colere ?

J U L I E.

Oh ! oui , je suis piquée.

R O S E T T E.

Eh ! Madame , pourquoi ?

J U L I E.

Mais ma tante à propos ; je ris de son effroi ,  
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

R O S E T T E.

Madame . . . .

J U L I E.

En vérité mon sexe me fait honte :

Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,  
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs,  
De les tromper , de rire en faisant le supplice  
Des cœurs , qui de leurs feux me voudront voir  
complice.

C'est-là le vrai bonheur ; & je veux en jouir.

R O S E T T E.

Mais depuis fort long-tems vous goûtez ce plaisir :  
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

J U L I E.

Oh ! pourquoi ?... Je ne sçai. Mais ma tante est visible.

R O S E T T E.

Elle vient : croyez-moi , rendez-lui son héros.

*Elle sort.*

J U L I E.

Qu'il l'adore à jamais , & nous laisse en repos.

## S C E N E II.

J U L I E , O R P H I S E ,

J U L I E *affectant de la gayeté.*

**A**H ! je vais donc sçavoir le secret de ma tante !  
Je brûle dès long-tems d'être sa confidente.  
Traisons ceci gayement. Vous soupirez , je croi.  
C'est affaire de cœur. Allons nommez-le moi.

O R P H I S E.

Il n'est pas tems encor : mais ma chere Julie ,  
Je crains de t'affliger.

J U L I E.

Pourquoi donc , je vous prie ?  
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes Sujets ?  
Quitte à rendre. Achevez toujours , à cela près ,  
Votre air embarrassé me réjouit.

O R P H I S E.

Ma nièce ,

Tu ne sçaurois pour toi douter de ma tendresse .  
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater ,  
Et ton attachement l'a trop sçu mériter :  
Mais , ma chere, Julie , enfin quoique je t'aime ,  
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même ;  
Ainsi , quoiqu'à regret , je viens te déclarer  
Que dès demain peut-être , il faut nous séparer.

J U L I E.

Nous séparer ! qui , nous ?

O R P H I S E.

Oui , ma nièce.

J U L I E *riant à demi.*

Ah ! ma tante.

Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.  
Vous à qui je dois tant ? vous dont l'œil & le soin  
Ont sçu me garantir . . . .

O R P H I S E.

Tu n'en as plus besoin.

J U L I E.

Mon Dieu , j'en ai besoin plus que jamais peut-être ;  
A mon âge le monde est un terrible maître ,  
Votre absence est déjà peut-être un châtiment  
Que vous croyez devoir à quelqu'égarément ?

Ne me le cachez point. Si j'ai pû vous déplaire ,  
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

R O S E T T E.

Toi , me déplaire ?

J U L I E *malignement.*

Eh mais ! . . . je le crains.

O R P H I S E.

Quel abus !

J U L I E.

Tenez , pour le cacher vos soins sont superflus.

O R P H I S E.

J'ignore . . . .

J U L I E.

Je sçai ce qui vous fâche.

O R P H I S E.

Si tu m'as nui , du moins c'est sans que je le sçache.

J U L I E *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat ?

O R P H I S E.

D'éclat , je n'en fais point. Je vais changer d'état ,  
Voilà tout.

J U L I E.

Vous allez . . . .

O R P H I S E.

Changer d'état , te dis-je ,

JULIE.

Comment, vous marier ?

ORPHISE *à son tour riant à demi.*

Oui : Cet aveu t'afflige.

JULIE *baisant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?

Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux,  
Et c'est presque en avoir que sçavoir le connoître.

JULIE *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi ;  
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami ;  
Un cœur noble, sensible ; un esprit doux, affable ;  
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable ;  
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné ;  
Qui content de l'état auquel il s'est borné,  
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,  
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;  
Un homme rare enfin ; toi-même assurément,  
Quand tu le connoîtras m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

O R P H I S E.

C'est un secret pour quelques jours encore.

J U L I E.

Cet homme rare , exquis , sans doute vous adore ?

O R P H I S E *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :  
 Il m'estime beaucoup , il connoit tout mon cœur ;  
 Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.  
 Cet aveu me pesoit , quoiqu'il fût nécessaire :  
 Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs ;  
 Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

*Elle examine en s'en allant Julie consternée.*

## S C E N E I I I.

J U L I E *seule.*

C'Est ce Clitandre. Eh quoi ! son idée ennuyeuse  
 Me poursuivra par-tout. Non : je suis furieuse ;  
 Ce maudit homme est né pour me désespérer.  
 Et ma tante à son tour . . . . pour me contrecarrer ,  
 Qui se jette à la tête . . . oh ! doucement , Orphise ;  
 Je vous empêcherai de faire une sottise :  
 Il ne vous aime pas , & vous le sçavez bien ;

C'est une charité de rompre ce lien;  
Je m'en charge , & bien-tôt . . . . Rosette ? Hola ,  
Rosette ?

---

SCENE VI.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

**H**É bien ? que vous plaît-il ?

JULIE.

Que sçais-je ?

ROSETTE.

La toilette ?

Sortez-vous ?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc ? Quel chagrin ? . . . .

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui , Madame ?

JULIE.

Ni lui, ni personne.



R O S E T T E.

Hé, Madame,

Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre  
ame ?

J U L I E.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :  
J'ai le cœur oppressé . . . je ne sçaurois parler ;

R O S E T T E.

Ne plus parler ! ceci redouble mes allarmes.

J U L I E.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.  
Ce Clitandre . . .

R O S E T T E.

Il a tort.

J U L I E.

Oui, tort ; certainement.

Je ne méritois pas de lui ce traitement.

R O S E T T E.

Hé que vous a-t-il fait ?

J U L I E.

Il m'enlève ma tante.

R O S E T T E.

Un rapt ! Ah juste ciel ! l'affaire est importante :  
Il faut faire courir après le ravisseur.

J U L I E.

Qui te dit qu'il l'enlève ? Il a séduit son cœur,  
Il l'épouse.

R O S E T T E.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

J U L I E.

Honnête ?

R O S E T T E.

Je l'ai crû.

J U L I E.

Je ne sçai qui m'arrête ? . . . .

Mais non . . . Le repentir me les rendra tous deux.  
 Bien-tôt je les verrai l'un de l'autre honteux,  
 Confus, défabusés de leurs feux équivoques,  
 M'apporter tristement leurs plaintes réciproques :  
 Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort ;  
 Et m'appeller en tiers pour maudire leur sort,  
 Je les attens : sur-tout cet orgueilleux Clitandre,  
 Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre  
 A devenir aimable. Ah ! mon oncle, tout doux ;  
 Oui, je le deviendrai . . . pour un autre que vous ;  
 Vous verrez clair alors dans votre ame inquiète,  
 Et pour votre tourment, je veux être parfaite.

R O S E T T E.

Ah ! je vous reconnois.

J U L I E.

Je ris de la douleur,

Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

*Un Laquais entre.*

Qu'est-ce ?

L E

## L E L A Q U A I S.

Monsieur Clitandre.

R O S E T T E.

Attendez , laissez faire ,

Je m'en vais le traiter. . . .

J U L I E.

Non. Qu'il entre au contraire.

R O S E T T E.

Madame . . . .

J U L I E.

Je le veux.

R O S E T T E.

Volontiers.

*Elle sort.*J U L I E *seule.*

Mais vraiment ,

On me croiroit quittée au tour que cela prend.

Oh ! je le préviendrai. Mon bonheur le ramene ,

Et de ses procédés il va subir la peine.



## SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE *avec hauteur & ironie.*

**Q**UOI , si-tôt de retour ? Je ne l'espérois pas.  
 Seriez-vous donc déjà digne de mes appas ?  
 Jusques-là vous deviez éviter ma présence ,  
 Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.  
 Voyons ; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.  
 Je venois.

JULIE.

Avouez , mon cher Monsieur Clitandre ,  
 Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.  
 Avec ce froid bon sens que vous mettez à rôt ,  
 Vous avez crû tantôt pousser mon cœur à bout ;  
 M'inspirer du désir pour cette rare estime  
 Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime.  
 Le dessein étoit grand , & j'ai vraiment regret  
 Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.  
 Mais souffrez de ma part cet avis salutaire  
 Que sçavoir raisonner , ce n'est pas sçavoir plaire

## C L I T A N D R E.

*bas.*

Son ton est bien changé ! qu'est-ce donc qui l'aigrit ?

*haut.*

Madame , c'est toujours ce que je me suis dit.

## J U L I E.

Quoi , vous vous seriez dit que par pur badinage ;  
 Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage ?  
 Que dans vos procédés toujours secs , souvent durs ;  
 Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs ?  
 Que de vos arguments l'énergie & la suite  
 M'a beaucoup amusée , & ne m'a pas séduite ?  
 Non ; malgré la raison & tout l'esprit qu'on a ,  
 On ne se dit jamais de ces vérités-là.

Moi , je vous les devois pour éclaircir votre ame ;  
 Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflâme ;  
 Et pour vous empêcher de carresser l'erreur  
 Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur.  
 Hé ! quoi , de l'embaras > ...

## C L I T A N D R E.

Mon maintien vous abuse ;

Cette témérité dont ici l'on m'accuse....

N'est pas bien averée.

## J U L I E.

Oh ! niez , j'y consens.

Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prens.

E ij

CLITANDRE.

*bas.*

Elle m'accablera , songeons à nous deffendre.

*haut.*

Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre ?

Hé ! non , je l'attendois : ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux ?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez....

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures ,

Ce courroux , ce dépit , sont toutes impostures....

JULIE.

Mais , Monsieur , je vous dis....

CLITANDRE.

Bon , bon ; ne feignez plus.

Et riez avec moi de vos efforts perdus.

Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même ?

Hé ! pour vous faire aimer , faut-il du stratagème ?

JULIE *outrée.*

Du stratagème ? ... Hé mais ... où donc en voyez vous ?

Non , jamais à tel point je ne fus en courroux.

Monsieur : soyez bien sûr que ruse , ni finesse ,

Ne veut surprendre ici votre chere tendresse ,

Que mes yeux , mon cœur , tout concourt à démentir

Ce prétendu dessein de vous assujettir.  
M'entendez-vous , enfin.

CLITANDRE *tendrement.*

Dangereuse Julie ,  
Combien par ce courroux vous êtes embellie !  
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

J U L I E.

Je ne sçais où j'en suis.

CLITANDRE *soupirant.*

Non , vous ne m'aimez pas.  
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire ,  
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

J U L I E.

Mon intérêt , Monsieur ; qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur , que ce matin vous avez exigé.  
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.  
L'amour , vous le voyez , l'auroit rendu coupable ;  
Dans votre emportement vous l'aurez foudroyé ;  
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié.  
La mienne désormais sincère & de durée ,  
Même en dépit de vous , vous sera consacrée.

J U L I E.

Quel service , Monsieur , dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Erafte qui tantôt dans sa vivacité  
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage ,

E iij

Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Hé ! qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE *effrayée.*

D'imprimer ! Ah ! Monsieur !

CLITANDRE *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'est laissé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !

CLITANDRE.

Il vous écrit , je pense.

JULIE *ouvrant une Lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence ?

*Elle lit.*

» Je ne sçai si vous remercieriez beaucoup Clitandre  
» du prétendu service qu'il croit vous rendre , en m'em-  
» pêchant d'imprimer vos Lettres.

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE *continuant de lire.*

» Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de  
» votre stile , à l'agrément de vos expressions , & vous  
» auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare &



» prompte , à laquelle vous semblez aspirer , & dont sa  
» maladresse vous prive encore pour quelque tems.

Les hommes sont affreux,

C L I T A N D R E.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux.

Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

J U L I E , *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en suis bien certaine , & je vous rends justice :

On n'a point avec vous à craindre ces horreurs ;

Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

C L I T A N D R E.

Madame , y pensez-vous ?

J U L I E.

Pour m'être trop livrée...

Ah ! Clitandre , un éclat m'auroit désespérée ,

J'en tremble encor. Comment pourai-je m'acquitter ?...

## S C E N E V I I.

J U L I E , LE M A R Q U I S , LA  
P R É S I D E N T E , C L I T A N D R E ,  
U N L A Q U A I S.

LE L A Q U A I S à la Présidente.

**M**ADAME , on n'entre point.

LA P R É S I D E N T E *toujours gaiement & en  
petite maitresse.*

Tu veux me résister ?

E iv

## LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis....

LA PRÉSIDENTE *au Laquais.*

Hé ! laissez-nous, de grâce.

*à Julie.*

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse  
 Qu'elle est bien ! quel éclat ! quelle fleur de beauté !  
 Mais ma chère, il y faut joindre un peu de bonté :  
 Il est des procédés que l'on doit se défendre.  
 Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre ;  
 J'en reçois les honneurs, je l'attens bonnement ;  
 Et lui seul est admis dans votre appartement ?  
 Vous vous en emparez sans le dire à personne ?  
 Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne ;  
 Vous attirez à vous ses soins & son amour ;  
 Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

En effet, cela n'est pas honnête ;  
 Car enfin, à quoi bon ces petits tête à tête ?  
 Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir ;  
 Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere.

Clitandre est fort son maître.

L E M A R Q U I S.

Oui , voilà le mystère.

Quand on s'est assuré le succès de ses foins ,  
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre au moins.

L A P R É S I D E N T E.

Le perdre ! y pensez-vous ? Non, Marquis ; la prudence  
Interdit à Madame ici la concurrence :  
Elle ne voudra point , par un bruyant débat ,  
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.  
Elle n'ignore pas que plus on me résiste  
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

L E M A R Q U I S.

Oui , c'est comme il faut être. Ayons la fermeté  
De jouir pleinement de notre volonté.  
Ceder ce qui nous plaît , entre nous , c'est sottise.  
Mais cette liberté vous est aussi permise ,  
Julie ; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.  
Allez-vous par foiblesse abandonner vos droits ?  
Car vous pourriez avoir en dépit de Madame ,  
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame :  
Clitandre vous plaît-il ? Parlez , expliquez-vous ;  
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

L A P R É S I D E N T E.

Non , Monsieur , s'il vous plaît.

L E M A R Q U I S *affectant de la bousé.*

Voyez ; à l'amiable.

E v

*riant.*

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.  
De qui l'emportera l'honneur fera complet.

C L I T A N D R E *à part.*

Cette leçon est vive ; attendons-en l'effet.

J U L I E *très sérieuse & piquée.*

Marquis , de vos bontés je suis reconnoissante ;  
Mais je n'en rendrai pas la suite interressante ,  
Soyez-en sûr. Madame , il ne tiendra qu'à vous  
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.  
Je jure , je promets de ne jamais prétendre  
Aux mêmes cœurs , sur qui vos droits pourront s'é-  
tendre :

De ma rivalité délivrée à jamais ,  
Triomphez sans éclat , & donnez-moi la paix.

L E M A R Q U I S *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif.

L A P R É S I D E N T E .

*Au Marquis.*

Oh ! tant mieux. Mais , Julie ,  
Je n'ai plus rien à dire ; & mon ame est ravie  
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

J U L I E .

Nos nœuds encor , je croi , sont foiblement liés.

L A P R É S I D E N T E .

Hé ! quoi , n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble  
Même société tous les jours nous rassemble.

Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :  
 Nous courons allumer par tout les mêmes feux ;  
 » Il est vrai , plus que vous je me suis signalée  
 » De bien plus d'incidents je me suis démêlée.  
 » De mes nombreux succès tout Paris est instruit ;  
 » Et personne avant moi n'avoit fait tant de bruit :  
 Mais pour vous distinguer de la même manière  
 Quoi , ne courez-vous pas dans la même carrière ?  
 Cette rivalité pour les mêmes honneurs ,  
 Loin de nous diviser , doit réunir nos cœurs.

L E M A R Q U I S.

Hé ! sans doute. Après tout , quelle est la différence ?  
 Quoi , parce que Madame a pris un peu l'avance !  
 L'une est formée , & l'autre....

L A P R É S I D E N T E.

Oh ! nous la formerons.  
 Deux ou trois mois ; & puis nous nous ressemblerons.

J U L I E.

La chose étoit possible ; en ce moment peut-être  
 Rien n'est plus éloigné.

L A P R É S I D E N T E.

Songez à disparaître.

à *Clitandre*.

Vous , dont j'admire ici les tranquilles façons ,  
 Vous avez , je le vois , besoin de mes leçons ?  
 On m'a de votre cœur engagé les prémices :  
 Je veux bien diriger vos feux encor novices.

E vj

Mes bontés , n'est-ce pas , surpassent votre espoir ?  
Venez donc , au Public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui , moi ? Si je vous aime !

*Au Marquis.*

Que répondre à cela ? J'en ris , malgré moi-même.

LE MARQUIS *riant.*

Parbleu , la question est neuve , & me ravit :  
Nul amant , j'en suis sûr , jamais ne vous la fit.

*à Clitandre.*

Oui , tu peux exiger beaucoup sans qu'on te blâme ;  
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus , je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien.  
Ça , donnez-moi la main. Vous hésitez , je pense.  
N'osez-vous de Madame enfreindre la défense ?

*Clitandre se presse de lui donner la main.*

ROSETTE *à la Présidente.*

Chloé veut vous parler , Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Et mais , vraiment ;

Il se fait tard , Marquis ; joignons-la promptement.

## L E M A R Q U I S.

Quoi , laisser seul ainsi cette pauvre Julie ?  
Sa Tante décemment lui tiendra compagnie.

*La Présidente sort en riant beaucoup ,  
& emmene Clitandre.*

## S C E N E V I I.

R O S E T T E , J U L I E.

J U L I E.

**Q**UELLE femme ! quel front ! venir jusques chez  
moi ,

Réclamer ? ... C'est un tour du Marquis , je le voi.

Mais Clitandre la suit ... seroit-il bien capable ? ...

Non , c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...

*à Rosette.*

Suis-les ; je veux sçavoir la fin de tout ceci.

*Rosette sort.*

Oui , oui , son impudence aura mal réussi.

Eh ! qui seroit tenté d'une semblable femme ?

D'une femme qui vient sans pudeur ... je la blâme ;

Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit ,

J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.

Même ardeur de briller ; même fureur de plaire ;

De l'esprit, des talents, même emploi téméraire.

**Ah !** quel bonheur pour moi d'avoir vû de si près

Le vice revêtir ses véritables traits !  
 J'aurois pû ressembler à cet affreux modele !  
 On auroit dit de moi , ce que je pense d'elle !  
 J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir  
 Pour m'enseigner mes torts , ou bien pour les punir.  
 Ces lettres , cet exemple , & Clitandre , & ma Tante...  
*à Rosette qui revient.*  
 Hé bien donc ?

R O S E T T E.

Le Marquis , Chloé , la Présidente ;  
 Sont à rire là-bas. Clitandre est déjà loin.

*Elle sort.*

J U L I E.

Son départ me console , & j'en avois besoin.  
 Que dis-je ? Dans mon cœur je tremble de descendre ;  
 Juste ciel ! que je crains d'y retrouver Clitandre !

*Fin du quatrième Acte.*








## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

O R P H I S E , R O S E T T E.

R O S E T T E.


 O U I , Madame ; en secret elle veut vous parler.

O R P H I S E.

Il suffit, je l'attens.

R O S E T T E.

Je vais la consoler ;  
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

O R P H I S E.

Qu'a-t-elle donc ?

R O S E T T E.

Elle a ? ... la fièvre, la migraine,  
Tout ce qu'on peut avoir ... la mort au fond du cœur.

O R P H I S E.

Tu m'effrayes.

R O S E T T E.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur  
Vous rendra sûrement tendre , compatissante ,  
Et nous voulons mourir , ou toucher notre Tante.

O R P H I S E.

Me toucher , ou mourir , quelle énigme est-ce-là ?

R O S E T T E.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

O R P H I S E.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée.

R O S E T T E.

Quelle nuit , juste ciel ! j'en suis épouvantée.

J'ignore d'où provient un si grand changement ,

Mais sa tête , son cœur , tout est en mouvement.

Depuis hier au soir je la plains , la console ,

Je n'en ai pû tirer une seule parole.

Elle , dont le babil appelloit le sommeil ,

Elle , dont la gaieté prévenoit le réveil ,

Qui songeoit , en riant , toute la matinée

Aux plaisirs qui devoient composer sa journée ;

Qui de trente billets partis dès le matin ,

Nous commentoit le texte ou plaisant , ou malin ;

Elle reçoit hier visite d'une amie ,

Un caprice la prend , & c'est une autre vie.

Le soir , on ne sort point : on se couche de nuit :

Bientôt on se relève : on s'afflige sans bruit :  
 J'ai beau me présenter , on ne veut point m'entendre.  
 Impitoyablement on biffe , on met en cendre  
 Des portes-feuilles entiers de chansons & d'écrits ..  
 Médifans , mais divins. C'étoit de tout Paris  
 Une histoire charmante , un recueil d'anecdotes ,  
 De détails ... de portraits finis ... avec des notes.

O R P H I S E.

Tu le regrettes fort ?

R O S E T T E.

Vraiment , il m'amusoit.

O R P H I S E.

Après.

R O S E T T E.

Je suis entrée ; elle écrivoit , lisoit ,

Déchiroit , soupiroit : nommoit la Présidente ..

» *L'indigne ! ...* disoit-elle. Et puis , *ma chere Tante*

» *Soyez heureuse.* Et puis rêvant profondément ,

» *Il m'a désabusée , il fera mon tourment ,*

» *N'y pensons plus , allons.* Témoin de ses allarmes ,

J'ai vû de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;

Les autres en dedans retomboient sur son cœur.

Ah ! Madame ! c'étoit la plus belle douleur ?

La plus vraie ! ... un ensemble & si noble & si tendre ,

Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre ;

Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté ,

Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté :

Je ne l'ai pas osé , mais j'ai pensé lui dire ,  
Quiconque pleure ainsi devrait ne jamais rire.

O R P H I S E .

Eh bien , enfin ?

R O S E T T E .

Enfin , elle a sans sourciller  
Contremandé marchande , & peintre , & bijoutier ;  
Et ce qui met le comble à mes terreurs secrettes ,  
Ah ! Madame ! elle veut ...

O R P H I S E .

Quoi donc ?

R O S E T T E .

Payer ses dettes.

Vous riez ? Croyez-moi , cet effort surhumain  
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.  
Encor ... J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre :  
Mais non. Femme jamais n'en a sçu plaindre une autre.  
Je vais dire à Julie....

O R P H I S E .

Oh ! finis tes propos.

R O S E T T E .

Non , Madame. Une Tante insulter à ses maux !  
La voici ; je lui vais ...

O R P H I S E .

Non ; j'ai tort. Mais , Rosette ;  
Je vais la consoler , que rien ne t'inquiète.

*Rosette baise tristement la main  
à Julie , & sort.*

## SCÈNE II.

## ORPHISE, JULIE.

ORPHISE.

C'est un miracle au moins, de te voir si matin :  
Qu'est-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?  
D'une mauvaise nuit j'apperçois quelques traces.  
Hé si donc ! Hâte-toi de rappeler les graces.  
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper,  
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper :  
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,  
Dont notre Présidente est, dit-on, l'héroïne,  
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? hier encor n'étiez vous pas amies ?  
Quelque rivalité vous aura défunies,  
Tu l'éclipses par-tout ; on te cherche, on la fuit,  
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Hé ! voilà justement ce qui me désespère :

C'est ce bruit , cet éclat que je ne veux plus faire ;  
Ce fracas indécent , phantôme du bonheur ,  
Qu'une femme toujours paye de son honneur.

O R P H I S E.

Ma nièce , quels discours ?

J U L I E.

Ah ! mon cœur les prononce :  
Je reconnois enfin mes erreurs , j'y renonce ;  
Ne me parlez donc plus de ces sociétés ,  
De ce ramas confus d'esprits , de cœurs gâtés ,  
De ces hommes sans frein , de ces femmes flétries ;  
A la honte , aux éclats , aux vices aguerries ,  
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil ;  
En poussant tous les cœurs contre le même écueil :  
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;  
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue ;  
Oublions le passé qui me force à rougir ,  
L'avenir est à moi , je sçaurai l'annoblir.

O R P H I S E.

Ma nièce , ton dépit m'étonne , je l'avoie :  
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loie ;  
Mais combien tiendront-ils ? un chagrin passager  
T'inspire pour un tems ce courage étranger :  
Crois-moi , n'affiche point cette réforme austere ,  
Bien-tôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

J U L I E.

Non , ma tante , jamais.

O R P H I S E.

Si cette émotion

Du moins étoit l'effet de quelque passion :  
Si quelqu'amour secret , sincere & véritable  
Suppléoit cette vie éclatante , agréable ;  
Je dirois , pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé :  
Une plus douce erreur l'occupe , & l'a changé.  
Car la raison ne peut , d'un cœur tel que le vôtre ,  
Chasser une folie enfin que par une autre :  
Mais bien loin que l'amour.... Comment donc tu  
rougis ?  
Acheve : tes secrets font à moitié trahis.

J U L I E.

Hé bien..... Il est trop vrai.

O R P H I S E.

Tu me vois transportée :

Quoi , tout de bon ? ... Oh oui , ton ame est agitée :  
Julie ! Ah quel bonheur ! nous allons toutes deux ,  
Dans le sein de l'himen passer des jours heureux ;  
*malignement.*

Pourquoi , lorsque du mien je t'ai fait confidence ,  
Sur le tien hier au soir observer le silence ?  
Ta malice toujours veut jouir de ses droits ;

N'importe du bon cœur , j'applaudis à ton choix.  
Quel est-il ? dis-moi donc . . . Tu te tais . . . ma  
surprise . . .

J U L I E.

Oh , mon aimable tante ! Oh respectable Orphise !  
Votre bonté m'accable , & ma confusion  
Redouble de l'excès de votre affection.

O R P H I S E *très-tendrement.*

Non , tu ne connois pas encor , ma chere nièce ,  
Jusqu'ouï s'étend pour toi cet excès de tendresse :  
Le sang & l'amitié réunis dans mon cœur  
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.  
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre ;  
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure ,  
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager ,  
Ma chere enfant , du moins je puis la partager.

J U L I E.

Arrêtez , ç'en est trop : le remord me surmonte ,  
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte :  
Mes fautes , mes erreurs ont beau m'humilier ,  
Par un sincere aveu je dois les expier.  
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?  
J'aime . . . Puis-je le dire ? . . . Oui . . . J'adore  
Clitandre.



O R P H I S E *souriant.*

Clitandre ? ... Oh ! doucement, ma nièce, entendons-nous :

On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.  
Je tremble cependant ; vous êtes jeune , aimable . . .

## J U L I E .

Apprenez envers vous combien je suis coupable.  
Si vous sçaviez comment , par d'indignes efforts ,  
J'ai taché d'échauffer pour moi tous ses transports ,  
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse ,  
Pour vous voler son cœur , a déployé d'adresse !  
A combien de détours j'ai pû me rabbaïsser ,  
Pour entrer dans son ame & pour vous en chasser ?  
Aujourd'hui j'en rougis . . . Hier , vous le dirai-je ?  
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piège.  
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.  
Ma malice , en riant, vous préparoit des pleurs.  
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages :  
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;  
Mes yeux se sont ouverts , vous devez me haïr :  
Daignez me pardonner , & laissez-moi vous fuir.

## O R P H I S E .

Toi , te cacher ? me fuir ? Non , ma chere Julie ,  
Non , & c'est tout de bon que je suis ton amie :

D'abord , quitte cet air lugubre, chagrinant,  
 Et comme tu disois , traitons ceci gayement ;  
 Premièrement il faut entretenir Clitandre :  
 Peut-être contre toi n'a-t-il pû se défendre ;  
 Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur  
 A faire son supplice , & faire mon malheur.

J U L I E.

Qui , moi , vous disputer ?

O R P H I S E.

Hé ! laissons ce scrupule ,  
 Peut-être en est-ce fait.

J U L I E.

Non. Soyez moins crédule ,  
 Il vous estime tant ! . . . .

O R P H I S E.

Vraiment , je le crois bien.  
 Mais pour sçavoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen ;  
 Le voici. Je prétends , j'exige & je t'ordonne  
 D'offrir à ton Amant ton cœur & ta personne ;  
 De tenter , d'épuiser sans crainte, sans remords ,  
 Pour l'attacher à toi , les plus pressans efforts ;  
 S'il résiste , mon cœur se livre à sa tendresse ;  
 S'il cède , hé bien , je fais le bonheur de ma nièce.

J U L I E.

Vous voulez que moi-même ? . . .

O R P H I S E.

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste ; voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

### SCÈNE III.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE, à Clitandre.

**V**ous nous voyez ici dans un grand embarras  
(Elle le tire à l'écart.) (A part.)

Ma nièce voudroit . . . Non, je ne lui dirai pas.

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle.

En vérité . . . Je crois qu'il s'est fait un miracle :

Ma nièce a du chagrin, son cœur, gros de soupirs,

Renferme obstinément je ne sçais quels desirs . . .

( A Julie. )

Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?

( A Clitandre. )

Oh ! oui. . . Pour l'obtenir employez la prudence  
Son bonheur & le vôtre , & sûrement le mien . . .  
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez-en rien.

J U L I E , *bas.*

Vous forcez ?

O R P H I S E.

Oui , vraiment.

J U L I E , *bas.*

Ma tante !

O R P H I S E.

Adieu , Julie.

( *Bas à Clitandre.* )

Clitandre , parlez-lui doucement , je vous prie.

---

## S C E N E I V.

CLITANDRE , JULIE.

CLITANDRE.

**E**lle se divertit.

J U L I E.

Non , je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise , en m'annonçant ici votre embarras ,

Semble me donner droit d'en apprendre la cause.  
Si la discrétion que l'amitié m'impose,  
Si d'un vif intérêt, la pureté, l'ardeur  
Peuvent vous rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.

J U L I E.

Avant tout , répondez , Clitandre , avec franchise.

C L I T A N D R E.

Sur quoi ?

J U L I E.

Je veux sçavoir si vous aimez Orphise.

C L I T A N D R E.

Ce que vous demandez ici , c'est mon secret.  
Si , pour sçavoir le vôtre , il faut être indiscret ;  
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

J U L I E.

Non. Mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

C L I T A N D R E,

Oui , Madame , beaucoup.

J U L I E.

C'en est assez. Adieu.

C L I T A N D R E.

Pourquoi donc fuyez-vous , Madame , à cet aveu ?  
Quoi , suivant la façon dont vous l'avez jugée ,  
Pour avoir des amis , est-elle trop âgée ?

J U L I E.

Ah ! de grace , oubliez des travers & des torts ;  
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.

Coupable trop long-tems quand je cesse de l'être ,  
 Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.  
 J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus ,  
 Admirant sa conduite , enviant ses vertus ,  
 Soutiendrait, je le sçais, fort mal sa concurrence ;  
 Elle est digne de vous ; soyez sa récompense,  
 Payez-la des bontés, des tendres sentimens  
 Qu'elle opposa toujours à mes égaremens ;  
 Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime ;  
 Que je ne puis ici vous révéler sans crime.  
 Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux ?  
 Joignez mon cœur au vôtre, & portez-lui nos vœux !

## CLITANDRE.

Sçavez-vous que c'est-là du sentiment, Madame ?  
 Etendrait-il enfin son pouvoir sur votre ame ?  
 Si je n'étois instruit, je croirois bonnement ; . . .

## JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement !  
 Vous, Clitandre ! Ah ! du moins, quand la vertu m'anime ;  
 Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime :  
 Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art ;  
 A ce grand changement peut-être avez-vous part . . .  
 Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,  
 Dont l'éclat imprévu vous étonne & m'éclaire ;  
 Et contre les soupçons que vous osez garder ,  
 Je laisse à ma conduite à vous persuader.

C L I T A N D R E, *étonné.*

Julie ! à la raison vous vous seriez rendue !  
 Non : vous ne feignez point & votre ame est émue.  
 Ces sentimens , ces tons d'intérêt , d'amitié ,  
 Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié :  
 Voilà les qualités , les graces séduisantes ,  
 Qu'hier je préférerois à vos graces brillantes :  
 C'est en les unissant toutes pour vous parer ,  
 Qu'à regner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer :

J U L I E, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été . . . ce que je m'en vais être ?  
 Si la raison plutôt dans mon cœur eût pû naître ,  
 Et si , telle qu'Orphise , & modeste , & sans art ,  
 J'eusse fui des erreurs , que je connois trop tard ;  
 Quoi ! seule , sans apprêt , dans cet état paisible ,  
 J'aurois pû me flatter de vous rendre sensible ?

C L I T A N D R E.

En doutez-vous , Julie ? Ah ! mon cœur tout entier . . .

J U L I E, *très-agitée & très-attendrie.*

Clitandre . . . C'est assez. J'ose ici vous prier  
 D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.  
 Quoi ! j'aurois pû toucher ! . . . Ah ! je suis trop punie !  
 Cher Clitandre ! . . .

C L I T A N D R E.

Julie !

F i n

JULIE.

Il n'est plus tems . . . Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez . . . un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre..

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher Clitandre ?

Orphise vous perdrait ! quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira . . .

JULIE.

Levez-vous.

CLITANDRE.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

---

## SCÈNE V.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE, *vivement & attendrie.*

**E**MBRASSE-MOI, ma nièce!

Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.



JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, & son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.  
 Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,  
 Tu veux sacrifier ton bonheur & ta flâme,  
 N'étoient qu'un piège adroit, qu'un appas séducteur  
 Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur :  
 Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,  
 Ce monde, où tu nâgeois, qui t'a longtems déçue,  
 Te paroîtroit bien-tôt ce qu'il est en effet,  
 Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise ! est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.  
 Si, malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous ;  
 Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi ! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !  
 Et je puis sans remords en goûter l'avantage !  
 Que de biens je vous dois !.. Vous, mon cher bienfaicteur,  
 Je vous dois ma raison, mes plaisirs, & mon cœur.



S C E N E VI. & dernière.

ROSETTE, CLITANDRE, JULIE,  
ORPHISE.

R O S E T T E, à Julie.

**M**ADAME, en ce moment Chloé, Célie, Hortense,  
Le Comte, le Marquis, & bien d'autres, je pense,  
( Car trois carrosses pleins sont arrêtés là-bas, )  
S'empressent de sçavoir si l'on ne vous voit pas.  
La joie éclate au loin parmi leur assemblée...  
Mais, à ce que je vois, Madame est consolée.

J U L I E.

Pour la dernière fois je veux les recevoir ;  
Et solennellement renoncer à les voir.  
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce :  
Ils m'égaroient ; l'honneur m'interdit leur commerce ;  
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs  
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs !

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

L'OBSTINÉ.

*COMÉDIE*

EN UN ACTE EN VERS.

---

## A C T E U R S.

**D**AMIS, *Pere.*

DAMIS, *Fils, obstiné Amant de Lucile.*

CÉPHISE.

LUCILE, *Niece de Céphise.*

JULIE, *Fille de M. Damis.*

LISSETTE, *Suivante de Julie.*

FRONTIN, *Valet de Damis, Fils.*

*La Scène est à Paris dans une maison commune  
à Céphise & à Damis.*



# L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LUCILE.

LUCILE.

U O I ! vous tremblez , Julie !

JULIE.

Oh ! oui , je suis sincère.

LUCILE.

Pourquoi ?

JULIE.

Le cœur me bat , lorsque j'entends mon père ,  
D'un ton demi-moral , plaisanter nos amours.  
Differons , differons , répète-t-il toujours.

F vj

Par goût, par sentiment, il hait le mariage :  
 Sa conduite avec vous en est un témoignage.  
 Il projette d'abord de vous donner la main ;  
 Il balance six mois, puis change de dessein.  
 » Elle est pour moi, dit-il, & trop jeune & trop belle.  
 » Je lui donne mon fils, il est plus digne d'elle.  
 De mon frere pour vous il fait naître l'amour,  
 Il voit que vous l'aimez vous-même à votre tour ;  
 Sa joie éclate : eh ! vîte, il conclut l'hyménée :  
 A Clitandre aussi-tôt me voilà destinée ;  
 Tout est fait. Point : la guerre éloigne nos amants ;  
 L'heureux prétexte ! il va différer de dix ans.  
 La, parlez, à quoi bon me promettre à Clitandre ?  
 Quand on aime, croit-il qu'il soit aisé d'attendre ?

## L U C I L E.

Oui, votre plainte est juste ; allez lui déclarer  
 Que vous n'êtes plus d'âge à pouvoir différer ;  
 Qu'il vous expose trop en prolongeant vos peines ;  
 Que le sang pétillant qu'il a mis dans vos veines,  
 De tout retardement implacable ennemi,  
 Veut que dès ce jour même il vous donne un mari.

## J U L I E.

Avec votre sang froid vous me raillez sans cesse.  
 Autant que moi pourtant ceci vous intéresse.  
 Mon frere, votre amant, arrive dans ce jour.  
 De Clitandre, demain, moi j'attends le retour.

Mais que nous servira leur ardeur empressée,  
Si mon pere nourrit l'effrayante pensée  
D'éloigner sans pitié notre commun bonheur ?

LUCILE.

Ma tante a résolu de hâter sa lenteur.  
Céphise est pour nous.

JULIE.

Oui ; mais elle est pétulante ;  
Ils n'ont qu'à se brouiller : moi , cela m'épouvante.

LUCILE.

Eh ! bien , nous attendrons un raccommodement,

JULIE.

Attendre ! Et vous aussi ?

LUCILE.

Comment faire autrement ?

JULIE.

Mais . . . pester comme moi : du moins cela soulage.

LUCILE.

Non , croyez-moi , Julie , une fille à notre âge  
Doit de ses sentimens voiler tous les dehors ;  
Sa gloire est de paroître obéir sans efforts :  
Sur-tout lorsqu'il s'agit des nœuds de l'hyménée ;  
Loin d'y courir , il faut qu'elle y semble entraînée.  
On nous suppose assez de penchant pour ses nœuds.

JULIE.

Eh ! bien , on n'a pas tort.

L U C I L E :

Encor ! de tels aveux . . .

J U L I E .

Pour peu qu'on ait d'esprit . . . .

L U C I L E .

Gardons d'en faire usage ;

Sçachons l'envelopper du plus obscur nuage ;

Rougissons de parler , étouffons tout bon mot ;

Penser dans le silence est notre unique lot.

Les hommes volontiers entourent une fille ,

Dont l'enjouement réveille , en qui l'esprit pétille ;

Mais même en l'admirant , tous ses approbateurs

Vous diront que l'esprit fait craindre pour les mœurs.

J U L I E .

Si bien donc qu'une fille , en bonne conscience ,

Doit être un automate , une froide existence ,

Sans cœur , sans yeux , sans bouche , & sur-tout sans  
esprit !

Oh ! j'ai de tout cela pour moi sans contredit ;

Et je veux en user , qui plus est ; & Clitandre

Trouve bon que j'en aie , & n'en est que plus tendre.

Mais comment se peut-il que mon frere Damis ,

Vif , bouillant comme il est , de vous se soit épris ?

L U C I L E .

Et comment se peut-il que vous bouillante & vive ,

Un homme raisonnable & sensé vous captive ?



JULIE.

S'il étoit autrement , je l'aimerois bien moins.  
Mais mon frere est têtù.

LUCILE.

J'espere par mes soins . . .

JULIE.

Vous aurez à souffrir , vous devez vous attendre . . .

LUCILE.

A tout ce que de vous doit esperer Clitandre :

JULIE.

Je prétends qu'avec moi Clitandre soit heureux.

LUCILE.

Et mon bonheur aussi ne sera point douteux.

JULIE.

Cette vivacité dont on me fait la guerre ,  
Il me verra toujours l'employer à lui plaire.

LUCILE.

Et Damis me verra toujours pour le calmer ,  
Employer ce sang froid dont vous m'osez blâmer.

JULIE.

Je veux que l'enjouement que ma gaieté déploie ,  
Dans le cœur d'un époux fasse passer ma joie.

LUCILE.

Je veux que ma douceur , dans le cœur d'un époux ,  
Entretienne sans fin le plaisir le plus doux.

JULIE.

Je veux au mien donner , moi , dans , une journée  
Plus de preuves d'amour que vous dans une année.

## L U C I L E .

La , ne vous fâchez point. J'applaudis de bon cœur  
 Aux soins que vous prendrez de faire son bonheur ;  
 Eh ! quel mari pourroit vous refuser son ame ?  
 Heureuse , si du mien je peux fixer la flâme !  
 C'est à quoi je mettrai mes efforts tout entiers ;  
 Et j'en prendrai de vous l'exemple volontiers.

## J U L I E .

Quel charmant caractère ! Ah ! ma chere Lucile ;  
 Vous me prouvez combien la douceur est utile.  
 C'est bien à moi vraiment à vous rien disputer !  
 Pour plaire à mon mari je dois vous imiter.  
 Oui , ma vivacité mérite qu'on la blâme ;  
 Dominer , en cédant , c'est l'emploi d'une femme ;  
 Mais mon pere... Ah ! c'est lui , je l'entends murmurer

## S C E N E II.

JULIE, LUCILE, M. DAMIS<sup>1</sup>

L I S E T T E .

M. D A M I S .

J E ne le cele point , je voudrois differer ;

J U L I E , à Lucile.

Qu'avois-je dit ?

C É P H I S E.

Pourquoi ? Ne sont-ils pas en âge ?

M. D A M I S.

Oui, tous deux pour l'état d'employer leur courage.

C É P H I S E.

Quoi ! s'ils sont mariés, l'emploieront-ils donc moins ?

M. D A M I S.

Mon Dieu ! le mariage entraîne tant de soins !

C É P H I S E.

Enfin que deviendront votre fille & ma niece ?

M. D A M I S.

Elles attendront bien encor ; rien ne les presse.

C É P H I S E.

Rien ne presse ! est-il vrai ?

J U L I E.

Mon pere, j'ai seize ans.

M. D A M I S.

Plait-il ?

L I S E T T E.

Eile a seize ans.

M. D A M I S.

Je...

C É P H I S E.

Ces pauvres enfans !

Çà, ne la grondez point.

M. D A M I S.

Quoi ! tandis qu'à la guerre

Ils peuvent s'avancer tous deux...

C É P H I S E.

Belle chimere!

Pour être mariés auront-ils moins de cœur ?

M. D A M I S.

Sans doute.

L I S E T T E.

Mais tant pis.

M. D A M I S.

Enfin, c'est ma frayeur.

Chacun sçait qu'une femme aimable &amp; que l'on aime,

D'ordinaire, sur nous prend un pouvoir suprême ;

Et chacun sçait aussi qu'un mari complaisant

N'est, &amp; ne fut jamais qu'un guerrier languissant.

L I S E T T E.

Un mari complaisant ! Eh ! mort non de ma vie ;

Où le trouverez-vous ? La chaîne qui les lie

Est légère en ce jour, elle prête, &amp; s'étend

Au point de n'avoir plus pour eux rien de gênant ;

Et d'ailleurs votre fils est-il d'un caractère

A devenir jamais un mari débonnaire ?

Toujours enveloppé dans son opinion,

Rien ne peut surmonter son obstination :

Ombrageux &amp; rétif, toujours sur le qui vive ;

On le voit contre tous saisir la négative :

Disputant sur un mot, s'échauffant sur un rien,

Lui seul il a raison, lui seul il sçait tout bien.

Evaporant auloin sa bile opiniâtre,

On ne peut avec lui que céder ou se battre.

## CÉPHISE.

Lifette le connoît; oui, telle est son humeur.

Lucile, en l'épousant tu feras ton malheur.

## LUCILE.

Non, ma tante, à ces traits je ne puis le connoître :

Et Lifette devoit mieux parler de son maître.

## M. DAMIS.

Que de bons sens? ma foi, j'aurois dû l'épouser.

## CÉPHISE.

Il n'a tenu qu'à vous, Monsieur, d'en disposer.

## M. DAMIS.

Mais elle aime mon fils.

## CÉPHISE.

Oui, c'est ce qui m'irrite.

## M. DAMIS.

Mais quoiqu'un peu têtu, mon fils a du mérite;

## CÉPHISE.

Et ma niece, Monsieur, n'en a-t-elle donc pas?

## M. DAMIS.

Oui, sans doute, beaucoup: de l'esprit, des appas;

Mais, mon fils. . .

## CÉPHISE.

Mais, ma niece. . .

## LISETTE.

Oh! oui; mon fils, ma niece. . .

Ils sont, vous le verrez, les seuls de leur espee.

Laissez le parallele, & songez à finir.

## CÉPHISE.

Oui, Monsieur, terminons. Leurs amants vont venir.  
Par quel entêtement voulez-vous qu'on diffère ?

M. DAMIS.

C'est qu'au Printems prochain recommence la guerre ;  
Et je ne prétends pas que Clitandre & Damis  
Dans les bras de l'Hymen demeurent endormis.

LISETTE.

Oh ! pour rendre à l'Etat leurs bras & leur courage ;  
Il suffit, croyez-moi, de trois mois de ménage.  
Avant que le Printems les rappelle aux combats ;  
Tous quatre de l'hymen ils seront déjà las,  
Et tous quatre en secret béniront la journée  
Qui pour un tendre adieu sera déterminée.

M. DAMIS.

Si j'en étois bien sûr... mais il n'en fera rien ;  
On a peine à quitter cela, je le sçais bien.

JULIE.

Mon pere...

M. DAMIS:

J'ai seize ans, n'est-il pas vrai ? Silence ;  
Ou je te punirai de ton impatience.

LISETTE.

Ma foi, voici Frontin.



## SCÈNE III.

JULIE, LUCILE, CÉPHISE,  
FRONTIN, M. DAMIS,  
LISETTE.

M. DAMIS.

**E**H! bon jour, mon ami  
Mon fils . . . .

FRONTIN.

Vous l'allez voir; il est tout près d'ici.

M. DAMIS.

Qui peut donc l'arrêter?

FRONTIN:

C'est une bagatelle;

Votre fils à vingt pas vient de prendre querelle.

LUCILE.

Se seroit-il battu?

FRONTIN.

Ma foi, pour aujourd'hui;

Il a trouvé quelqu'un plus obstiné que lui.

LISETTE.

Cela ne se peut pas.

FRONTIN.

C'est la vérité pure.

## C É P H I S É.

Et qui feroit-ce donc ?

## F R O N T I N.

Ecoutez l'aventure :

Vous en rirez , je pense , & moi j'en ris aussi.  
 Vous sçavez que la poste est à vingt pas d'ici ;  
 Sur un cheval très-las , Damis couroit fort vîte ;  
 L'animal , en passant , a reconnu son gîte ;  
 Est entré tout courant , & jusqu'au ratelier  
 A mené brusquement son brusque cavalier.  
 Damis fort étonné , tourne bride , l'exhorte  
 Le presse , & trente fois le ramene à la porte ;  
 Trente fois l'animal refuse de sortir ,  
 Recule , & près de l'auge il revient se blotir.  
 Du fouet , de l'éperon , votre fils l'estropie ,  
 Et tâche à l'éloigner de son auge chérie ,  
 Fixé par l'odorat , sourd aux cris comme au frein ;  
 Notre cheval têtu conserve son terrain.  
 Votre fils en fureur de cent coups l'apostrophe ,  
 Il jure , il bat , il mord. Le coursier Philosophe  
 Souffre tout , réfléchit , puis , sans dire un seul mot ;  
 Prie , & sur le fumier vous l'étend comme un sot.  
 Damis écume en vain de colere & de honte :  
 Pour achever sa course , il veut qu'on le remonte.  
 Un malin palfrenier differe son départ :  
 Il prend la poste enfin pour arriver plus tard.



L I S E T T E.

Le voilà donc en train ?

C É P H I S E.

Monsieur . . .

M. D A M I S.

Pur badinage ;

Risible emportement d'un amant de son âge.

C É P H I S E.

Son amour pour Lucile est-il le même ?

F R O N T I N.

Oh ! oui !

Le vent depuis trois jours va moins vite que lui.

Il creve des chevaux , il court , il éclabouffe ;

Et selon le chemin son humeur étoit douce.

En trouvoit-il un bon ? courons , mon cher Frontin ;

Nous courons vers Lucile.

C É P H I S E.

Eh ! bien , Monsieur ?

M. D A M I S.

Enfin ;

C'est votre intention , il faut la satisfaire :

Venez , je veux moi-même aller chez le Notaire !

*( A Frontin , )*

Est-on content de lui ?

F R O N T I N , *s'en allant :*

C'est un brave Officier :

M. DAMIS, *s'en allant avec Céphise.*

Quel meurtre, que cela songe à se marier !

L I S E T T E, *les suivant.*

Quel meurtre bien plutôt d'en voir finir l'espece !

Le besoin de l'Etat plus que vous m'intéresse ;

Et l'on devroit contraindre , à commencer par moi ;

Toute femelle à faire un bon Sujet au Roi.

## S C E N E I V.

JULIE, LUCILE.

JULIE.

**C**OMMENT ! mon frere arrive , & vous restez  
tranquille !

LUCILE.

Eh ! que voulez-vous donc ?

JULIE.

Ce que je veux , Lucile !

Que le plaisir... la joie... Ah ! Ciel ! quelle froideur !

Mais tout mon sang ; à moi , pétille dans mon cœur ;

Et ce n'est que mon frere.

LUCILE.

Eh ! mon phlegme , Julie ;

Cache des feux plus vifs , que votre étourderie

N'en

N'en fait voir au-dehors. Différente de vous,  
 L'amour le plus ardent, le plaisir le plus doux,  
 Pénètre tout mon cœur fans que rien en transpire ;  
 Il le remplit en secret. Chez vous tout est délire ;  
 Le plus grave sujet, le moindre événement,  
 Passe par votre cœur, l'ément rapidement,  
 De joie ou de douleur un instant le colore,  
 Se transmet à vos sens, & soudain s'évapore.

JULIE.

Ce beau discours n'est pas fort obligeant pour moi ;  
 Mais on vient, c'est mon frere ; oui, c'est lui, je le voi

SCENE V.

JULIE, DAMIS, LUCILE.

DAMIS.

**A**DORABLE Lucile, enfin...

JULIE, *l'interrompant toujours.*

Bon jour, mon frere.

DAMIS.

Je peux faire éclater l'ardeur la plus sincere.

JULIE.

Damis...

DAMIS.

Trois mois d'exil...

JULIE.

Dites-moi donc bon jour.

DAMIS.

N'ont fait que redoubler mes feux & mon amour.

JULIE.

Mais embrassez-moi donc...

DAMIS.

Puis-je espérer encore...

JULIE.

Un mot...

DAMIS.

De retrouver vos bontés que j'adore.

JULIE.

Avez-vous vû Clitandre ?

DAMIS.

Après un long tourment...

JULIE.

Arrive-t-il ?

DAMIS.

Daignez rassurer un amant.

JULIE, *le tirant.*

Parlez donc ?

DAMIS.

Mon amour...

JULIE.

Dites-moi...

DAMIS

Peu tranquille.

S'accroît...

JULIE.

Répondez donc.

DAMIS.

En vous voyant, Lucile.

JULIE.

En vérité, mon frere . . . .

DAMIS.

Eh! que diantre, ma sœur!

ENSEMBLE.

{ Laissez-moi donc parler; quelle est votre fureur!  
 { Parlez-moi donc du moins, quelle est votre froideur!

LUCILE, *passant entre deux,*

Modérez-vous, Julie.

DAMIS.

Aussi, pourquoi vient-elle? . . .

LUCILE.

Damis, ne grondez point, vous connoissez son zèle.

JULIE.

A mon empressement c'est répondre bien mal.

Mais il sera toujours plus têtù qu'un cheval.

DAMIS.

Un cheval! quel cheval?

JULIE.

Une bête mutine.

DAMIS.

Vous me raillez!

LUCILE.

Julie ! . . .

DAMIS.

Aisément je devine.

JULIE.

Devinez ; j'y consens.

DAMIS.

Oh ! je l'entends fort bien !

Elle sçait . . .

LUCILE.

Non , Damis ; non , elle ne sçait rien.

DAMIS.

Je suis donc plus têtù . . .

JULIE.

Oui ; qu'un cheval , mon frere ;

Qui mene à l'écurie & qui jette par terre.

DAMIS, *outré.*

Ma sœur , si ; de vos jours . . .

LUCILE.

Julie , en vérité ;

C'est pousser à l'excès votre vivacité ;

La, revenez à vous. Votre frere vous aime ;

Votre amitié pour lui , je le sçais , est extrême ;

Et tout en arrivant , pour un mot , sur un rien ,

Vous le chagrinez ; la , trouvez-vous cela bien ?

JULIE.

Pas trop.

LUCILE.

Réparez donc un discours qui le blesse.

Vous l'aimez ?

JULIE.

Vraiment, oui. J'ai tort, je le confesse,

Pardonnez-moi, mon frere, &amp; daignez m'embrasser.

LUCILE.

Damis ! . . .

DAMIS.

Moi ! jusqu'au cœur, elle a sçu me blesser ;

Et je l'embrasserois !

JULIE.

Et de grace, Lucile,

Faites ma paix.

LUCILE.

Julie est vive, mais docile.

Damis, embrassez-la.

JULIE.

Mon frere !

DAMIS.

Non, jamais....

JULIE.

De grace..

DAMIS.

Laissez-moi.

JULIE.

Tenez, je vous promets. . .

DAMIS.

Non, vous dis-je.

JULIE.

Damis !

D A M I S.

Non , non.

J U L I E.

Je vous en prie.

L U C I L E.

Regardez-la du moins.

D A M I S.

Non , non , non ; de ma vie !

J U L I E.

Eh ! le vilain mutin ! J'ai fait ce que j'ai dû ;

Mais tel il est parti , tel il est revenu.

Ne vous démentez point , tenez ferme , mon frere

Montrez à qui Lucile aura bien-tôt affaire ;

Montrez-vous plus têtu cent fois , plus obstiné

Que le maudit cheval qui vous a ramené.

## S C E N E V I.

L U C I L E , D A M I S.

D A M I S.

**E**H ! bien , vit-on jamais esprit plus indocile ?

C'est pour l'amour de vous que je cède Lucile ;

Tenez m'en compte.

L U C I L E.

Adieu. Calmez votre courroux.



A M I S.

Vous forcez ?

L U C I L E.

Je ne puis rester seule avec vous.

D A M I S.

Lucile !

L U C I L E.

Je ne puis ; votre sœur est absente.

D A M I S.

Qu'importe ?

L U C I L E.

Y pensez-vous ? Elle est avec ma tante.

Que pourroient-elles dire ?

D A M I S.

Eh ! de grace , un moment.

L U C I L E.

Vous n'avez vû personne encor ; &amp; décemment ,

Il faut à votre pere.....

D A M I S.

Il est absent.

L U C I L E.

N'importe ;

Il va rentrer.

D A M I S.

Sur vous , ma sœur est la plus forte.

L U C I L E.

Il faut que je la suive ; adieu.

D A M I S.

Si vous forcez . . . .

G iv

## LUCILE.

Vous voyez le succès de vos vivacités !  
 Par un mot de douceur vous arrêtez Julie ;  
 Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie ;  
 Vous trouviez réunis, à votre heureux retour ,  
 Les tendresses du sang , les transports de l'amour ;  
 Vous paroissez , tout change ; une sœur qui vous aime  
 Est forcée à vous fuir , & m'y contraint moi-même.  
 Vous seul avez trouvé le moyen d'attrister  
 Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter ;  
 Un premier mouvement , ( daignez le reconnoître , )  
 Mene toujours trop loin , si l'on ne s'en rend maître ,  
 ( Elle sort. )

DAMIS , *seul.*

Elle croit que j'ai tort ; il faut lui pardonner.  
 Dans la suite pourtant , je veux m'examiner.  
 Quelqu'un vient , ... c'est mon pere.

## SCENE VII.

M. DAMIS , DAMIS , *Fils.*

M. DAMIS.

**A**H ! mon fils , quelle joie !

DAMIS.

Souffrez que dans vos bras la mienne se déploie.

M. D A M I S.

Avec plaisir, mon fils, je te vois de retour.

D A M I S.

L'espoir de voir enfin couronner mon amour  
Au desir de vous voir sembloit prêter des aîles.

M. D A M I S.

'Ainsi, Clitandre & toi vous revenez fideles :'  
Je n'en suis point fâché; mais cependant ces nœuds  
Sont pour vous avancer des moyens dangereux ;  
Vous devriez attendre.

D A M I S.

Ah ! de grace, mon pere,  
'Achevez mon bonheur. La paix qui va se faire ...

M. D A M I S.

Quoi ! la paix ? . . . .

D A M I S.

Oui, vraiment : les articles déjà  
Sont dressés, consentis.

M. D A M I S.

J'ignorois tout cela.

D A M I S.

Comment ! vous l'ignoriez !

M. D A M I S.

Et même, plus j'y pense,

Et moins à ce récit je trouve d'apparence.

D A M I S.

L'apparence n'est rien quand le fait est réel.

La Prusse & les Anglois, par un Traité formel.

Gv

M. D A M I S.

Quoi ! la paix seroit faite ?

D A M I S.

Oui ; la chose est publique.

M. D A M I S.

Mais je ne reviens point, je crois, de l'Amérique,  
Et je n'en ai rien sçu.

D A M I S.

Soyez-en bien certain.

Cette nouvelle-là me vient de bonne main.

Un Ministre l'a dit, & par son Secrétaire . . .

M. D A M I S.

Quoi ! vous me soutiendrez ? . . .

D A M I S.

Moi ! soutenir mon pere.

Oh ! je ne soutiens rien.

M. D A M I S.

Mais vous dites pourtant

Que la paix est signée.

D A M I S.

Oui, rien n'est plus constant.

M. D A M I S.

Constant ? qui vous l'a dit ?

D A M I S.

C'est la Cour, c'est la ville.

M. D A M I S.

Je suis donc un stupide, un sot, un imbécille ?

D A M I S.

Allez-vous vous fâcher ? Je me tairai plutôt . . .  
Je sçais avoir raison , & ceder quand il faut.

M. D A M I S.

Cédez-moi donc , mon fils ; car la paix n'est pas faite.

D A M I S.

A la bonne heure.. mais... bien-tôt , dans la gazette,  
Vous lirez à loisir votre conviction.

( *M. Damis fait un geste d'impatience.* )

Ce que j'en dis n'est pas par obstination.

M. D A M I S.

Quoi ! ..

D A M I S.

Je suis bien guéri d'un défaut si frivole.

On me croit si l'on veut... mais ce qui me console...  
Je dis la vérité.

M. D A M I S.

Mon fils , la vérité

Pour base , & pour soutien veut la docilité.

Un air trop vif , un ton de feu , d'impatience ,

Excite la colere , & non la confiance ;

La raison s'insinue avec moins de roideur ;

Son trait pénètre mieux , plus il a de douceur ;

Sa voix , loin d'émouvoir , écarte les orages ;

Elle veut obtenir , non ravir les suffrages ;

Elle prouve & se tait sans vouloir décider ;

Et , pour persuader , elle enseigne à céder.

D A M I S.

Mais cependant...

M. D A M I S.

Mon fils , cette leçon sincere  
Devroit vous avertir qu'il est tenu de vous taire.

D A M I S.

Soit... je mets à profit l'avis que je reçois...

Mais... si la paix est faite , est-ce ma faute à moi ?

M. D A M I S.

Non , Damis. Je vois bien qu'il faut que je vous cède.

D A M I S.

Mais , Monsieur...

M. D A M I S.

Oh ! cessons un discours qui m'excede.

D A M I S.

Je suis bien malheureux. Par forme d'entretien ,  
Je dis ce que je sçais... ce que je sçais fort bien.

Je soutiens la raison pendant une minute :

Point du tout, on s'offense , on dit que je dispute.

Si la paix vous déplaît , je vais me rétracter.

M. D A M I S.

Vous ne voulez donc pas...

D A M I S.

Mais , non ; sans s'entêter ;

Supposons un moment que la chose est réelle ;

Ai-je tort , dites-moi , de vous l'affurer telle ?

Et quand vous la verrez afficher , publier ,

Aurez-vous eu raison , vous , de me la nier ?

Quoi que vous en disiez , la vérité , mon pere ,  
 A besoïn de l'appui de celui qu'elle éclaire.  
 C'est presque la trahir que la défendre mal :  
 Aussi-bien que Thémis elle a son tribunal : |  
 Y traîner le Mensonge est un droit légitime ;  
 Et quand l'Erreur y plaide , on lui répond sans crimes  
 Par exemple , la paix . . .

M. D A M I S.

Oh ! taisez-vous , enfin !

D A M I S.

Vous voilà prêt , mon pere , à m'appeller mutin ;  
 Je le vois. Cependant vous sçavez bien dans l'ame ;  
 Que je ne le suis plus.

M. D A M I S.

Le courroux qui m'enflâme . . . ?

D A M I S.

Allons , puisqu'il vous plaît , je cede & sans effort.

M. D A M I S.

Ah !

D A M I S.

Quoi que vous disiez , pouvez-vous avoir tort ?  
 Tout le Monde , il est vrai , le dit & le répète ;  
 Mais il ne vous plaît pas . . . non , la paix n'est pas faite.

M. D A M I S.

Eh ! Bourreau , finis donc ; donne-la moi la paix.

D A M I S.

Vous ne la voulez point.

M. D A M I S.

Encor ! Oh ! je m'en vais.

## S C E N E V I I I .

D A M I S , *seul.*

**M**ON père est obstiné. Mais en lui tenant tête ;  
Comme je le pouvois , j'eusse été malhonnête.  
J'ai bien fait. Après tout , que me fait son erreur ?

## S C E N E I X .

F R O N T I N , D A M I S .

F R O N T I N .

**V**OUS avez donc déjà fait des vôtres , Monsieur ?  
Tout se plaint ; la sœur gronde , & Lucile soupire ,  
Céphise contre vous dit tout ce qu'on peut dire ;  
Je viens de rencontrer votre pere en courroux.  
La tante va monter ; prenez bien garde à vous.

D A M I S .

Prendre garde ? .. A quoi donc ?

F R O N T I N .

La maligne femelle

Vient pour vous provoquer à disputer contre elle.



On vous ôte Lucile au moindre entêtement,  
C'est elle qui m'envoie ici secrètement  
Vous donner cet avis.

D A M I S.

L'avis est d'importance ;  
Mais la tante en fera pour son expérience.  
Moi , disputer ! Fi donc.

F R O N T I N.

Enfin , songez-y bien ;  
Cet effort ...

D A M I S.

Cet effort ne me coûtera rien ;  
Tu le sçais bien toi-même.

F R O N T I N.

Fh ! la , là , mon cher maître ,  
Votre tête par fois s'échauffe ...

D A M I S.

Comment ! traître ;  
Tu m'oses soutenir ! ...

F R O N T I N.

Mon Dieu ! point de fracas ;  
Oui , vous êtes très-doux : mais ne l'oubliez pas ;  
On vient.



## SCENE X.

FRONTIN, DAMIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

**B**ONjour, Damis.

DAMIS.

Pardon, j'allois descendre.

CÉPHISE.

Du cérémonial ! Fi. J'aime à vous entendre ,  
 Et je viens vous chercher. Ça , discourons un peu.  
 Rapportez-vous ici ce ton ferme , ce feu ,  
 Cet air si décisif que j'aime à la folie ,  
 Et qui de vos discours soutenoit l'énergie ?  
 Depuis votre départ , je m'ennuie à la mort.  
 Comment ! dans ce logis on est toujours d'accord ;  
 Dérailonne qui veut , aucun ne le réfute ;  
 Pas le moindre débat , pas la moindre dispute ;  
 Je dis non , on dit non. Je dis oui , on dit oui.  
 Vous m'avouerez que c'est pour expirer d'ennui.

DAMIS.

Oui ; ces gens consentans ne divertissent guère ;  
 J'aurois cru cependant que ma mère & mon pere ..

CÉPHISE.

J'ai beau les exciter , pas un seul mot.

D A M I S.

Pourtant ;

Je viens de leur trouver l'air assez disputant.

C É P H I S E.

Vous m'étonnez beaucoup : c'est donc votre présence ;

Car je pestois hier contre leur indolence.

Je ne le cele pas ; moi , j'aime à disputer ;

Cela me réjouit , &amp; me fait mieux porter ;

Quand le matin , à jeun , quelqu'un me contrarie ;

Je m'anime au combat ; je m'échauffe , je crie ,

Je prouve , je soutiens ; car j'ai toujours raison :

J'éveille les voisins , j'étourdis la maison ;

Et j'ai de la fanté pour huit jours.

D A M I S.

Sur mon ame ;

Vous donnez appétit de disputer , Madame.

F R O N T I N , *bas.*

Gardez-vous....

D A M I S.

Je t'entends. Mais enfin ce plaisir

Est un défaut , dit-on ; j'ai cessé d'en jouir.

C É P H I S E.

Oh ! vous y reviendrez.

D A M I S.

Jamais. Plus de querelle ;

Sur les avis d'autrui , mon avis se modele ,

Dût-on me soutenir qu'il est nuit à midi.

C É P H I S E.

Ah ! je vous vois venir ; ceci n'est qu'un défi.

D A M I S.

Non.

C É P H I S E.

Si.

D A M I S.

Mon changement sur ce point est sincere.

C É P H I S E.

Je vous soutiens . . .

D A M I S.

*(Frontin le tire.)*

Et moi . . . Non , j'aime mieux me taire :

C É P H I S E.

C'est pour me contredire ; apparemment , Monsieur ;

Qu'il vous plaît d'affecter cette belle douceur.

D A M I S.

Pouvez-vous le penser ?

C É P H I S E.

Oui , Monsieur , je le gage.

D A M I S , *vivement.*

Ah ! Madame , parbleu . . .

F R O N T I N.

Doucement , soyez sage.

D A M I S , *décilement.*

S'il faut en convenir , je suis assez soumis . . .

C É P H I S E.

Il n'en démordra pas au moins ; Monsieur Damis ,

Vous trompez mon attente ; &amp; , par mutinerie ,

Vous n'êtes plus mutin. Mais je vous signifie

Que je veux à ma nièce un têtù pour époux ;  
Si vous êtes changé si fort , tant pis pour vous !

D A M I S , *à Frontin.*

S'il étoit vrai , pourtant . . .

F R O N T I N .

Eh ! non , c'est par malice !

D A M I S .

A ma docilité rendez plutôt justice ;  
Pour mériter Lucile & faire son bonheur ;  
J'ai tâché d'acquérir sa vertu , sa douceur.  
Ne disputer jamais , ceder au moindre signe ;  
C'est par-là seulement que j'en veux être digne.  
Si vous lui réservez un mutin pour mari ,  
Je ne puis me résoudre à l'acheter ainsi.  
Oui , fallût-il la perdre , ( & j'en perdrais la vie , )  
Mon humeur contestante est pour jamais bannie.

C É P H I S E .

Pour jamais ?

D A M I S .

Oui , Madame.

C É P H I S E .

Est-il bien vrai , Damis ?

F R O N T I N .

Oh ! parbleu ; j'en répons.

C É P H I S E .

Eh ! bien , soyons amis.

D A M I S.

Comment !

C É P H I S E.

Au moindre trait de votre humeur mutine ;  
Je rompois tout accord.

F R O N T I N.

Ah ! que vous êtes fine !

C'étoit un détour . . .

C É P H I S E.

Oui.

F R O N T I N.

Bon ! mon Maître à présent  
Va jusqu'à la fadeur ; il est trop complaisant.

C É P H I S E.

Je voulois éprouver . . . .

D A M I S.

Quoi ! je perdois Lucile !

Cette crainte , à jamais , va me rendre docile.

C É P H I S E.

Tant mieux ; car le mardi , jour de votre départ . . .

D A M I S.

Je partis le lundi , Madame , pas plus tard.

C É P H I S E.

Le lundi ? Non ; ce fut le mardi.

D A M I S.

Non , Madame ;

Je m'en souviens fort bien , croyez-moi.

CÉPHISE.

Sur mon amon

Ce fut le . . .

DAMIS.

Point du tout.

CÉPHISE.

Ce fut . . .

DAMIS.

Avant midi

CÉPHISE.

Un jour de Fête ?

DAMIS.

Eh ! oui.

CÉPHISE.

Ce fut donc le mardi.

DAMIS.

Eh ! non , vous dis-je encor , je le sçais bien.

FRONTIN.

Le traître

Va tour gêter. Ce fut le mardi, mon cher Maître.

DAMIS.

Lundi , maraud.

FRONTIN.

Mardi. Qu'allez-vous contester ?

DAMIS.

Mais , voyez ce coquin qui me vient disputer !

CÉPHISE.

N'est-il pas vrai , Frontin ?

D A M I S.

Eh ! non,

F R O N T I N.

Qu'il vous souvienne . . .

D A M I S.

Veux-tu te taire !

C É P H I S E.

Enfin . . . .

D A M I S.

Non ; quoi qu'on me soutienne ;

Je suis parti lundi.

C É P H I S E.

Mardi.

D A M I S.

Lundi.

F R O N T I N.

Mardi.

D A M I S,

Lundi.

C E P H I S E :

Mardi.

D A M I S.

Lundi.

F R O N T I N , *s'en allant.*

Peste de l'étourdi !

D A M I S.

Ce fut , dis-je . . .

C É P H I S E , *fuyant.*

Fuyons , évitons la tempête.

D A M I S , *les suivant.*

Consultez l'Almanach ; mardi n'étoit pas fête.



## SCENE XI.

DAMIS, *seul.*

**O**H ! parbleu , pour le coup , sa tête a pris l'effor.  
Eh ! bien , je mets en fait qu'elle se plaint encor.  
Ayez raison tout seul , on fuit , on vous maltraite ;  
On veut que vous laissiez la vérité muette.  
Si comme un écolier vous n'êtes gouverné ,  
Tout le monde s'obstine à vous dire obstiné.  
L'un vient me nier tout , me dispute , m'excede :  
Parce qu'il est mon pere , il faut que je lui cede.  
L'autre , pour sa santé vient disputer exprès ;  
Ma sœur m'impatiente , & j'aurai tort après.  
Mais . . . Lucile pourtant . . . D'où vient me quitte-t-elle ?  
Je ne descendrai pas qu'elle ne me rappelle.

## SCENE XII.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

**A**H ! te voilà , Lisette ?

L I S E T T E.

Oui.

D A M I S.

Que fait-on là-bas ?

L I S E T T E.

On dispute.

D A M I S.

Et sur quoi ?

L I S E T T E.

Sur vous. C'est un fracas ! ! !

Votre pere sur-tout : il crie , il vous menace.

Il n'entend plus raison. Il me soutient en face

Que vous êtes mutin , têtU comme un Démon.

D A M I S.

Oui , c'est-là sa fureur.

L I S E T T E.

Moi , qui sçais bien que non ;

Je vous l'ai relancé de la bonne maniere ;

Et comme il avoit tort , il s'est mis en colere.

D A M I S.

Eh ! oui ; voilà le fait. On se croit offensé

Par la raison d'autrui ; l'amour-propre blessé . . .

L I S E T T E.

Justement.

D A M I S.

J'ai cent fois éprouvé ce délire :

L I S E T T E.

Dans les autres : car vous , sçavez-vous contredire ?

D A M I S.

Mon Dieu ! non. Mais enfin , on a son sentiment . . .

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Voyez , qui ne l'a pas ?

D A M I S.

On le dit bonnement ,  
Et l'on trouve des gens . . .

L I S E T T E.

Oui , comme votre pere .

D A M I S.

Qui , quoi que vous disiez , soutiennent le contraire.

L I S E T T E.

Cela n'est pas plaisant.

D A M I S.

Cela vous pousse à bout.

L I S E T T E.

Ces gens-là sont communs.

D A M I S.

Je les trouve par-tout.

Dès que je dis un mot . . .

L I S E T T E.

Quel malheur est le vôtre !

D A M I S.

Que veux-tu ? Quelquefois j'insiste comme un autre.

L I S E T T E.

Vous ?

D A M I S.

Oui ; j'ai quelquefois de la peine à plier.

L I S E T T E.

Quel plaisir prenez-vous à vous calomnier !

Non ; disputer n'est point dans votre caractère.

D A M I S.

Non ; mais de tems en tems . . .

L I S E T T E.

Un enfant vous fait taire ;

Vous êtes trop docile , au moins ; c'est un défaut. }

D A M I S.

Trop , non. Mais je le suis tout autant qu'il le faut.

L I S E T T E.

Vous l'êtes beaucoup trop.

D A M I S.

Non , il faut se connoître.

Souvent . . .

L I S E T T E.

Eh ! non , jamais ; je le sçais bien , peut-être.

D A M I S.

Tu sçais mal ; & ma tête . . .

L I S E T T E.

Ah ! bon ! Par vanité ;

Vous voudriez , je crois , passer pour entêté.

D A M I S.

Oh ! je le suis un peu.

L I S E T T E.

Vous ? Quelle erreur extrême !

D A M I S.

Oui , te dis-je , je suis . . .

L I S E T T E.

La docilité même.

D A M I S.

Lifette , encor un coup . . .

L I S E T T E.

Et je vous soutiens , moi . . .

D A M I S.

Pourquoi me soutenir ? Sçais-je pas mieux que toi . . .

L I S E T T E.

Je n'en démordrai point ; vous êtes doux , traitable.

D A M I S.

Moi , traitable ! Je suis obstiné comme un Diable.

L I S E T T E.

Et vous cedez toujours. C'est donc pour badiner.

D A M I S.

Je ne cede jamais.

L I S E T T E.

Vous me feriez damner.

D A M I S.

Je te dis qu'il n'est point de digue , de barriere ,  
Que je ne brise , dès qu'on me rompt en visiere.

L I S E T T E.

Chançons que tout-cela : je ne vous croirai point.

D A M I S.

Quelle obstination ! me disputer ce point !

L I S E T T E.

Oui ; je vous le dispute.

D A M I S.

Ah ! bon Dieu ! quelle tête !

Et je te soutiens , moi , qu'il n'est rien qui m'arrête ,

H ij

Quand j'ai dit oui , Satan & toute sa maison  
( *Lifette rit.* )

Ne pourroient en vingt ans me faire dire non.  
Pourquoi me rire au nez ? Mais voyez quel caprice !

L I S E T T E .

Oh ! pour le coup , Monsieur , vous vous rendez justice ;  
Et votre entêtement , par malice excité ,  
Mieux que je n'aurois fait , a dit la vérité .

D A M I S .

Eh ! que diantre ! tu viens aussi me contredire . . . .  
Ne vas pas croire au moins ce que j'ai pû te dire.  
Je vais trouver Lucile ; elle m'attend là-bas ? .

L I S E T T E .

Dans ce moment , Monsieur , vous ne la verriez pas ?  
D A M I S .

Qui m'en empêcherait ?

L I S E T T E .

C'est qu'elle , votre pere ,  
Et Céphise , en secret font avec le Notaire .

D A M I S .

Eh ! bien , c'est mon contrat dont il est question :

L I S E T T E .

Votre contrat ? Nenni .

D A M I S .

La belle vision ! . . .

L I S E T T E .

Non , vous dis-je , Monsieur .

D A M I S.

Oh ! finis , je te prie :

Lucile... Et non , Lifette , il y va de ma vie.

L I S E T T E.

Ma foi , vous mourrez donc.

D A M I S.

De grace , sur ce point

Cesse de badiner.

L I S E T T E.

Je ne badine point.

Vous la perdez , Monsieur.

D A M I S.

Je connois ta malice :

Tu voudrois m'obstiner.

L I S E T T E.

Non , c'est sans artifice ;

Et suivant le projet autrefois concerté ,

Votre pere l'épouse.

D A M I S.

Hem ?

L I S E T T E.

C'est la vérité.

D A M I S.

Lucile auroit bien pû...

L I S E T T E.

Rien n'est plus véritable :

Auprès de votre pere , elle fait l'agréable ;

Ne se souvient de vous que pour vous plaisanter ,

Et gronde votre sœur qui veut lui résister.

D A M I S.

C'en est trop ; je prétends... oui , je veux...

H iij

## S C E N E XIII.

L I S E T T E , D A M I S , J U L I E .

J U L I E .

A H ! mon frere!

Lucile . . .

D A M I S .

Eh ! bien , ma sœur ?

J U L I E .

Elle épouse mon pere.

D A M I S .

Vraiment , c'est fort bien fait.

J U L I E .

Ce n'est pas tout encor.

D A M I S .

Quoi donc ?

J U L I E .

A sa gaieté donnant un libre essor ,  
 Elle a promis là-bas , dans son audace extrême ,  
 De vous faire signer son contrat à vous-même.

D A M I S .

Ah ! parbleu , volontiers.

J U L I E .

Non ; ne le signez pas ,



Car j'ai surpris mon pere , il lui disoit tout bas :  
 Si vous gagnez sur lui qu'il signe , à la bonne-heure ,  
 Le contrat sera bon ; je consens qu'il demeure :  
 Mais s'il ne signe point , marché nul.

D A M I S.

C'est de moi

Que dépend son contrat ? Je le signe.

J U L I E.

Et pourquoi ?

D A M I S.

Je le signe.

L I S E T T E.

Fort bien.

D A M I S.

C'est une affaire faite ;

Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lifette ,  
 Sa noirceur , sa gaieté , ses bons mots.

J U L I E.

Non , vraiment.

Mais pouvant empêcher son établissement....

D A M I S.

Moi , l'empêcher ?

L I S E T T E.

Fi donc.

D A M I S.

Je triomphe au contraire.

La voici.

L I S E T T E.

Signez vite , &amp; terminez l'affaire.

## SCENE XIV.

LISETTE, LUCILE, DAMIS,  
JULIE.

LUCILE:

**P**EUT-ÊTRE sçavez-vous ? ...

DAMIS:

Oui, oui ; l'on m'a tout dit :

Je brûle que mon seing confirme cet écrit.

JULIE.

Je n'osois me flatter . . . .

DAMIS:

Oh ! flattez-vous , Madame :

Depuis assez long-tems tout le monde me blâme ;

Vous ne vous plaindrez plus de mon entêtement.

Donnez-moi ce contrat.

JULIE.

Eh ! mon frere , un moment !

DAMIS.

Non , ma sœur.

LISETTE.

C'est bien fait. Voulez-vous qu'il endure ? . . .

D A M I S.

Donnez.

J U L I E.

Vous la perdez par votre signature.

D A M I S.

Oui ; mais , si je la perds , elle me perd aussi.

La fuite fera voir qui perd le plus ici.

Elle aura beau chercher , jamais-cœur si fidele

D'un amour aussi fort ne brûlera pour elle.

Mon défaut tant blâmé , mon seul entêtement

Auroit été , ma sœur , de l'aimer constamment ;

Mon obstination , dont se plaint la parjure ,

De mon amour pour elle eût été la mesure.

Chacun de ses regards augmentant mon ardeur ;

Rien ne m'eût été cher auprès de son bonheur :

Le moindre de ses vœux m'eût-il coûté la vie...

Ma sœur , n'en parlons plus.

L U C I L E.

Je vous en remercie.

J U L I E.

Rempportez ce contrat.

D A M I S :

Non ; je le signerai.

L U C I L E.

Mon bonheur en dépend.

D A M I S.

Son bonheur ! j'en mourrai.

Son bonheur !

H v

LUCILE.

Oui, vraiment.

D A M I S.

Tant de sang-froid m'indigne :

Donnez-moi.

LUCILE.

Si pourtant ...

D A M I S.

Non, perfide, je signe ...

Oui je signe, infidelle, & je signe deux fois,  
 Pour vous montrer combien j'approuve votre choix.

LUCILE *froidement emporte le contrat & va  
 le montrer à M. Damis & à Céphise,  
 qui paroissent.*

Une seule eût suffi.

D A M I S.

Ma sœur, elle me laisse :

Je n'en puis plus.

J U L I E.

Quoi donc !

D A M I S.

Qu'ai-je fait ? la traîtresse !

Je me meurs.



## S C E N E X V.

L I S E T T E , Madame C É P H I S E ,  
D A M I S , M. D A M I S , L U C I L E ,  
J U L I E .

M. D A M I S.

O U I , Lucile , oui , je suis satisfait ;  
Je l'ai dit , le contrat aura son plein effet.

D A M I S , *courant à son pere.*

Donnez-moi donc la mort , s'il faut qu'il s'exécute.

M. D A M I S.

Quoi ! n'as-tu pas signé ? Quelle est cette dispute ?

D A M I S.

Il est vrai. La perfide en me poussant à bout ,  
En m'obstinant sans fin , m'a fait souscrire à tout.  
Mais c'est ma propre mort que j'ai signé , mon pere ;  
Votre hymen , s'il se fait , me la rend nécessaire ;  
Je mourrai devant vous de honte & de douleur  
D'avoir souscrit moi-même à mon propre malheur.

M. D A M I S.

Mais pourquoi signois-tu ? car Julie & Lucile  
T'ont dit que ce contrat devenoit inutile ;  
Si tu n'y souscrivois.

D A M I S.

Eh ! oui , l'on m'a tout dit.

Que voulez-vous ? L'amour , la fureur , le dépit ,  
 Que sçais-je ? mon maudit entêtement , peut-être ,  
 Ont fait que de ma main je n'ai pas été maître.  
 Mais comptez que ma mort va finir ce débat ,  
 Si je vois subsister ce malheureux contrat.

M. D A M I S.

Ce contrat te tient bien au cœur . . .

D A M I S.

Je le déteste :

M. D A M I S.

Je ne devinois pas qu'il te fût si funeste . . .  
 Mais pourvu que Lucile y veuille consentir ;  
 Puisqu'il te déplait tant , il faut l'anéantir.

D A M I S.

Ah ! c'est vraiment par vous que votre fils respire !  
 Donnez-moi ce maudit contrat : je le déchire.

L U C I L E.

Non ; s'il vous plaît , Monsieur.

D A M I S.

Mon pere le veut bien.

L U C I L E.

Mais , Monsieur . . .

D A M I S.

Donnez-moi.

L U C I L E.

Non , il n'en sera rien.

D A M I S.

Lucile , à vos genoux , j'attends ma destinée.

L U C I L E.

Non , ce contrat est bon. Oh ! je suis obstinée.

D A M I S.

Ah ! mon pere , aidez-moi ; j'ose vous implorer.

M. D A M I S.

Bourreau ! c'est ton contrat que tu veux déchirer.

D A M I S.

Mon contrat , se peut-il ? mon contrat ? . . .

J U L I E.

Oui , lui-même.

M. D A M I S.

De ton entêtement , vois la fureur extrême :

Tu signes contre toi . . .

L U C I L E.

Vous me l'avez promis ;

Rappelez vos bontés , épargnez votre fils.

J U L I E.

Oui , Lucile a tout fait ; si vous sçaviez , mon frere ;

Comme elle a sçu toucher &amp; sa tante , &amp; mon pere.

L I S E T T E.

Oh ! sans elle , ma foi , vous ne teniez plus rien ;

Tout étoit contre vous , vous le méritiez bien ;

De ce petit détour elle a fourni l'idée :

Il vengeoit tout le monde , &amp; nous l'avons aidée.

## D A M I S.

Je dois tout à Lucile ! Ah ! mon cœur pénétré ,  
 Ne veut sentir , penser désormais qu'à son gré.  
 Soumis à ses conseils , complaisant pour les vôtres ,  
 Je sçaurai respecter les sentimens des autres.  
 Assez de mon humeur l'opiniâreté  
 M'a rendu le fléau de la société.

( A Lucile. )

Je veux que ma douceur à la vôtre réponde ;  
 C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

## L I S E T T E.

Enfin , pour le moment , les voilà tous d'accord.  
 Il se dit corrigé ; mais moi j'en doute fort.  
 Une femme pourtant est son plus sûr remède  
 Si têtù qu'il puisse être , il faudra bien qu'il cède.

F I N.



LES  
DEUX BALS,

AMUSEMENT COMIQUE;

Orné de Chants , de Danfes & de  
Spectacle:

Représenté le Dimanche 7 Mars 1734.

---

---

ACTEURS.

VÉNUS.

LA JEUNESSE.

LA FOLIE.

MOMUS.

MERCURE.

MARS.

PLUTUS.

LE SILENCE.

LE PROFESSEUR DE LA FOLIE.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS,  
DANSANS ET CHANTANS.

*La Scène est dans l'Olympe.*



LES  
DEUX BALS,  
AMUSEMENT COMIQUE.

---

SCENE PREMIERE.  
VÉNUS, MOMUS.

VÉNUS.

Ous donnez Bal, Momus ?

MOMUS.

Oui, belle Cythérée ;

Depuis long-tems notre Empirée  
Est glacé, triste & languissant ;  
Je veux que la Troupe Ethérée  
Se ragailardisse en dansant.

VÉNUS.

Ce dessein est selon mon goût :  
En effet l'Oiympe m'ennuie ,



La tristesse y regne par-tout,  
L'Amour & les Plaisirs m'ont faussé compagnie.

## M O M U S.

Je m'en suis apperçu ; pour le Printems prochain  
Mars a fait fourbir son Epée ,  
On ne lui voit l'ame occupée ,  
Qu'à tirer de son Magasin

Tout l'Attirail funeste au Genre humain.

Pluton , du vieux Nocher fait radouber la Barque.

Apollon médite des vers ,

Pour maints Héros François par qui bien-tôt la Par-  
que ,

D'ennemis terrassés doit peupler les Enfers.

Vulcain, dans son fumant taudis ,

Ne forge que des Cimeterres.

Jupiter accablé d'affaires ,

N'offre qu'un front chargé d'ennuis ,

Tout cela me morfond. Allons , belle Déesse ,

Rappelions les Plaisirs , rappelions les Amours ;

Donnons les nuits à l'allégresse ,

Aux embarras nous donnerons les jours.

## V É N U S.

C'est penser à merveille. On m'a dit que Mercure

Devoit aussi donner un Bal.

## M O M U S.

La préférence au moins , je vous conjure ,

Mercury est un original ,

Jaloux de tout ce que je fais.

Son Bal est un Bal des guinguettes ; ]

Aussi n'y verra-t-on que de minces Grifettes ,

Et quelques Nymphes de relais.

V É N U S.

Mais vous ? vous auez le beau monde ?

M O M U S.

Oh ! pour cela oui , j'en réponds.

Pluton, avec le Dieu de l'Onde ,

Y dansera les Cotillons.

Jupiter m'a donné parole ,

Mars , Apollon . . .

V É N U S.

Dénombrement frivole.

Apollon y fera , c'est tout ce que je veux.

M O M U S.

Apollon ? Mars voulez-vous dire ?

Prenez-y garde au moins , le drôle est ombrageux ;

Ne dansez qu'avec lui. Ganimède , Zéphire ,

L'Amour , . . enfin tout le céleste empire

S'apprête à danser tout des mieux.

V É N U S.

Momus , j'y menerai les Graces ;

Leur cortége n'est pas nombreux ;

Mais il est attrayant.

M O M U S.

Qu'elles suivent vos traces ;

Sans elles tout est ennuyeux.

Mais Vénus , égayez votre humeur nonchalante :

Que Diable ! vous montrez un air froid , sérieux,

Qu'avez-vous , Déesse charmante ?

A l'approche d'un Bal , vous n'êtes guère en train.

V É N U S.

Si j'osois . . . mais non ; non ; Momus est trop malin ;

Et son ame toujours fut trop indifférente.

M O M U S.

Expliquez-vous , belle Vénus ;

La peste , mon humeur sauvage ;

Auprès de vous . feroit bien-tôt naufrage :

Vénus craindroit-elle un refus ?

V É N U S.

Ce feroit le premier.

M O M U S.

Parlez donc , je vous prie ;

Jamais je ne sentis pareille émotion :

Nous sommes seuls , l'occasion . . .

La Pudeur est de la partie ?

Dame Vénus , en vérité . . .

Je ne m'en ferois pas douté ;

Allons donc , faites trêve à la minauderie :

Mais quoi ! que m'apprendra ce billet cacheté ?

Si vous m'aimez , je vous adore.

V É N U S.

Momus , il n'est pas tems encore ;  
Lisez le dessus.

M O M U S.

A quoi bon ? : :

V É N U S.

Lisez toujours.

M O M U S , *lit.*

*Pour Apollon :*

Comment Diab!e ! eh ! fi donc ; Déesse :

Ne confondez pas nos emplois ;  
De Mercure jamais je n'usurpai les droits ;  
Il rendra le billet lui-même à son adresse.

V É N U S.

Quoi ! vous me refusez ?

M O M U S.

Reprenez le poulet ;

Je ris des sottises qu'on fait ,  
Mais je n'aide point à les faire :  
Ainsi Déesse , s'il vous plaît ,  
Passez-vous de mon ministere.

V É N U S.

De grace , chargez-vous , Momus , de mon billet :

M O M U S.

Belle Cypris , je suis votre valet.

J'entends fort mal la tablature ,

Et je suis très-indiscret.

Je vous l'ai déjà dit , servez-vous de Mercure :

V É N U S , *minaudant.*

Auprès de Mars, Mercure a cet emploi ;  
Et vous . . .

M O M U S.

Je vous entends , & moi ,  
Près d'Apollon doublerai le courrage ;  
C'est mettre comme il faut vos attraits à profit.  
Un mari, deux amans ! tudyieu ! quel appétit !  
Vous ne reglez pas mal votre petit ménage :  
Adieu, Déesse peu sauvage ,  
Je vais prier Vulcain de rélargir son lit.

V É N U S.

Au moins ne dites rien.

M O M U S.

Déesse de Cythere  
Bons mots , chez moi vont naissans ,  
Comme chez vous les enfans :  
Le Ridicule , leur Pere ,  
M'offre à les concevoir cent plaisirs séduifans :  
Le terme vient , il faut leur donner la lumiere.  
Accusez-en le Destin ;  
A découvert je me montre ,  
Craignez que je ne rencontre  
Quelqu'Accoucheur en chemin.

( *Il sort.* )





S C E N E II.

V É N U S , *seule.*

**I**L le faut avouer , je suis une imprudente :  
Momus , par-tout va me tympaniser ;  
Mais je me vengerai de sa langue mordante.  
Une Belle aisément ne sçait pas s'appaiser.  
Mercure vient , consultons sa malice.

---

S C E N E III.

V É N U S , M E R C U R E .

M E R C U R E .

**Q**U'AVEZ-VOUS donc , belle Vénus ?

V É N U S .

Je veux me venger de Momus.

M E R C U R E .

Bon je suis de moitié , l'occasion propice

Se présente pour le punir ;

Nous donnons Bal tous deux ; au mien daignez venir !

V É N U S .

Volontiers.

M E R C U R E.

Mais par quel outrage ? . . . .

V É N U S.

Il vient de m'insulter pour un mauvais message ;  
Dont auprès d'Apollon j'ai voulu le charger.

M E R C U R E.

C'est bien fait , pourquoi me changer ?  
N'ai-je pas jusqu'ici rempli mon ambassade  
Avec adresse , avec discrétion ?  
Vous ai-je fait quelqu'incartade ?

V É N U S.

Je voulois cette nuit faire une mascarade  
Avec le brillant Apollon ;  
Et pour l'en avertir , j'ai tracé cette lettre.  
J'avois cru que Momus voudroit la lui remettre ,  
Et le satyrique bouffon  
De m'insulter vient d'avoir l'insolence ;  
Je suis dans un si grand courroux . . .

M E R C U R E.

A rendre le billet j'emploierai ma prudence :  
Déele , calmez-vous.

V É N U S.

Mais , quoi qu'il soit sans conséquence ;  
Ne dites point à Mars . . .

M E R C U R E.

Vous moquez-vous de nous ?

Allez ;

Allez , je suis discret & sage ,  
Je suis même ravi du bonheur d'Apollon ;  
Nous deux avons produit le violon ,  
Et ceux qui d'en jouer sur terre ont l'avantage ;  
Comme nos qualités partagent notre emploi ,  
Ils sont vains comme lui , commodes comme moi.

V É N U S.

Mais si je vais à votre Bal , Mercure ,  
Je me trouverai seule avec le Dieu du Jour :  
On le sçaura dans la céleste Cour.  
Voyez-vous ! je crains la censure.

M E R C U R E.

Bon ! n'y menez-vous pas l'Amour ?

V É N U S.

Sans doute , & je veux que les Graces  
Accompagnent aussi mes pas.

M E R C U R E.

Apollon n'y viendra-t-il pas ?  
Les Muses , à coup sûr , marcheront sur ses traces.

Le cortége devient nombreux ;  
Mais ce n'est rien encor ; sçachez que la Folie  
Doit m'amener , ce soir , fort grosse compagnie.

V É N U S.

Quoi ! la Folie est dans les Cieux ?

MERCURE.

Elle a signalé sa rentrée

Par mille traits des plus joyeux ;

En ramenant les Plaisirs &amp; les Jeux ;

De belle humeur elle a mis l'Empyrée ;

Allez la voir , divine Cytherée ;

Sa présence pour nous est d'un augure heureux.

VÉNUS.

Mais, Mercure, il vous manque encor une Déesse.

MERCURE.

Quelle Déesse ?

VÉNUS.

La Jeunesse :

Elle est fort de mon goût.

MERCURE.

Eh ! bien , amenez-la :

VÉNUS.

Vous croyez que ma voix la déterminera ?

En vérité , vous n'êtes guères sage ;

Par les Plaisirs &amp; par Bacchus ,

Faites solliciter la Déesse volage.

La Jeunesse a quitté les drapeaux de Vénus ,

Elle suit maintenant ceux du Libertinage.

*( Elle sort. )*

SCENE IV.

LA JEUNESSE, MERCURE.

MERCURE, *à part.*

**M**AIS la voici, je pense ; elle s'est déguisée  
En fille d'Opera.

Je la reconnois, la rusée !  
Les grands plaisirs, la joie aisée,  
Sont logés sous cet habit-là.

( *À la Jeunesse.* )

Tout doucement, Mademoiselle ;  
Vous croyez m'échapper en vain.

LA JEUNESSE.

Autre part le Plaisir m'appelle,  
Et de jouir je suis en train.

MERCURE.

Cet habit, fringante Déesse,  
Vous donne un air bien libertin ;

Ma foi, pour la Débauche on prendroit la Jeunesse.

LA JEUNESSE.

Eh ! ne voyez-vous pas que j'ai pris ses habits ?  
Si de cet attirail on connoissoit le prix,

Il n'est Déesse, ni Mortelle  
 Qui ne s'en fît faire un sur un pareil modele ;  
 A peine avois-je endossé le corset,  
 Que Bacchus & l'Amour, pour leur premier hommage  
 Ont voulu me mener tous deux au cabaret.

M E R C U R E.

Au cabaret ! quel peste de projet !

L A J E U N E S S E.

Plutus, de ses trésors en m'offrant le partage,  
 M'a fait un compliment intelligible & net :  
 Il vouloit m'emmener seule en son cabinet.

Les Jeux, les Ris me servent de cortége ;

En tous lieux le Plaisir m'assiége ;

Que je vais m'en donner !

M E R C U R E.

Mais bien-tôt vos desirs

Se verront émouffés par le trop de plaisirs.

L A J E U N E S S E.

Emouffés ! dites-vous ? ma foi, Seigneur Mercure ;  
 Vous raisonnez fort mal : gardez vos beaux avis ;  
 Les desirs sont chez moi sans nombre & sans mesure ;

Mille sont-ils remplis ?

De mille autres ils sont suivis.

M E R C U R E.

Mais il faut au plaisir donner de l'intervalle,  
 Sans quoi souvent il affadit.

L A J E U N E S S E .

Oh ! finissez votre morale ;  
Elle m'assomme & m'étourdit.

Sçachez que pour l'ordinaire ;  
Quand la fatigue m'affoupit ,  
Nouveau plaisir m'éveille & me ragaillardit.

M E R C U R E .

Malepeste ! quelle commere !

L A J E U N E S S E *chante.*

Je suis toujours en train ,

Mon cousin ;

Nul soin ne m'embarresse.

Le plaisir du matin ,

Mon cousin ,

Pour le soir me délasse ,

Mon cousin.

Voilà , mon cousin , l'allure ;

Mon cousin ;

Voilà , cousin , mon allure.

M E R C U R E .

Quoi ! toujours parler de plaisirs.

L A J E U N E S S E.

Eux seuls picotent mes desirs.

*( Elle chante. )*

Douce volupté ,

Charmante ivresse ,

Pénétrez-moi sans cesse :

Vous êtes ma félicité.

Vous seule à l'Amour

Donnez des armes :

S'il n'empruntoit vos charmes ,

On déferteroit la Cour.

Des plaisirs charmans

Source durable ,

D'une Jeunesse aimable

Vous prolongez les momens.

M E R C U R E.

Et vos Sujets suivent-ils la morale

Que votre exemple leur prescrit ?

L A J E U N E S S E.

S'ils ne la suivoient pas , ils perdroient donc l'esprit ;

En sagesse , en douceur , est-il rien qui l'égale ?



Qu'une jeune Beauté , tendre & mélancolique ,  
Régimbe contre l'Amour ,  
Je lui chante tout le jour ,  
D'un ton insinuant , moëleux & sympathique ;

( Elle chante. )

Profitez du Printems  
De vos beaux ans ,  
Aimable Jeunesse ,  
Profitez du Printems  
De vos beaux ans ;  
Livrez-vous à la tendresse ;  
Ne perdez pas de précieux instans ;  
La beauté passe ,  
Le tems l'efface :  
L'âge de glace  
Vient à sa place ;  
Qui vous ôte le goût de ces doux passe-tems ;  
Profitez , &c.

( Elle parle )

Qu'une Beauté vive & légère  
Ait besoin d'une leçon ,  
Sans gronder , sans grimace austere ;  
Je la lui donne sur ce ton :

( Elle chante. )

Aussi léger que l'inconstant Éole,  
Le tems, fieres Beautés, qui détruit vos attraits,  
Incessamment fuit & s'envole,  
Et ne revient jamais.

Profitez, jeunes Cœurs, de la saison char-  
mante

Où tout doit rire à vos desirs;  
C'est dans la jeunesse brillante  
Que doivent regner les Plaisirs.

M E R C U R E.

Et prenez-vous pour vous, Jeunesse pétulante,  
Les beaux avis qu'ici vous nous chantez ?

L A J E U N E S S E.

Si je les prends pour moi, la demande est plaisante !  
Oh ! je vous en répons ; mais si vous en doutez,  
Offrez-moi des plaisirs, & s'ils sont rejetés,  
Je consens que du Ciel Jupiter me bannisse.

M E R C U R E.

Je vous en offre donc : feront-ils acceptés ?

L A J E U N E S S E.

Sont-ce plaisirs réels, ou plaisirs de caprice ?

M E R C U R E.

Je crois, sans vous faire injustice ;

Que vous seriez plutôt pour les réalités.

Je vous offre le Bal ; y viendrez-vous , Déesse ?

LA JEUNESSE.

Quoi donc ! me masquer avec vous !

Momus m'a fait prier . . .

MERCURE.

A Momus , entre nous ;

Je veux aujourd'hui faire piece ;

Il donne Bal ce soir , moi je le donne aussi.

Abandonnez le sien , trop aimable Jeunesse ;

Le mien se donne ici :

De grace , venez-y.

LA JEUNESSE.

Volontiers.

MERCURE.

Mais au moins tenez votre promesse.

LA JEUNESSE.

Oh ! oui ; j'irai chez vous , en sortant de chez lui.

MERCURE.

Comment ! à tous les deux ?

LA JEUNESSE.

A trente , s'il s'en donne.

Que vois-je ?

MERCURE.

Vous voyez , la Folie en personne.

## SCENE V.

LA FOLIE , LA JEUNESSE ,  
MERCURE .LA FOLIE *chante.*

**C**ANTATE , ballate , rimate ;  
E della pazzia la perfettione.

( Elle parle . )

Bon jour , Dieu des Filoux . J'enrage de danser .

Comme je vais ce soir me trémousser !

Vous me voyez d'humeur charmante .

J'amene sur mes pas une Troupe amusante ,

Conduite par mon Sénéchal .

Je l'ai titré mon Professeur Royal .

Des Jeux , des Ris l'élite obéissante

Va , par une Fête éclatante ,

Ouvrir ici votre Bal .

MERCURE .

Désse , soyez-y ; c'est le point capital .

LA FOLIE .

Si j'y ferai ? je vous le jure .

Momus se trouvera fort mal ,

De n'avoir pas rempli le cérémonial .

MERCURE.

Son Bal fera désert , à ce que j'en augure :

LA FOLIE.

Ne m'en pas prier ! l'Animal !

MERCURE.

Vénus viendra chez nous : c'est une chose sûre ;

LA FOLIE.

L'Amour , la Folie & Vénus !

Et qui diantre ira chez Momus ?

Mais je vois la Jeunesse. Eh ! bon jour ma Mignonne ;

Au Bal que Mercure nous donne ,

Sans doute vous suivrez mes pas ;

LA JEUNESSE.

Moi , j'y souscris ; je ne vous quitte pas :

Pour la Jeunesse est-il meilleure compagnie ,

Que celle de la Folie ?

MERCURE.

Oh ! ça , je vais songer aux apprêts de mon Bal :

J'entends déjà chanter :

LA FOLIE.

La Fête , qui commence ;

Vous annonce mon Sénéchal.

LA JEUNESSE.

Une Fête ? j'en suis.

LA FOLIE.

Tant mieux ; votre présence

N'a jamais gâté de régal.

## SCENE VI.

LE PROFESSEUR, LE POETE,  
 TROUPE DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS,  
 LA FOLIE, LA JEUNESSE.

*La Fête du Professeur de la Folie, tirée de l'Opera  
 du Carnaval & la Folie. Acte 3me.*

LA FOLIE chante.

QU'EN ces lieux chacun chante,  
 Que l'Écho chante avec nous :  
 Tout nous rit , tout nous enchante ;  
 Goûtons les biens les plus doux.

CH Œ U R.

Qu'en ces lieux chacun chante , &c.

LE PROFESSEUR.

*Son Professor di pazzia :*

*Volate , scolari ;*

*Sarete dottori ,*

*Nel arte d'allegria.*

CH Œ U R.

*Volate , scolari , &c.*

LE PROFESSEUR, à la Jeunesse.

*Cantate.*

LA JEUNESSE.

*Amorosi sospiri*

*Sono il canto di cuori.*

LE PROFESSEUR.

*E la prima lectione ;*

*La secunda , ballate.*

( On danse. )

LE PROFESSEUR.

*La terza , rimate.*

LE POETE.

*L'ardore d'amore....*

LE PROFESSEUR.

*Bene , bene.*

LE POETE.

*L'ardore d'amore ,*

*E gioia del cuore.*

LE PROFESSEUR.

*Bene , bene , bene.*

*Cantate , ballate , rimate ;*

*E della pazzia la perfettione.*

## LA JEUNESSE.

A I R.

Amour , fais-nous ressentir tes feux :  
 Triomphe , viens nous rendre heureux.  
 Que tes faveurs soient pour les plus foux.  
     Fuyez , Vieillesse ;  
     Fuyez , Sageffe :  
 Nostendres plaisirs ne sont pas faits pour vous

Amour , fais-nous , &amp;c.

Punis les cruelles ,  
 Et les inconstans ;  
 Attendris les Belles ,  
 Fixe les Amans.  
 Que les plus fideles  
 Soient les plus contens.

Amour , fais-nous , &amp;c.

( On danse. )

## LE PROFESSEUR.

*Cantate , ballate , rimate ;  
 E della pazzia la perfettione.*

C H Œ U R.

*Cantate , ballate , rimate ,  
 E della pazzia la perfettione.*



## SCENE VII.

*Aussi-tôt après le Divertissement il paroît une Salle de Bal , ressemblante à celle que les Comédiens avoient préparée. Elle est ornee de Tapisseries , de Glaces , de Lustres , de Bras à Miroirs , &c. Dans la Salle on voit Momus & Mars en Officiers François.*

MARS, MOMUS.

MOMUS.

**E**H ! bien , puissant Dieu des Combats ;  
Que vous semble de cette Salle ?

MARS.

En beauté rien ne l'égale :

La Salle de Mercure a beaucoup moins d'appas :

MOMUS.

Fi ! c'est un trou , sans grace , sans lumiere.  
Aussi pas un des Dieux n'y portera ses pas ,  
Et vous verrez ici dans peu chambrée entiere.  
Mercure sera bien honteux ,  
De voir son Bal si peu nombreux.

M A R S.

Avez-vous prié les Déesſes ?

M O M U S.

Non , ma foi ; par trop de ſouplesſes  
 Il faut acheter leurs faveurs ;  
 Et bien ſouvent mes traits railleurs  
 Ont tympanifé leurs foibleſſes.

Mais pour les attirer apprenez mes fineſſes.

Chez chaque Dieu je me ſuis transporté ;  
 De venir à mon Bal je l'ai ſollicité.

Ils me l'ont tous promis : maintenant je raisonne :

Les Déesſes cherchent les Dieux ;  
 La Nature ainſi l'ordonne.

Les Dieux chez moi viendront tous en perſonne ;  
 Donc je verrai chez moi toute la Cour des Cieux.

La conſéquence eſt-elle bonne ?

M A R S.

Mais , Momus , par hazard ſi votre concurrent  
 S'eſt aviſé de cet autre argument ?

Les Dieux cherchent les Déesſes ;  
 De la Nature c'eſt la loi.

Elles m'ont toutes fait promeſſes  
 De venir au Bal chez moi.

Donc Momus ſera ſeul chez ſoi.

M O M U S.

A dire vrai , je crains la conséquence.

Mais non ; rassurons-nous : la foule ici s'avance.

M A R C H E.

( *La Folie conduit les Déeses , qui tiennent les Dieux  
par la main , & passent devant la Salle de Mo-  
mus sans y entrer. )*

M O M U S , à *Plutus qui ferme la Marche une  
bourse à la main.*

Vous , tout au moins , Seigneur Plutus ,  
Entrez chez nous , je vous en prie.

P L U T U S.

En fait de Bal , Seigneur Momus ;  
Je suis toujours la grosse Compagnie.

( *Après que tout est passé.* )

M A R S.

Quoi ! tout passe , rien ne s'arrête !

Momus , je vous quitte à regret ;

Mais je vais rejoindre la Fête ;

Je ne puis danser seul , je suis votre valet.

( *Le Dieu du Silence , le doigt sur la bouche , vient  
dans la Salle , & s'arrête devant Momus. )*

## M O M U S.

Que viens-tu faire ici ? Que le Diable t'emporte ;  
Tâciturne Divinité.

Toi seul je te craignois , & toi seul m'es resté :

## L E S I L E N C E.

Votre Bal est fini ; Momus , fermez la porte.

*La Salle disparoit.*

*( Les Dieux & les Déeses rentrent sur le Théâtre  
en dansant une Allemande. )*



Premier VAUDEVILLE.

LA JEUNESSE.

**L**A Vieillesse est sombre , obscure ;  
Je fais regner les Amours :  
Elle attriste la Nature ;

Je ne donne que de beaux jours :

La préférence m'est sûre :

Vive le Bal de Mercure.

LA FOLIE.

La Raïson gronde & murmure ;

Moi je folâtre toujours :

Sa morale est triste & dure ;

La joie anime mes discours.

La préférence , &c.

MERCURE.

Momus , qui toujours censure ;

Aujourd'hui demeure court :

Son Bal est en mignature ;

Et chez moi tout l'Olympe court :

La préférence , &c.

( On danse. )



## Second VAUDEVILLE.

M O M U S.

**P**UISQU'AUJOURDHUI la vérité  
 Offense & tient lieu de satire,  
 Puisqu'à présent je n'ose rire,  
 Sans voir l'Olympe révolté,  
 Puni d'avoir été sincère,  
 Je jure & promets de me taire.

Petits-Mâtres trop indiscrets ;  
 Publiez les faveurs des Belles ;  
 Continuez d'être infideles,  
 Tous les deux jours changez d'objets ;  
 Puni d'avoir été sincère,  
 Momus vous promet de se taire.

Bravez les importuns Censeurs ;  
 Belles , devenez plus coquettes ;  
 Prodiguez vos faveurs secretes  
 A mille & mille Adorateurs ;  
 Puni , &c.

Barbons , dupes d'une Laïs,  
 Qui près de vous fait la Lucrece ;  
 Achetez bien cher sa tendresse,  
 Qu'elle prodigue ailleurs gratis.  
 Puni , &c.

Vieilles qui , malgré les Amours ,  
Voulez voyager à Cythere ,  
Pour être plus sûres de plaire ,  
De l'or empruntez le secours.  
Puni d'avoir été sincere ,  
Momus vous premet de se taire.

Etendez l'Ordre de Vulcain ,  
Nourissons du Dieu de la Thrace ;  
Chez les Maris de toute classe ,  
Arborez le Croissant divin.

Puni , &c.

Juges qui tenez , de Thémis ;  
En main le Glaive & la Balance ;  
Condamnez toujours l'indigence ;  
Vendez vos Arrêts à tout prix.

Puni , &c.

Que le Critique malfaisant ,  
A son aise , morde & censure ;  
Qu'il porte sa vaine piquûre  
Sur notre Spectacle innocent.

Puni , &c.

Vous , dont l'esprit bienfait & doux  
Accorde un suffrage facile  
Aux efforts d'un Auteur docile ,  
De vos amusemens jaloux ,  
Le nôtre , s'il ne peut vous plaire ,  
Messieurs , vous promet de se taire.

F I N.





PIÈCES  
FUGITIVES.

---

ÉPIQUE  
AU ROI,  
*A son retour de l'Armée.*



O I pacifique , & Guerrier invincible ;  
Dont l'ame est douce & le pouvoir terrible ;  
Amour , appui de tes Sujets heureux ,  
Tu reviens donc , tu viens combler nos  
vœux ;

Nous revoyons cet auguste visage ,  
Ce noble front , l'objet de notre hommage ,  
Ce front long-tems ombragé d'Oliviers ,  
Et qu'à regret tu couvres de Lauriers ;  
Nous te voyons ! Et notre ame enchantée  
S'ouvre aux rayons de ta gloire augmentée.  
De ton éclat nous brillons en ce jour ;  
Mais ta vertu suffit à notre amour.

Qu'esperez-vous , Ennemis de la France ?  
C'est à LOUIS à borner sa puissance ,  
Frères soutiens , vos nombreux Alliés ,  
Vos fiers remparts sont tous humiliés.  
Dépouille enfin cette ame usurpatrice ,  
Superbe REINE , héritière & complice  
De vains projets formés par tes ayeux ;  
Le monde échappe à ton joug odieux :  
Ils ne sont plus ces tems où tes ancêtres  
Aux fiers *Germain*s osoient parler en maîtres ;  
Où tout l'Empire aveuglé par l'erreur  
De ta querelle , ou victime ou vengeur ,  
Trembloit , frappoit au gré de ton caprice ;  
Où , par tes mains la force & l'artifice  
Forgeoient des fers à ses membres divers ,  
Et de leur sang achetoient l'Univers :  
Nos Rois long-tems rivaux de ta fortune  
Ont protégé la liberté commune ;  
Souvent heureux , ils bernoient leur espoir  
A balancer ton immense pouvoir ;  
Un Roi plus grand a résolu ta chute ;  
Frémis , mon Roi l'ordonne & l'exécute ;  
Il restitue à tes voisins trompés  
Ces droits surpris , ces États usurpés ;  
Et ta grandeur bornée & légitime ,  
Est désormais trop foible pour le crime.

Pour étayer ton destin chancelant ,  
De la Discorde arme le bras sanglant ,  
Evoque au loin le Démon de la guerre ,  
Souffle ses feux aux deux bouts de la terre.  
Tu ne pourras armer contre LOUIS  
Que des voisins de sa gloire éblouis ;  
Voisins tremblans , dont la jalouse vûe  
De ses Etats mesure l'étendue ,  
Et de son cœur ne voit pas l'équité.  
Si par lui-même il n'étoit limité ,  
Ce grand pouvoir qui vous blesse & vous tente ;  
Que deviendrait votre ligue imprudente ?  
S'il n'aimoit mieux être Roi que vainqueur ,  
Quel frein pourroit arrêter sa valeur ?

Médite encor tes antiques ravages ,  
Farouche *Anglois* ; déserte tes rivages :  
De nos exploits plus jaloux que rival ,  
Viens à *Lawffelt* , c'est ton terme fatal.  
Pour t'éclairer faut-il donc te détruire ?  
Et *Fontenoy* n'avoit-il pu t'instruire ,  
Que de LOUIS le coup d'œil foudroyant  
Faisoit pâlir l'astre de CUMBERLAND ?

Et toi qu'arma l'esprit d'indépendance ,  
Toi , qu'interroge aujourd'hui la prudence ;  
Nos Rois jadis ont brisé tes liens ,  
Et tu prétends ébranler tes soutiens ,

*Batave* ingrat ! Rappelle à ta mémoire  
 Ces jours brillans de notre ancienne gloire ,  
 Quand tes États, sous un autre **L O U I S** ,  
 Ont été faits Tributaires des **L y s** ;  
 Quand nos Drapeaux dominoient sur ta plaine ;  
 Quand *Luxembourg* , & *Bourbon* & *Turenne* ,  
 De ton orgueil vengeoient les attentats ,  
 Et par nos Loix gouvernoient tes États.  
 As-tu donc cru moins grand , moins magnanime ,  
 L'Auguste **R O I** dont l'ardeur nous anime ?  
 As-tu donc cru qu'en ses mains transporté ,  
 Le même Sceptre eût moins de fermeté ?  
 Je le vois trop , sa bonté , sa clémence ,  
 A tes regards ont caché sa vaillance ;  
 L'humanité , l'amour pour ses Sujets ,  
 Fixoient ses vœux aux Autels de la Paix ;  
 Tu n'as pû voir dans le Monarque affable ,  
 Ce fier Lion qui te suit , qui t'accable :  
 Où fuiras-tu ses terribles regards ?  
 Cours te cacher sous tes derniers Remparts ;  
 Il n'en est point que son bras ne terrasse :  
 Murs & Guerriers , tout cede à son audace :  
 Il a paru , l'*Anglois* a succombé ;  
 Il a parlé , *Berg-op-Zom* est tombé.  
 Vois la victoire embrasser sa justice ;  
 A ses côtés vois *Turenne* ou *Maurice* ;

Vois sur ses pas , en Héros transformés ,  
Cent nobles Chefs , dignes d'être nommés.  
Attends-tu donc , Peuple trop indocile ,  
Que tes Vaisseaux soient ton unique asyle ?  
De tes débris veux-tu couvrir les mers ,  
Te signaler par d'éternels revers ,  
De tes trésors épuiser l'abondance ,  
Et t'immoler à ta fausse prudence ?

Peuples , en vain de mon Prince jaloux ,  
Il en est tems , désarmez son courroux.  
De votre sang LOUIS n'est point avide :  
Le fer en main , c'est la Paix qui le guide ;  
L'aimable Paix habite dans son cœur ;  
Il sent vos maux , il veut votre bonheur ;  
Contentez-y , sa main vous le présente ;  
N'irritez plus son ame bienfaisante.  
Roi toujours juste , il vous frappe aujourd'hui :  
Bornez vos vœux , il devient votre appui.



## O D E.

*Sur le même sujet.*

**E**LEVE , embellis tes Portiques,  
Reine orgueilleuse des Cités ;  
Et par mille chants héroïques  
Célèbre tes félicités ;  
Ton Roi , guidé par la Victoire ,  
Chargé du cœur de ses Guerriers ;  
Dans tes murs , dont il fait la gloire ,  
Revient déposer ses Lauriers.

O Vous , dont l'Empire tranquille  
Fleurit à l'abri de ses Loix ,  
Muses , dont il sauva l'asyle ,  
Joignez vos Lyres à nos voix ;  
Renoncez , en ces jours de joie ,  
A l'orgueil de vous signaler :  
Le cœur d'un Peuple se déploie ,  
Votre esprit ne peut l'égaler.

Laissez la Victoire sanglante  
Captive sous ses étendarts ;  
Laissez la mort & l'épouvante  
Voler & suivre ses regards.

Mon Roi de ce tableau terrible  
Aujourd'hui seroit peu flatté :  
Peignez-nous sur son Char paisible  
La Foi, l'Amour & l'Équité.

Peuple, tu vois ce PRINCE Auguste  
A qui ton bonheur te souloit :  
Éclate, ton délire est juste,  
LOUIS le cause & l'applaudit ;  
Admire, prends un nouvel Etre  
Au pied de son Trône affermi,  
Ton respect l'appelle ton Maître,  
Ton cœur le nomme ton Ami.

Frappe les Cieux, Peuple fidèle,  
De tes cris de joie & d'amour ;  
Invite la Troupe immortelle  
Au Spectacle de ce grand jour :  
De ton Roi les Vertus sinceres,  
Pour ce Roi, ton tendre penchant...  
Non, l'accord des sublimes sphères  
Ne produit rien de si touchant.

Abbaïsse la voûte Étherée,  
Pere des Dieux & des Mortels :  
Sous ton image révéérée,  
Place Louis sur tes Autels :

Comme toi , Maître du Tonnerre ,  
 Il veut regner par ses bienfaits ,  
 Et c'est pour étouffer la Guerre  
 Qu'un instant il voile la Paix.

LOUIS part , le Lion Belgique  
 Recule au Nord en rugissant :  
 La Mort paroît , son cœur Stoïque  
 La désarme en la méprisant :  
 Noirs Efflains que la Sarmatie  
 Vomit sur nos bords menacés ,  
 Que devient votre rage impie ?  
 LOUIS renaît , disparaissez.

Eh ! quoi ! déjà sur la fougere  
 Tu laisses bondir tes troupeaux :  
 Ton Berger , timide Bergere ,  
 T'attendrit de ses chants nouveaux.  
 Ce n'est point son amour qu'il chante :  
 Le secret couvre vos ardeurs ;  
 A ton ame reconnoissante  
 De LOUIS il peint les faveurs.

Divin amour de la Patrie ,  
 O Toi qui remplis tout mon cœur !  
 Aux bords de ta source chérie  
 Tu me ravis d'un bras vainqueur.



Quel Peuple entier s'y défaltere !  
Éprouve, ô GRAND ROI, nos vertus ;  
Pour toi, Victime volontaire  
Tout François est un *Decius*.

Parois, remplis par ta présence  
L'Immensité de nos desirs.  
Tes périls, tes maux, ton absence,  
Nous ont coûté trop de soupirs.  
Ainsi le Citoyen du Pôle,  
Incertain dans l'ombre qui fuit,  
Revoit l'Astre qui le console  
Des horreurs d'une longue nuit.



## V E R S

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG.

**A**UPRÈS du Temple respecté  
De la Déesse Bienfaisance ,  
Est le Jardin de la Reconnoissance ;  
Jardin , hélas ! assez mal ajusté.  
Chaque bienfait y produit une tige ,  
Tige qu'on voit se sécher ou mûrir ,  
Selon les soins que prend de la nourrir  
L'heureux Mortel que Bienfaisance oblige.  
Par soins constants ces Plantes cultivées ,  
Sçavent créer & des fleurs & des fruits ;  
Fruits , sont bienfaits , rendus & reproduits  
Entre Mortels : les fleurs sont réservées  
Pour les Dieux seuls. Or quelles sont ces fleurs ?  
Ressentiments gravés au fond des cœurs ,  
Zèle plus prêt d'agir que de paroître ,  
Prompt dévouement , respect , amour enfin.  
O ma Déesse , acceptez sans dédain  
Une des fleurs que vous avez fait naître.



## V E R S

A M A D A M E D E P.

**P**AR Apollon cette nuit transporté,  
 De vos secrets j'ai vû tout le mystere;  
 J'ai vû les Dieux, l'un par l'autre excité,  
 Perpétuer en vous le don de plaire.  
 La vive Hébé vous appelant sa sœur,  
 Vous embrassa; vous fit Propriétaire  
 De sa gaieté, de son ris séducteur;  
 Flore, d'un ton plus doux que sa plus douce odeur,  
 Dit: que jamais près d'elle ne sommeille  
 Ce feu secret que le Printems réveille,  
 Ce feu divin, essence du plaisir,  
 Ame de l'ame, & pere du desir.  
 Vénus en souriant vous donna sa ceinture;  
 Apollon dans vos mains mit le Sceptre des Arts;  
 L'Amour malignement vous offrit tous ses dards;  
 Vous n'en prîtes qu'un seul, dont l'atteinte étoit sûre:  
 J'en ignore l'effet, mais Junon en murmure.



## COMPLIMENT

*Prononcé à Strasbourg à la Comédie , par M. de  
Lanoue , le 28 Mars 1735.*

**M**USES, inspirez-moi , secondez mon audace ;  
Toi , fers moi de degrés pour monter au Parnasse ,  
Théâtre ; entends mes sons pour la dernière fois ;  
Vous , nobles Spectateurs , prêtez-vous à ma voix.

De tout tems le bon goût sçut honorer la Scène ;  
Le Grec vit le premier les pleurs de Melpomène ;  
Dans les murs de Minerve elle essaya ses cris :  
Le Héros , le Poète , eurent semblable prix ;  
Et le même laurier qui couronna Sophocle ,  
Aux bords de Salamine avoit ceint Thémistocle.

Reine du Monde entier , Rome dans ses remparts  
Vit avec l'abondance introduire les Arts ;  
Aidé du Grec vaincu , guidé par le génie ,  
Le Romain badina long-tems avec Thalie ;  
Mais en vain du Parnasse il se vit possesseur ;  
Il ne put du Cothurne atteindre la hauteur.

D'Athènes & de Rome héritière & rivale ,  
La France joint aux Arts une valeur égale :

Ardente à réunir l'un & l'autre laurier ,  
 Mars chez elle est sçavant , Apollon est guerrier.  
 Cedez , Grecs tant vantés , cedez , Muse Romaine :  
 Vainqueur dans les combats , triomphant sur la Scène ,  
 L François sçait dompter un voisin orgueilleux ,  
 Et peindre noblement un Héros malheureux.

Qui mieux que toi , Corneille , ennoblit la Nature ?  
 Racine , qui sçut mieux la tracer toute pure ?  
 L'un grand dans ses portraits , l'autre plein de douceur ;  
 L'un éleve l'esprit , l'autre séduit le cœur.  
 Regnez , divins esprits dont la France fait gloire ,  
 Du Théâtre François soutenez la victoire ;  
 Regnez , & , pour former de tragiques tableaux ,  
 De vos rivaux hardis conduisez les pinceaux.

Du reste des lauriers qu'un bon auteur moissonne ,  
 Souvent le bon Acteur s'ombrage & se couronne.  
 A réussir en tout le François destiné ,  
 A banni de tout tems le masque enluminé.  
 Ami du vrai , l'Acteur doit sur son vrai visage  
 Porter des passions le trouble & le ravage ,  
 Écho des doctes Sœurs , palpable illusion ,  
 Portrait universel , voix de la passion ,  
 De pitié , de douleur vive & plaintive empreinte ,  
 Image de courroux , de terreur , & de crainte.

Peu dans cet Art pénible ont sçu se faire un nom :  
 Rome eut son Roscius & Paris son Baron.  
 Aimable le Couvreur oublierai-je tes mânes ?  
 Loin , Vulgaire ignorant ; loin , Critiques profanes ;  
 Respectez , admirez , regrettez ses talens.  
 Sur ce même Théâtre elle brilla long-tems ;  
 Par vous , par vos pareils au bon goût façonnée,  
 Pat Melpomène enfin dans Paris couronnée ,  
 Son succès fut le fruit de vos doctes leçons.  
 Théâtre de Paris , tes plus chers Nourriçons ,  
 De cette noble École éternisent la gloire.

Continuez , courez de victoire en victoire ,  
 De nos fiers ennemis Foudroyez les remparts ;  
 Et venez dans ces murs ressusciter les Arts.  
 De nos Guerriers François l'héroïque vaillance  
 Jadis à ses côtés conduisoit l'ignorance :  
 Qu'ils viennent maintenant contempler leurs Neveux ,  
 Beaucoup plus éclairés , intrépides comme eux.

Je la quitte à regret , cette École brillante.  
 Fidelle à la louer , ma voix reconnoissante  
 Publiera que chez vous regnent avec éclat  
 L'esprit , le sentiment , & le goût délicat.



A M. GAYOT de Strasbourg ;  
É T R E N N E S.

1 Janvier 1735.

**D**U Compliment , dans la Mythologie ,  
J'ai lû jadis la Généalogie.  
Sans ressemblance , & sans fraternité ,  
Double être en terre est de ce nom doté ,  
Double est leur sort , double leur origine ,  
Et double objet toujours les détermine.

De flatterie & de mensonge fils ,  
L'un bas , rampant , courbé dans ses replis ,  
Perfidement se glisse & s'infinue ,  
Puis fierement s'élançe vers la nue.  
Le Mirmidon sur son aîle porté ,  
S'enfle , & se croit un Géant redouté.  
En mots dorés sa boutique est fertile ,  
Encens flatteur de sa bouche distille ,

Par l'intérêt vil encens fabriqué :  
Un faux respect décore sa malice ;  
Par son pouvoir vice sophistiqué  
De la vertu revêt le frontispice.

Du vrai mérite & de la vérité ,  
L'autre est le fils ; l'Antique probité  
De cour plénier honora sa naissance ,  
La modestie éleva son enfance :  
Discernement fut son cher favori ;  
Et de son lait la vertu l'a nourri ;  
Sincérité lui forma la parole ,  
De son discours , gigantesque hyperbole  
Fut exilée , & depuis n'a jamais  
Enflé sa langue , & grossi ses portraits :  
A bien penser fut son apprentissage ,  
Le cœur , la bouche eurent même langage.  
A louer habile sans effort ,  
De l'intérêt ignorant le ressort ,  
Son pur encens jamais il ne frelate ;  
Estime vraie en sa louange éclate :  
Du vice heureux , du faux ennemi né ,  
A l'exalter onc ne s'est profané.

De tous les deux brille aujourd'hui la fête ,  
L'un triomphant , en char que rien n'arrête



Pompeux , fleuri , volant de Cour en Cour ,  
En vrai tyran domine dans ce jour :  
L'autre modeste , à pied , doux & tranquille ,  
Chez peu de gens élit son domicile ;  
C'est le second ; je l'ai vu ce matin ,  
Heurté , poussé , demandant son chemin.  
Je vous l'adresse ; où pourroit-il mieux être ?  
Il m'a paru d'abord vous reconnoître ,  
Il vous cherchoit : il sçait bien que chez vous  
Son concurrent eut toujours le dessous.



## DISCOURS

*Prononcé par M. DE LANOUE, avant la première Représentation d'une de ses Pièces, dans laquelle il jouoit lui-même un des principaux Rôles.*

MESSIEURS,

Ma situation présente m'effraye, & pour peu que vous daigniez y réfléchir, vous conviendrez qu'elle est embarrassante : il n'a pas tenu tout-à-fait à moi de m'y soustraire, des Protecteurs respectables me l'ont ordonné, des amis que je crois vrais me l'ont persuadé : ils ont cru, qu'ayant eu déjà plus d'une fois le bonheur d'obtenir vos suffrages comme Auteur, & qu'éprouvant journellement vos bontés comme Acteur, le double intérêt que je pourrois exciter sous ces deux titres réunis, ne nuiroit sûrement pas au succès de mon Ouvrage, & qu'au contraire la chute, s'il

falloit l'essuyer , en feroit peut - être & plus douce & moins pesante.

Je l'avoueraï , Messieurs , j'ai pensé comme eux jusqu'à ce moment-ci ; moment terrible où toutes mes craintes se renouvellent ; où toutes les fortes de frayeurs m'assiégent & m'entourent. D'ordinaire , tandis que l'Auteur est sur la Scène , tandis que son esprit y brille & vous occupe , l'homme se dérobe , se cache sous une grille impénétrable à vos regards ; ses amis seuls sont admis au Spectacle des différentes passions qu'il éprouve , pendant que vous balancez le succès de son Ouvrage : ici l'homme & l'Auteur tout est sous vos yeux. Privé de toutes les ressources de l'amour-propre , j'ose , Messieurs , me livrer à vous à découvert & sans réserve ; j'ose vous fournir une de ces situations intéressantes , du moins par leur rareté ; & plus capables , je l'espère , d'exciter votre générosité que d'armer votre censure.

Je ne vous parle point de ma Piece ; vous l'allez voir ; puissiez-vous vous souvenir que

c'est un genre bien difficile ; qu'il nous est impossible d'atteindre à la perfection des anciens modèles , & que je me tiendrai trop heureux , si j'ai pû parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous ; non pour avoir mérité la louange , mais du moins pour avoir évité le blâme.

---

## DISCOURS

*Prononce par M. DE LANOUE , à la Clôture  
du Théâtre.*

**M**ESSIEURS ,

Ce n'est point sans regret que nous voyons finir une année marquée par tant de preuves de votre bienveillance. Vous avez soutenu votre Spectacle ; car c'est ici , sans contredit , celui de la Nation ; vous avez , dis-je , sou-

tenu votre Spectacle par vous-mêmes. Nul secours étranger, nulle nouveauté victorieuse, & ce qui est plus rare & plus glorieux encore pour vous, nul desir de votre part; du moins nul empressement d'en avoir; de sorte qu'aucun Auteur n'est en droit de réclamer ici le tribut de mes louanges, ni de partager des éloges qui vous sont dûs tout entiers.

J'ose le dire, Messieurs, jamais peut-être vos suffrages n'ont été donnés avec plus de justice. Nous vous avons vû suivre avec empressement, signaler par vos applaudissemens les plus vifs, honorer de vos assemblées les plus nombreuses d'anciens chef-d'œuvres; toujours vantés avec justice, mais malheureusement toujours représentés comme en secret pour un petit nombre de Spectateurs, & toujours obligés de céder la place à des Pièces nouvelles qui, de l'aveu des Auteurs mêmes, leur étoient de beaucoup inférieures.

Dépouillés de cet amour pour les nouveautés, votre sensibilité pour le beau & le

bon s'est manifestée toute entière; vous avez prouvé que le bon goût se perpétue en France, vous avez prouvé que vos ancêtres n'ont eu le sentiment ni plus délicat ni plus sûr; & si les applaudissemens qu'ils n'ont pû refuser aux meilleurs ouvrages de leur tems, les a fait vivre jusqu'à vous, votre approbation devient aujourd'hui pour ces mêmes ouvrages une recommandation pour l'avenir, & va les transmettre avec toute leur gloire à votre postérité. Ne plaignons donc point notre Siècle. Vous pouvez attendre sans inquiétude que la Nature se repose & s'anime à reproduire de nouveaux Auteurs dignes de vos suffrages; votre goût garantit vos ressources, & des Acteurs & des Actrices tels que vous en possédez, sçauront bien réveiller vos empressements, & renouveler en vous les plaisirs & la jouissance de l'héritage de vos Peres, sans vous rien laisser perdre de vos nouvelles acquisitions.

En perfectionnant leurs talens, on peut dire qu'ils ont doublé vos richesses, & vous

avez fait vous-mêmes leur éloge , quand vous avez donné la préférence à quantité d'ouvrages connus depuis long-tems , mais que leur Art avoit sçu rajeunir , & dans lesquels une expression ou plus pathétique ou plus naturelle vous a fait découvrir des beautés d'un nouvel ordre , & qui peut-être vous étoient échappées jusqu'à ce jour.

Si j'ose rendre justice à leur mérite , c'est sans oublier que votre approbation fondée & motivée pour eux , a toujours été gratuite pour moi : peut-être même m'expliquerois-je avec plus de réserve , si j'étois encore de leur nombre.

Je cesse aujourd'hui d'en être , Messieurs : une santé affoiblie , & incapable désormais des efforts qu'exige l'Art que j'exerçois sous vos yeux , me réduit à une retraite précipitée , mais nécessaire.

Je sens tout ce que je perds , Messieurs ; accoutumé depuis quinze ans à toutes les preuves de votre bienveillance , j'en reçois aujourd'hui le dernier témoignage ; permettez-moi de

le regretter , permettez-moi de vous en marquer la reconnoissance la plus vive & la plus sincere ; mon cœur est pénétré . . . Mais ce feroit abuser de cette bienveillance généreuse que vous entretenir plus long-tems d'une perte qui ne doit être sensible que pour moi.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , les *Œuvres de Théâtre de M. de La Noue*. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 24 Novembre 1763.

M A R I N.

P R I V I L E G E D U R O I.

**L** OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris , Baillifs , Senéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titres : *Théâtres de*



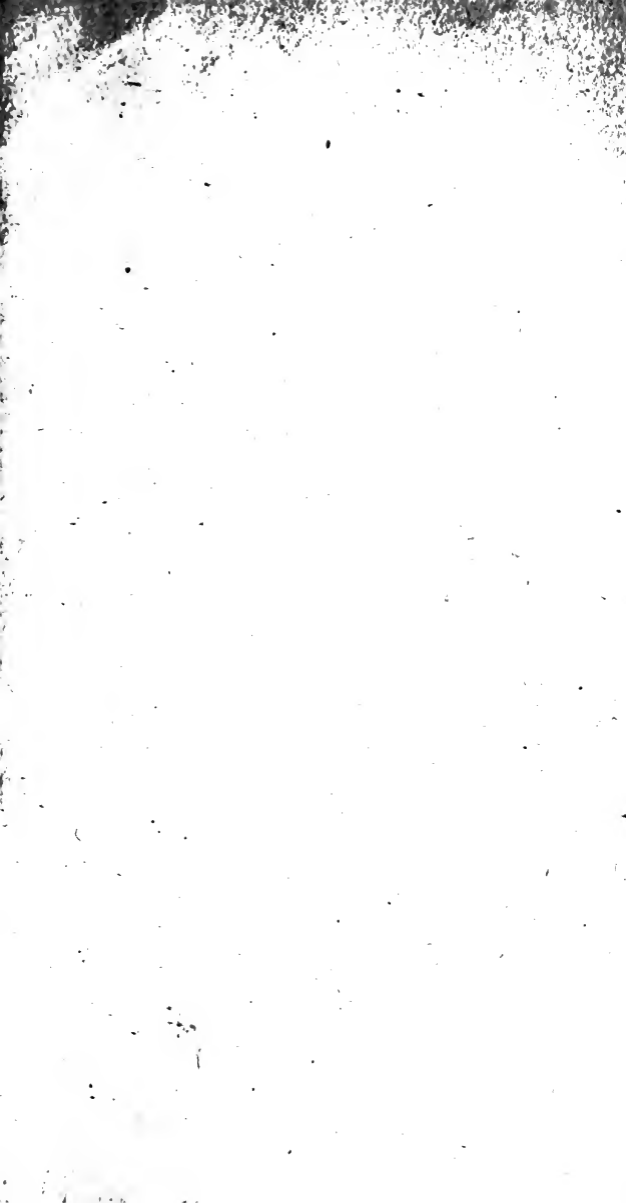
*M. de Voltaire & de M. Anseume, Œuvres de Lanoue*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits & imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON; &

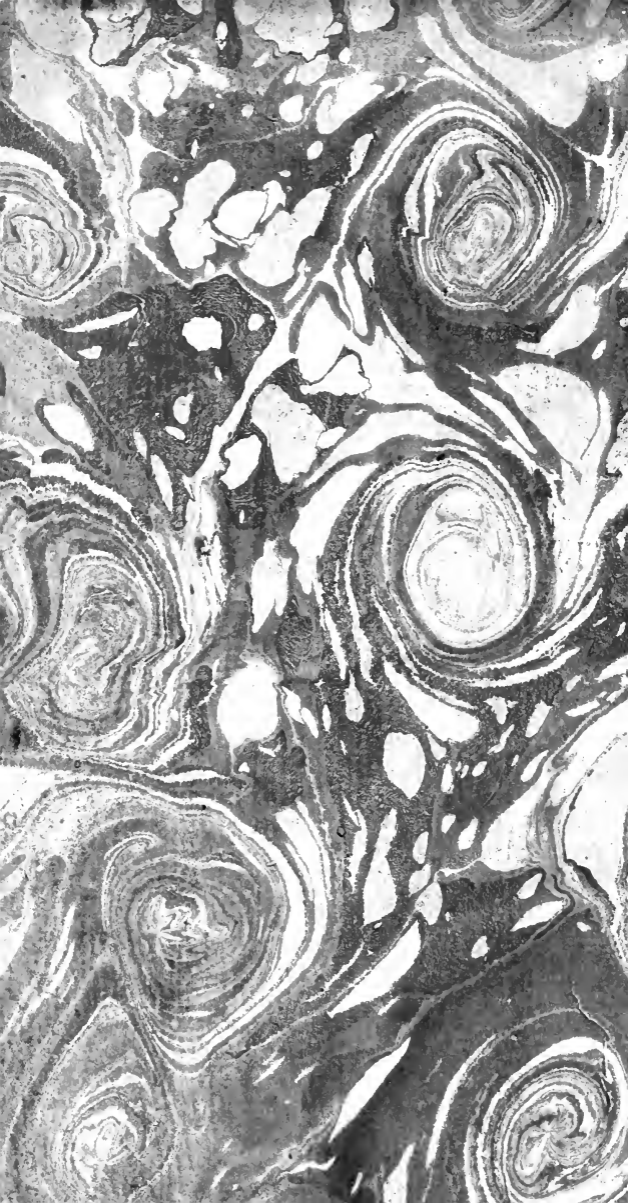
qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Regne le quarante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 27. Fol. 13. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 7 Décembre 1763.*

Signé, LEBRETON, Syndic.





PQ      La Noue, Jean Sauvé de  
1993      Oeuvres de théâtre. 1765.  
L55  
1765

**PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

---

**UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY**

---

